HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE.
TOME SECOND

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE,

PAR M. le Marquis DE LUCHET, Secrétaire Perpétuel de la Société des Antiquités de Caſſel, Membre de l'Académie de Marſeille, de celle d'Erfort, de la Société Royale de Lunebourg, de la Société Patriotique de Heſſe-Hombourg, de l'Inſtitution de Boulogne, & de pluſieurs autres.

TOME SECOND.

A CASSEL;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le ſecond Volume.

Séjour de M. de Voltaire à Manheim, page 12
Les Annales de l'Empire, 14
Son ſéjour à Colmar, 15
Il s'établit à Lauſane, 21
Affaire de M. Saurin, 30
Son arrivée à Genève, 36
Théatre de Tournay, 42
Origine de ſes querelles avec J. J. Rouſſeau, 48
Tancrede, 65
L'Ecoſſaiſe, 66
L'Hiſtoire de Ruſſie, 69
L'Ecueil du Sage, 70
Eloge de Crébillon, 74
Olympie, 81
Traité de la tolérance, 86
Affaires des Syrvens, 106
Sa querelle avec l'Evêque d'Anneci, 119

Traits divers de ſa bienfaiſance, 130
Les Gens de Lettres lui élevent une ſtatue, 132
Divers établiſſemens à Ferney, 140
Affaire de Montbailly, 153
Affaire de M. de Morangiés, 158
Éloge de Louis XV, 274
Il obtient des Lettres d'affranchiſſement pour le pays de Gex, 199
Mort de M. Fréron, 205
Commentaire hiſtorique, 215
Mort de le Kain, 230
Repréſentation d'Irène, 238
Honneurs rendus à M. de Voltaire à la Comédie Françoiſe, 241
Sa derniere maladie, 244
Sa mort, 245
Reflexions ſur le caractere de M. de Voltaire, 260
Anecdotes qui n'ont pu entrer dans le corps de l'Hiſtoire littéraire, 289
Divers Eloges de M. de Voltaire, 323

Fin de la Table du ſecond Volume.

LETTRE

A MADAME

LA COMTESSE DE***.

MADAME,

Non, Madame la Comteſſe, je ne défends aucune des Critiques que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer, & je paſſe condamnation ſur la négligence & l'inégalité de mon ſtyle. Vous le ſavez, je n'ai jamais cultivé les Lettres, que pour remplir ces vides immenſes qui ſe trouvent dans la vie ſociale. Né avec peu d'imagination, & un eſprit ordinaire, je ne ſais trop comment la Littérature

eſt devenue pour moi un beſoin ; & j'expliquerai moins encore comment j'ai eu l'imprudente hardieſſe de donner un Ouvrage auſſi volumineux que l'*Hiſtoire littéraire de M. de Voltaire.*

A l'époque où j'ai voulu mettre quelque ordre dans des matériaux ramaſſés depuis long-temps, je me ſuis trouvé accablé d'affaires fort étrangeres aux Beaux-Arts ; j'ai dû me partager, écrire à la hâte, & demeurer au deſſous de moi-même. Il me reſtoit le parti de ſupprimer mon travail ; mais je l'avois annoncé, & je craignois un reproche d'inconſéquence. D'ailleurs, je me ſuis flatté que, n'ayant nulle eſpece de prétention, on adoucira peut-être la ſévérité avec laquelle on juge les aſpirans au Temple de la Gloire.

Vous dites que j'aurois dû répandre

dans le cours de cette Hiſtoire, plus de ces Anecdotes que vous avez vues dans mes Mémoires, & qui vous ont paru ſi intéreſſantes: voici la raiſon de mon économie dans ce genre. J'ai voulu peindre un homme extraordinaire, montrer ſur-tout l'influence qu'il a eue ſur ſon ſiecle, faire l'Hiſtoire de ſon eſprit plutôt que de ſa perſonne. Les Anecdotes amuſent, mais n'élevent pas l'imagination; & celui qu'on peint avec de petits traits, ne paroît pas toujours fort à ſon avantage. D'ailleurs, aſſez de gens, en conſultant le goût du ſiecle, ſuppléeront à ma ſtérilité volontaire.

Vous auriez auſſi ſupprimé quelques réflexions un peu hardies; je n'ai pas, Madame, ſouſcrit à vos idées ſur cet article, parce que cette liberté de penſer ne ſemble extraordinaire, que lorſqu'on la compare à la timide prudence de

beaucoup d'Hiſtoriens; mais elle ne ſauroit nuire au bon ordre. Obſervez, s'il vous plaît, que je n'érige pas ma façon de ſaiſir les objets en principe; je la préſente ſans vûe de faire des proſélytes, & moins encore avec l'arriere projet de détruire ce qui exiſte. Tout homme qui écrit, doit obéir à ſa penſée; s'il ſe laiſſe enchaîner par l'opinion d'autrui, on le lit ſans intérêt, ou plutôt on ne le lit plus.

Cette Philoſophie cependant que vous proſcrivez, empêcheroit, ſi elle étoit répandue ſur la terre, des abus ſans nombre. Une multitude inſenſée ne s'attrouperoit pas, la flamme à la main, pour piller la Chapelle d'un Miniſtre étranger, comme nous venons de le voir à *Londres*. La plupart des Puiſſances de l'Europe ne couvriroient pas les mers de leurs vaiſſeaux, parce qu'une Nation

veut en ſubjuguer une autre ; &, lorſque la raiſon paroît vouloir faire entendre ſa voix, que ne dit-elle pas contre les hoſtilités imprudentes, cauſes premieres d'une guerre cruelle, ſoudoyée par la ſueur du Peuple des campagnes?

Le petit Ouvrage que vous m'adreſſez, Madame, eſt en effet de M. de *Voltaire*. Il avoit un peu d'humeur en quittant *Potzdam*, en 1753 ; le Roi de Pruſſe l'a ſu, & en a ri. Quand la querelle de *Maupertuis* n'auroit pas eu lieu, ſon adverſaire n'eût pas demeuré longtemps dans une Cour. Les devoirs qu'elle impoſe, les plaiſirs qu'elle procure, ſont également difficiles à concilier avec la paſſion des Lettres. Le beſoin d'écrire ne s'aſſujettit point à des jours, à des heures ; lorſqu'on habite les mêmes lieux, on voit toujours les mêmes perſonnes ; alors le cercle des idées ſe rétrecit, l'é-

mulation s'éteint, & l'on préfere une douce végétation à l'activité laborieuſe qui doit produire le génie au grand jour. Ce qui fait le bonheur des autres hommes, la fortune, les diſtinctions, la gloire de commander, les dignités, la faveur, tout cela n'eſt rien pour un homme de Lettres. Ses vûes ſe répandent non-ſeulement ſur la totalité du globe, mais même ſur le paſſé. Les coloſſes d'un pays ſont des nains à ſes yeux, & les trophées de l'ambition, des jouets entre les mains des enfans; les charmes de cet état ſont l'indépendance dans les idées, le pouvoir de tout dire, l'agrément de n'être étranger nulle part. Les uns vous recherchent par vanité, les autres pour leur plaiſir, & les liaiſons qui en réſultent, ſont à l'abri de ces odieuſes traverſes que ſuſcite l'intérêt perſonnel dans la plupart des autres conditions.

Ces différentes raiſons auroient ſans

doute décidé M. de *Voltaire* à vivre pour lui ; mais un autre motif devoit toujours le ramener en France. Vous avouerez qu'en Allemagne les talens & le Bel-Eſprit ne font encore qu'une médiocre ſenſation. Vous laiſſez vos Savans & vos Ecrivains dans une eſpece d'oubli, ou vous les eſtimez de loin, & ne les connoiſſez que par leurs Livres : c'eſt renoncer à l'une des plus grandes douceurs de la Société ; car un homme vraiment inſtruit, qui mêle dans le cours d'une converſation facile, des idées heureuſes à des récits intéreſſans, vous donne à chaque inſtant le plaiſir de l'entendre, & le plaiſir plus vif encore de briller vous-même. C'eſt fort bien fait d'écrire un beau Livre ; mais nous avons des bibliotheques immenſes, & les plus grandes villes renferment tout au plus ſix ou ſept perſonnes qu'on déſire de rencontrer, & qu'on craint de perdre. Les gens du

monde ſont trop peu inſtruits, pour n'être pas dans la monotone néceſſité de ſe répéter ſans ceſſe : les Gens de Lettres ont trop peu d'uſage pour jeter ſur leurs connoiſſances la parure qui en cache le pédantiſme : un commerce ſuivi, détruit inſenſiblement la frivolité des uns ; & la roideur des autres

Je ne ſais, Madame la Comteſſe ; ſi j'ai ſuffiſamment éclairci vos doutes ; mais il me reſte encore le point le plus important à remplir, c'eſt de vous remercier de toutes les choſes honnêtes qui accompagnent vos obſervations. Tout homme délicat eſt ſenſible aux louanges ; mais on l'eſt doublement à celles des femmes qui ont un tact ſi juſte. Mon Héros, que je n'oſerois jamais nommer mon modele, conſerva toute ſa vie des liaiſons avec votre ſexe. Madame la Marquiſe de *Ruppelmonde*, Madame de *Fon-*

taine-Martel, Madame la Maréchale de *Villars*, Madame la Maréchale de *Richelieu*, Madame la Marquiſe du *Châtelet*, Madame la Margrave de *Bareuth*, Madame la Ducheſſe du *Maine*, l'honorerent de leurs ſuffrages, & lui permirent de les faire ſervir à ſa gloire. Pour y mettre le comble, je rappellerai ſur-tout la protection d'une Souveraine unique, dont les mains ſoutiennent, avec tant de force, les rênes d'un ſi vaſte Empire, & qui, après s'être fait reſpecter de ſes voiſins, paroît au milieu de l'Europe pour pacifier les Nations, ou protéger la liberté des mers. On voit ordinairement les Princes ſe réunir par des Traités, pour aſſurer le ſuccès de leurs armes; nous venons de voir une confédération d'une nouvelle eſpece, qui n'a pour but que la tranquillité générale, & l'harmonie entre les Puiſſances maritimes. La *Sémiramis*

du Nord, au milieu des ſoins d'une auſſi glorieuſe adminiſtration, trouvoit du temps pour s'entretenir avec le Philoſophe de *Ferney*. & daigna regretter ſouvent que le grand âge de cet homme rare ne pût franchir l'immenſe intervalle qui ſépare le *Rhône* & la *Newa*.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADAME LA COMTESSE,

Votre, &c.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DE
M. DE VOLTAIRE.

LORSQUE des événemens pareils à ceux que nous avons racontés dans le Volume précédent, arrivent à des hommes célebres, les Papiers publics s'en saisissent, & les trompettes de la Renommée les répetent dans l'Europe de cent façons différentes. M. de *Voltaire* laissa ce vain murmure se perdre dans la foule des bruits de ce genre, & il s'arrêta à *Maïence*, 1753.

où le beſoin de *ſécher ſes habits mouillés du naufrage*, comme il diſoit en plaiſantant, l'obligea de reſter trois ſemaines. La bienfaiſante Maiſon de *Stadian* voulut en vain l'arracher de ſa ſolitude, il demeura preſque toujours renfermé, roulant dans ſa tête les moyens d'obtenir juſtice, continuant, par habitude du travail, les *Annales de l'Empire*, & revoyant une nouvelle édition de ſes Œuvres, que venoit de faire le Libraire *Walther* de *Dreſde* (*a*).

Il fut enſuite à *Manheim*; & ſi quelque choſe avoit pu effacer de ſa mémoire les traces de ſes malheurs récens c'eût été l'accueil flatteur qu'on lui fit à cette Cour brillante, qui s'eſt toujours diſtin-

(*a*) Elle étoit en ſept volumes *in*-8°. Beaucoup de fautes ſe joignant à un extrême abus de la nouvelle orthographe, rendirent cette entrepriſe preſque inutile aux Lettres & aux Bibliotheques.

guée par le choix des perſonnes qui la compoſent, par ſa politeſſe envers les Etrangers, & par des fêtes agréables & bien ordonnées. L'Electeur Palatin étoit à ſon Château de *Schwetzingen*, lorſque M. de *Voltaire* eut l'honneur de lui être préſenté. C'eſt dans ce charmant ſéjour qu'on mit tout en uſage pour le diſtraire, ſans attenter cependant à cette liberté précieuſe, toujours néceſſaire au génie, mais plus indiſpenſable encore pour une ame que le chagrin a nouvellement bleſſée. Dans l'intervalle que laiſſoient les plaiſirs, les Souverains recherchoient ſa converſation, avec cette affabilité encourageante qui accompagnoit toujours leurs faveurs; & dépouillant dans des entretiens familiers l'éclat de leur rang, le mettoient à portée d'admirer l'eſprit & le goût, réunis à la puiſſance & à la grandeur. Il parcourut avec attention tout ce que l'Electeur a

fait dans ſa réſidence pour les Arts utiles ; monumens précieux, qui atteſteront à la poſtérité, que la bienfaiſance & la juſtice n'étoient pas ſes ſeules qualités.

1753. Il quitta *Manheim* pour *Straſbourg*, où ſes amis, conſultant ſes goûts plutôt que leurs intérêts, lui propoſerent une maiſon hors de la ville. Il les y recevoit volontiers, mais ne la quittoit guere que pour Madame la Comteſſe de *Lutzelbourg*, dont le mérite & la raiſon rehauſſoient encore les agrémens.

Toujours occupé des *Annales de l'Empire*, il voyoit très-ſouvent le célebre *Schopflin*, & trouvoit dans ce ſavant Hiſtorien des ſecours pour faire diſparoître d'un Ouvrage travaillé au milieu de tant de contrariétés, les taches inſéparables de la précipitation.

Les Critiques ſéveres de ce morceau d'Hiſtoire ont ignoré ſans doute, que M. *Schopflin* partageoit les reproches

qu'ils adreſſoient à l'Auteur, puiſque celui-ci lui remettoit ſes cahiers à meſure qu'il les compoſoit. D'ailleurs, il n'eſt pas aiſé de ſe perſuader que ce Savant eût laiſſé autant d'imperfections dans un Livre que ſon frere devoit imprimer pour ſon compte, ſans faire mention de l'attachement & de la reconnoiſſance qu'il devoit à M. de *Voltaire*, pour un ſervice important rendu alors à ce même frere, établi à *Colmar*.

Son Bienfaiteur voulant ſuivre lui-même ſes opérations typographiques, ſe rendit auprès de lui, & accepta un appartement chez Madame *Gall*, dont la tournure d'eſprit, vive, pétulante & ſans prétention, convenoit infiniment à un homme qui recherchoit la ſociété pour ſe délaſſer de ſes travaux. La ſituation de la ville lui plut au point, qu'il prit la réſolution de ſe fixer aux environs.

Il avoit déjà propoſé des arrangemens

au Duc de *Wirtemberg*, pour tenir de lui, à titre d'emphytéoſe, un vieux Château, ſitué à *Horbourg*. Décidé à le remplacer par une maiſon ſuperbe, *Horbourg* ſeroit devenu ſans doute ce que depuis a été *Ferney*, ſans un Jéſuite, dont les mouvemens clandeſtins le menaçoient de nouvelles inquiétudes. Il s'appeloit le Pere *Crouſt*, & étoit Recteur du Collége de *Colmar*. Il vint à bout, par le crédit de ſon frere, qui étoit Confeſſeur de Madame la Dauphine, d'obliger M. de *Voltaire* à quitter cette ville, où il craignoit de voir ſe répandre les principes de la nouvelle Philoſophie, au détriment de la croyance des habitans de *Colmar*. Mais ce fut l'Evêque de *Baſle*, dans le Dioceſe duquel *Colmar* eſt ſitué, qui lui donna le plus d'inquiétudes, en le menaçant des foudres de l'Egliſe, ſi au temps de Pâques il ne rempliſſoit pas les devoirs

ſacrés

ſacres & publics du Chriſtianiſme. M. de *Voltaire* s'y ſoumit avec docilité; & comme il étoit malade alors, il fit venir un Capucin chez lui pour ſe confeſſer, & écrivit à ce ſujet à l'Evêque de *Baſle* une Lettre pleine des ſentimens les plus orthodoxes, dont ce Prélat fut ſatisfait.

Le ſéjour qu'il fit à *Colmar* dura plus d'un an, interrompu ſeulement par une viſite à *Dom Calmet*, Prieur de l'Abbaye de *Senones*. Il avoit connu ce ſavant Religieux pendant ſon ſéjour à *Cirey*. Après avoir rendu juſtice à ſes profondes connoiſſances, il le louoit ſur-tout de l'exacte impartialité qui accompagnoit ſa plume. Il n'omettoit rien, le bien & le mal, le pour & le contre. M. de *Voltaire* le conſultoit, profitoit d'une bibliotheque aſſez bien fournie dans la partie de l'Hiſtoire, & employoit le loiſir des jeunes Moines à lui faire des extraits. Il mangeoit au réfectoire, & ſe mit un jour

à la ſuite d'une de leurs proceſſions ; comme il étoit foible, il s'appuyoit ſur ſon Secrétaire, qui étoit Proteſtant. Le Marquis d'*Argens*, devant qui on racontoit cette Anecdote, dit : Que c'étoit la premiere fois qu'on avoit vu l'Incrédulité s'appuyant ſur l'Héréſie.

Ce fut à *Colmar* qu'il fit la connoiſſance de ce Pere *Adam*, dont on a trop ſouvent parlé, pour que nous puiſſions nous diſpenſer de dire ce que c'étoit. Un de ces hommes, qui n'ont ni aſſez de qualités eſtimables ou utiles, pour avoir droit à des égards ſoutenus ; mais auſſi qui ne ſont pas aſſez bornés, ou aſſez gênans, pour devenir abſolument incommodes. Il avoit été Moine, de là le goût des tracaſſeries ; Régent de Collége, de là les reſtes de pédantiſme ; empreſſé de plaire à M. de *Voltaire*, de là ſes querelles avec l'Evêque d'*Annecy*. Sur la fin de ſes jours, il n'avoit

ni la ſoupleſſe d'un Jéſuite, ni le zele d'un Prêtre, ni la force de réſiſter aux humiliations. On l'avoit pris pour rien; on le renvoya avec dix louis, & on ne lui fit nulle injuſtice. Ces prétendues *confeſſions*, ces repréſentations morales, qui ont fait le cadre de quelques mauvaiſes brochures, ne lui alloient point. Il eût été très-gauche à ces ſortes d'exercices; mais il étoit habile aux échecs, très-occupé à table, liſoit la gazette avec intérêt, & régloit une montre dans la grande perfection.

Le Pere *Crouſt*, un peu plus délié, faiſoit plus d'honneur à la Compagnie de Jéſus; & M. de *Voltaire*, connoiſſant l'activité de ces Apôtres infatigables, ſe rendit aux invitations de M. le Maréchal de *Richelieu*, qui, depuis long-temps, lui avoit propoſé un rendez-vous à *Lyon*.

Il y paſſa trois mois, pendant leſquels

une goutte ſciatique dérangea tous ſes projets. Les Médecins, dont les reſſources étoient épuiſées, mirent à l'abri l'inſuffiſance de l'Art, par le moyen des eaux d'*Aix en Savoie*. Indocile à leurs conſeils, il chercha auprès de M. *Tronchin* de quoi conſolider une confiance chancelante : il ſe rendit, pour le conſulter, au Château de *Prangin*, ſitué dans le pays de Vaud. Ce Naturaliſte habile commença par le diſpenſer des eaux, & attacha ſa guériſon à un régime exact, & à une patience plus difficile encore. La Médecine pour cette fois eut raiſon ; & le malade rétabli put jouir du plus beau ſite peut-être qui ſoit en Europe, de cette ſimplicité prévenante que donne la candeur des mœurs, & de cette bonhomie, qui n'eſt pas l'ignorance des uſages, mais l'effuſion de cœurs pleins de franchiſe.

C'étoit peu pour lui d'admirer un

tableau ſi intéreſſant ; il réſolut de participer à tant d'avantages ; & s'abandonnant à ce premier enthouſiaſme, déjà il acquiert par-tout des maiſons. Dans l'eſpace de huit jours, il en eut une près de *Geneve*, une ſeconde à *Rolles*, & une troiſieme près de *Lauſanne*, appelée *Mont-Rion*.

Les Baillis eurent ordre d'applanir tout ce qui s'oppoſeroit à ſon établiſſement, ſans cependant que le Gouvernement parût s'en mêler. Ces facilités lui firent préférer *Lauſanne* à *Geneve* : il répétoit auſſi à ſes amis particuliers, que *Giannone* y avoit demeuré, & qu'il y fut enlevé, ſe promenant un jour dans une prairie dépendante de la Savoie.

L'eſpoir de poſſéder un homme auſſi célebre, opéra une eſpece de révolution. C'étoit pendant pluſieurs jours le ſujet unique des entretiens.

Ceux qui avoient un peu de goût, ſe

promettoient bien de l'épurer au flambeau de ſon génie. Les Miniſtres craignoient que ſes principes ne répandiſſent cet eſprit philoſophique, que leur zele adroit avoit eu ſoin d'écarter. Les Citoyens tranquilles balançoient entre l'avantage que ſa célébrité devoit procurer à leur pays, & les ſuites de la diſſipation attachées à ſa maniere de vivre. Les demi-Savans croyoient devenir des perſonnages. On ſe concertoit, on s'étudioit, on ſe préparoit, & l'on s'encourageoit enfin, en mettant dans la balance quelques traits, dont l'Envie s'étoit toujours armée contre lui, & qui l'avoient devancé dans ce pays-là. Telle étoit cependant la magie de cet homme, que tant d'opinions différentes alloient ſe confondre dans l'admiration, lorſqu'on avoit joui du charme de ſa converſation. Son extrême politeſſe, ſes manieres faciles, ſa gaieté indulgente, rendoient honteux ceux qui

étoient arrivés avec des préventions, & juſtifioient le plus grand nombre, qui apportoit chez lui cette émotion involontaire, que l'on éprouvoit en entrant dans le Temple de *Delphes*.

En revenant de conſulter l'Oracle, on ſe rappeloit ſes geſtes, on répétoit chaque monoſyllabe. Pluſieurs chargeoient leurs tablettes de ce qu'ils avoient retenu; & une converſation que lui ſeul croyoit indifférente, eſt devenue le ſujet d'une lettre, ou a pris place dans un Livre, dont elle a fait l'ornement. Il eſt vrai, que l'opulence qui régnoit dans ſa maiſon ajoutoit au preſtige; & l'on conçoit ſans peine, que les Provinces voiſines envioient au petit pays de Vaud les lumieres & les agrémens qu'il y répandoit.

Il y avoit alors à *Lauſanne* une Société choiſie, compoſée de femmes aimables & d'hommes inſtruits, qui mettoient leurs reſſources en commun, & don-

noient à leurs talens une activité dont à chaque instant naissoient de nouveaux plaisirs. Un des plus agréables étoit de jouer la Comédie. Mais la timidité, ou plutôt l'amour-propre, alloient interrompre ces amusemens; qui oseroit jouer devant l'Auteur de *Zaïre ?* Lui-même fut au devant de cet inutile embarras, & désira de prendre part à leurs jeux, où l'esprit entroit toujours pour quelque chose. Il trouva, sur-tout dans la famille de Messieurs les Barons d'*Armanches*, celui qui plaît à tous les instans, & le talent de la déclamation à un degré de perfection bien plus rare alors que de nos jours. C'est à l'un d'eux qu'il écrivoit :

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur;
De mes Ecrits vous voilez la foiblesse ;
Vous leur donnez, par un art séducteur,
Ce qu'ils n'ont pas, la grace & la noblesse.
C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur,
Pour son épouse ait une enchantéresse.

Il vit repréſenter *le Devin du Village*, & pluſieurs de ces Opéra, nommés très-improprement bouffons, & ſe réconcilia avec un genre, qu'il mépriſoit pour ne l'avoir pas examiné, & qu'il aima lorſqu'il le connut (*a*). On ſe diſpoſoit à jouer *Zaïre* & quelques autres de ſes Tragédies. Mais il en ſollicita une de *Racine*, & on choiſit celle dont il faiſoit le plus de cas, *Iphigénie*. Sa préſence & ſes leçons, diſent les Mémoires de ſa vie, animoient tous les talens; & dans peu de mois le Théatre de *Mont-Repos* acquit une eſpece de célébrité. » Peut-» on avoir vu jouer à M. de *Voltaire* » les rôles de *Luſignan*, de *Zopire*,

(*a*) On dit auſſi que *Bayle* ne pouvoit réſiſter à l'envie de voir des Spectacles où l'on rit. Dès qu'il y en avoit à Rotterdam, il s'affubloit de ſon manteau, y couroit comme un enfant, & y reſtoit toujours le dernier. *Supp. aux Mém. d'Artigni. 7. vol.*

» d'*Euphémon pere*, & ne pas ſe révolter » contre l'opinion générale, qui en fait » un mauvais Acteur «? Nous penſons néanmoins qu'il s'attachoit trop à faire ſentir la beauté de ſes Vers d'affection, & que s'il s'en fût repoſé un peu plus ſur l'intelligence de ſes Spectateurs, ſa déclamation eût été moins lente & plus naturelle. Curieux & rare ſpectacle! Un vieillard quittant à chaque inſtant les pinceaux de l'Hiſtoire, pour ſe livrer avec la joie d'un enfant, aux plus petits détails d'une troupe de Société. Son indulgence, ſes ſaillies, ſon aſſiduité aux répétitions, en faiſoient des amuſemens bien au deſſus de la choſe même. Dans toutes ces ſéances, l'inſtruction étoit à côté de ce qui peut piquer & plaire; les loix de la prononciation, la maniere de dire les Vers; ces objets, où les hommes mêmes les plus habiles mêlent toujours l'ennui de la leçon, &

où la ſatisfaction de l'amour-propre qui enſeigne, contraſte trop avec l'impatience de l'amour-propre qui écoute, perdoient ce qu'ils ont de fatigant, dans la bouche de ce patient & complaiſant Inſtituteur. Dès le matin on le voyoit ſe promener dans ſes jardins, vêtu en Arabe avec une longue barbe, lorſque le ſoir il devoit jouer *Mohadar* dans *Fanime*, ou avec un habit à la Grecque, montrant *Narbas* à ſes ouvriers étonnés.

On l'a vu un jour ſortir d'une couliſſe en habit de *Luzignan*, ſuivre tout hors de lui la derniere Scène de *Zaïre*, ſe gliſſer ſur ſon tabouret ſans s'en appercevoir, juſqu'au milieu du Théatre, & ſe trouver à côté d'*Oroſmane*, à l'inſtant où ſa jalouſe & pardonnable fureur lui fait poignarder ſon Amante.

Une autre fois dans, *Alzire*, on le vit ſe précipiter ſur la Scène, & embraſſer les genoux d'une Actrice, qui diſoit un morceau comme il l'avoit conçu.

Eſt-il bien vrai que ce ſoit moi qui aie fait ces Vers, diſoit-il en fondant en larmes, pendant la belle Scène du quatrieme Acte de *Tancrede ?*

C'eſt pour ce Théatre qu'il refit *Zulime*, qui prit le nom de *Fanime*. Il aſſuroit avec une bonne foi rare & piquante, que cette Piece ne pouvoit jamais être bonne : » C'eſt une femme » qui court après ſon Amant, arrive, » apprend qu'il eſt marié, fait remettre » ſes chevaux, & repart «. Et un Officier avoit un peu raiſon de dire :

Du temps qui détruit tout, Voltaire eſt la victime ;
Souvenez-vous de lui, mais oubliez Zulime.

Il faut l'entendre lui-même décrire cette vie, & les agrémens dont elle étoit ſemée : » Vous devriez (à M. d'*Arget*) » venir faire quelque tour dans nos » retraites, ſoit de *Lauſanne*, ſoit des » *Délices* ; nos converſations pourroient

» être amuſantes : il n'y a point de plus
» bel aſpect dans le monde que celui de
» ma maiſon. Figurez-vous quinze croi-
» ſées de face en ceintre ; un canal de
» douze grandes lieues de long, que
» l'œil enfile d'un côté, & un autre de
» quatre à cinq lieues ; une terraſſe qui
» domine ſur cent jardins ; ce même lac
» qui préſente un vaſte miroir au bout
» des miens ; les campagnes de Savoie
» au delà du même lac, couronnées des
» Alpes, qui s'élevent juſqu'au ciel en
» amphithéatre ; enfin, une maiſon où je
» ne ſuis incommodé en rien que des
» mouches au milieu des plus rigoureux
» hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec
» le goût d'une Pariſienne ; nous y faiſons
» bonne chere ; mais il faudroit un
» eſtomac ; c'eſt un point ſans lequel
» il eſt difficile d'être heureux. Nous
» récitâmes hier une Tragédie ; ſi vous
» voulez un rôle vous n'avez qu'à venir.
» C'eſt ainſi que nous oublions les que-

» relles des Rois, & celles des gens de » Lettres, les unes affreuſes, les autres » ridicules «.

Quelque innocens que fuſſent ſes plaiſirs, ils trouverent bientôt des Cenſeurs. Les vieilles femmes diſoient, que leurs filles oublioient les utiles occupations du ménage, & le devoir des meres, pour des amuſemens frivoles. Ces murmures n'auroient cependant point eu d'effet, ſi M. de *Voltaire* n'avoit voulu mettre à profit ſon ſéjour à *Lauſanne*, & l'amitié de quelques Miniſtres, pour rendre à la mémoire ternie de M. *Saurin* l'éclat que lui auroient laiſſé de grandes qualités, ſans le malheureux procès de *Rouſſeau.*

Pour être au fait de cette querelle, il faut ſe rappeler un paſſage ſur *Joſeph Saurin* (*a*): » Dégoûté de ſon miniſtere,

(*a*) Ce paſſage décele dans M. de Voltaire une envie trop marquée de ravir à l'illuſtre Boſ-

» livré à la Philoſophie & aux Mathé-
» matiques, il avoit préféré la France ſa
» patrie, la ville de *Paris*, & l'Académie
» des Sciences, au village de *Berchier*.
» Pour remplir ce deſſein, il avoit fallu
» rentrer dans l'Egliſe *Romaine*, & il y
» rentra dès l'année 1690. L'Evêque de
» *Meaux* (*Boſſuet*) crut avoir converti
» un Miniſtre, & il ne fit que ſervir à la
» petite fortune d'un Philoſophe.....
» *Joſeph Saurin* mourut en 1737, en
» Philoſophe intrépide, qui connoît le
» néant de toutes les choſes du monde,
» & plein du plus profond mépris pour
» tous ces vains préjugés, pour toutes

ſuet, ou plutôt à la Religion, la gloire d'une converſion éclatante. Avoit-il lu dans le cœur de M. Saurin, pour lui prêter des motifs auſſi bas ? Et étoit-ce bien le moyen de réhabiliter ſa mémoire, que de le préſenter comme un homme vil, qui ſacrifie ſes vrais ſentimens à ſon intérêt ?

» ces diſputes, pour ces opinions erro-
» nées, qui ſurchargent d'un nouveau
» poids les malheurs innombrables atta-
» chés à la vie humaine «.

M. de *Voltaire* ſollicita auprès des premiers Paſteurs de l'Egliſe de *Lauſanne*, une déclaration, qui tendoit à la juſtification de M. *Saurin*, mais conçue en termes trop équivoques pour l'opérer (*a*).

(*a*) » Nous, les Paſteurs de l'Egliſe de
» Lauſanne, Canton de Berne en Suiſſe,
» déclarons que, requis de dire ce que
» nous pouvons ſavoir d'une accuſation in-
» tentée contre feu M. *Saurin*, ci-devant
» Paſteur de la Baronnie de Berchier au Bail-
» lage d'Yverdun, & touchant une lettre im-
» putée audit ſieur *Saurin*, dans laquelle il
» paroît s'accuſer d'actions criminelles & hon-
» teuſes, ladite lettre & ladite imputation étant
» imprimées dans les Supplémens de *Bayle* &
» de *Moreri;* Nous déclarons n'avoir jamais vu
» l'original de la prétendue lettre, ni connu
» perſonne qui l'ait vu, ni ouï-dire qu'elle

Cette

Cette déclaration fut la ſource d'une diſpute très-âcre, & de chagrins bien amers pour ceux qui l'avoient ſignée.

Nous obſerverons d'abord ſur ce paſſage, que M. de *Voltaire* rempliſſant le devoir d'Hiſtorien, il ne faut pas lui faire partager le tort que pouvoit avoir M. *Saurin*, en rentrant dans l'Egliſe Romaine pour hâter une *petite fortune*;

» ait été adreſſé à aucun Paſteur de ce pays: » en ſorte que nous ne pouvons qu'improu- » ver l'uſage qu'on a fait de ladite piece. En » foi de quoi, nous nous ſommes ſignés, ce 30 » Mars 1757, à Lauſanne ".

A. D. C.

Premier Paſteur de l'Egliſe de Lauſanne, & Doyen.

N. P. D. B.

Premier Paſteur de l'Egliſe de Lauſanne.

D. P. Paſteur.

& nous remarquerons ſur-tout, que les Paſteurs de l'Egliſe de *Lauſanne* ſe bornant à déclarer *n'avoir jamais vu l'original de la Lettre*, qui fourniſſoit matiere à toutes les accuſations intentées contre *Saurin*, ni *connu perſonne qui l'eût vu*, on ne conçoit pas quel pouvoit être leur crime. On leur reprocha cependant, *d'avoir eu l'impudence de ſigner une déclaration où l'on déſavouoit des faits de notoriété publique.* Le vertueux M. de *Bottens*, faillit être dépoſé. Il n'avoit rien *déſavoué* cependant, mais ſeulement atteſté que les titres contre M. *Saurin* n'étoient jamais parvenus à ſa connoiſſance.

Telle fut l'origine de cette affaire, dont on trouvera les détails dans le *Journal Helvétique.* Le zele de quelques Miniſtres ſubalternes attaqua la complaiſance de leurs confreres; les opinions ſe partagerent; on ajouta des circonſtances

aux premiers faits. M. de *Voltaire* fut blâmé d'avoir rendu la déclaration publique ; blâme très-déplacé, puiſque c'eſt le ſeul uſage qu'il pouvoit en faire. Peut-être ne ſeroit-il pas auſſi aiſé de le diſculper du paſſage qui donna lieu à cette guerre Eccléſiaſtique. Si des vûes purement humaines, comme il en convient ; dirigerent le changement de *Joſeph Saurin*, il trouvera peu d'approbateurs, & ſi le Philoſophe croit pouvoir *mépriſer* intérieurement *ces vains préjugés, ces diſputes, ces opinions erronées, qui ſurchargent d'un nouveau poids les malheurs innombrables attachés à la vie humaine :* il doit à jamais accomplir les ſermens faits pour lui dans ſon enfance, & que ſa raiſon ratifie dans la ſuite.

L'aigreur qui préſide à ces eſpeces de diviſions, troubla les jeux qui occupoient ſa Société. Les tracaſſeries qui commencent par varier les ſcènes uni-

formes de la vie, finiſſent bientôt par amener le dégoût. Ces inquiétudes domeſtiques altérerent ſon humeur : c'eſt dans un de ces momens qu'il écrivit à M. de *Haller* une certaine lettre qui ne devoit jamais voir le jour, & que ce dernier devoit ſupprimer, ainſi que ſa réponſe, pour la gloire de tous deux.

M. de *Voltaire* imagina qu'une autre habitation n'auroit pas de pareils déſagrémens ; & il crut que *Geneve*, livrée toute entiere aux calculs du commerce, & aux ſoins laborieux d'une Adminiſtration ſouvent inquiétée, favoriſeroit ſes projets de vivre dans la ſolitude.

Il avoit cependant eu déjà une légere diſcuſſion avec quelques Miniſtres de cette ville, pour avoir dit : » Ce n'eſt pas » un petit exemple des progrès de la » raiſon humaine, qu'on ait imprimé à » Geneve dans cet Eſſai ſur l'Hiſtoire, » que *Calvin* avoit une ame atroce, auſſi

» bien qu'un eſprit éclairé. Le meurtre » de *Servet* paroît aujourd'hui abomi- » nable. . . . . «.

Une lettre très-modérée, mais forte de raiſon, ôta pour jamais tout le danger de cette phraſe imprudente. Une grande partie des petits déſagrémens qu'il a éprouvés, vient de l'extrême indiſcrétion de ſes amis, qui, faiſant trophée de ſa correſpondance, montroient au grand jour des écrits qui devoient reſter dans le ſein de l'amitié. Peut-être auſſi ne falloit-il pas faire à une phraſe déplacée l'honneur d'une ſcientifique réfutation, & ſe contenter des jolis Vers qu'on lui adreſſa dans le temps :

Servet eut tort, & fut un ſot
D'oſer, dans un ſiecle falot,
S'avouer Antitrinitaire ;
Et notre illuſtre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour réfuter ſon adverſaire ;

Et tort notre antique Sénat,
D'avoir prêté ſon miniſtere
A ce dangereux coup d'Etat.
Quelle barbare inconſéquence !
O malheureux ſiecle ignorant !
Nous oſions abhorrer en France
Les horreurs de l'intolérance,
Tandis qu'un zele intolérant
Nous faiſoit brûler un errant !
Pour le Cenſeur épiſtolaire,
Qui, de ſon pétulant effort,
Pour exhaler ſa bile amere,
Vient réveiller le chat qui dort ;
Et dont l'inepte Commentaire
Mit au jour ce qu'il eût dû taire ;
Je laiſſe à juger s'il a tort.
Quant à vous, célebre Voltaire,
Vous eûtes tort, c'eſt mon avis ;
Vous vous plaiſez dans ce pays,
Fêtez le Saint qu'on y révere.
Vous avez à ſatiété
Les biens où la raiſon aſpire,
L'opulence, la liberté,
La paix, qu'en cent lieux on déſire,

Des droits à l'immortalité,
Cent fois plus qu'on ne ſauroit dire :
On a du goût, on vous admire,
Tronchin veille à votre ſanté ;
Cela vaut bien, en vérité,
Qu'on immole à ſa ſûreté
Le plaiſir de pincer ſans rire.

Il obtint l'agrément de s'établir ſur le territoire de la République ; & acquit une jolie maiſon appelée *les Délices*, ſituée à un quart de lieue de *Geneve*. Ayant remis ſa ſanté entre les mains de M. *Tronchin*, il s'occupa de l'édition de ſes Œuvres, dont il n'y avoit point encore de collection complette. Sans ceſſe imprimées furtivement en France, on les accommodoit à l'eſprit du Miniſtere : défigurées en Hollande, on y introduiſoit des Ouvrages étrangers, qu'on vendoit à la faveur d'un nom illuſtre : morcelées en Allemagne, où les Libraires honnêtes, mais n'oſant riſquer de grandes 1757.

entrepriſes, les publioient en détail. Meſſieurs *Cramer*, qui réuniſſoient à une extrême probité les connoiſſances des Gens de Lettres, & les talens agréables à cette facilité dans les affaires, premiers fruits d'une heureuſe éducation, propoſerent à M. de *Voltaire* de remplir ſes vûes. Ce ne fut point une affaire d'argent. L'Auteur promit de revoir ſes Ouvrages, & les Editeurs d'en faire jouir le Public aux moindres frais poſſibles. Voilà tout le contrat, exécuté des deux parts avec une bonne foi, qui, dans le cours de vingt ans, n'a jamais été altérée. M. *Cramer* l'aîné étoit ſur-tout ſon ami & ſon conſeil, & il nous a dit pluſieurs fois, que c'étoit l'homme le plus agréable & le plus ſolide, le plus frivole & le plus ſage qu'il eût rencontré dans le cours de ſa vie.

Outre ces deux avantages, il s'applaudiſſoit d'avoir trouvé dans ſa retraite une

Société empreſſée d'aller au devant de ſes goûts. Les Genevois, cités de tout temps pour leur amour de l'étude, commencerent à ſe livrer à la Littérature. Pluſieurs parmi eux, ſans être Gens de Lettres par état, en avoient l'eſprit & les connoiſſances. Mais au lieu de les publier de temps en temps pour acquérir une très-douteuſe réputation, ils les dépenſoient dans le commerce journalier. Les Citoyens de *Geneve*, en général, ne ſont point aimables comme les autres hommes. Ils ont un langage à part; mais lorſqu'on a une fois ſaiſi l'eſprit de leur vie ſociale, il y a peu de pays qu'on préfere au leur, lorſque l'âge tumultueux des paſſions a fait place aux goûts tranquilles.

Malgré ces convenances, il éprouva qu'il y avoit des contrariétés par-tout. Il ne lui étoit pas permis de jouer la Comédie dans ſa propre maiſon. Qui croiroit qu'une ville auſſi éclairée proſcrit

les Théatres de Société, & qu'elle ferme les yeux ſur la néceſſité des délaſſemens honnêtes, propres à arracher le peuple oiſif à ces raiſonnemens politiques, qui entretiennent une ſourde fermentation, ſi contraire à la félicité publique? M. de *Voltaire* fut obligé de faire conſtruire aux *Délices* un petit Théatre volant, & de ſe ſoumettre à toutes les peines qu'il faut ſe donner pour violer les Loix avec quelque ſûreté. On joua l'*Orphelin de la Chine*, on redonna *Fanime*; mais bientôt les Acteurs contrariés renoncerent à des plaiſirs que le myſtere rendoit trop imparfaits.

Nouvelle réſolution de chercher un pays plus tolérant. M. de *Broſſes*, Préſident au Parlement de *Dijon*, lui offre le Château de *Tournay*, ſitué à trois quarts de lieues de *Geneve*. Il l'accepte, & conclut un marché précipité, qui devint l'occaſion prochaine d'une brouillerie avec le vendeur.

Tournay fut donc arrangé pour un Spectacle : il ſeroit curieux, mais il n'eſt pas aiſé de décrire le Théatre qu'il y fit élever. Les chaſſis des couliſſes étoient couverts d'oripeaux en clinquant, & de fleurs de papier ; le fond repréſentoit des arcades percées dans le mur : au lieu de friſes, c'étoit un drap, ſur lequel étoit peint en couleur cannelle un immenſe ſoleil ; &, malgré tout ce qu'on put lui repréſenter, c'eſt ſur un pareil Théatre qu'il joua *Alvarès* dans *Alzire*, *Narbas* dans *Mérope*, *Argire* dans *Tancrede*. Le Duc de *** y joua un jour *Gengiskan*. *Voltaire* ne diſoit rien ; le Duc fut à lui : » Eh bien ! Monſieur, êtes-» vous content ? Comment trouvez-vous » que je m'en ſuis tiré « ? *A merveille, parbleu ! comme un Duc & Pair !* 1768.

Comment expliquer une pareille contradiction ? Un homme qui avoit ſi ſouvent déclamé contre la meſquinerie des

Théatres de France ; qui connoiſſoit auſſi bien la machine tragique ; qui poſſédoit mieux que perſonne la magie des effets ; qui formoit ſi parfaitement les Acteurs, & qui cependant prive ſes Pieces du preſtige de la Scène, & aſſocie volontairement les beautés de ſes Ouvrages à ce coſtume ridicule.

Malgré ſes efforts pour attirer des Spectateurs, les Citoyens n'oſoient pas trop y paroître. Ceux qui avoient de l'ambition, s'en abſtenoient même tout à fait. Aller, ou ne pas aller à la Comédie de *Tournay*, devint une affaire de parti. Quelques Ouvrages qui parurent alors, ſortis de plumes célebres, donnerent une eſpece de conſiſtance aux réſolutions des deux partis. Comme les têtes s'échauffoient, M. *Tronchin Boiſſier*, Procureur général, homme ſage & propre à tout concilier, alla chez M. de *Voltaire*, & lui fit entendre que, ſi

ces troubles naiſſans continuoient, la République ſeroit forcée à un ſacrifice qu'elle feroit avec peine, mais qu'elle devoit aux Loix & à ſa tranquillité. Il réſiſta aux conſeils de l'amitié & aux repréſentations d'un Magiſtrat éclairé. Alors on propoſa de faire une loi, qui défendît à tout Citoyen de jouer la Comédie en quelque endroit que ce fût. Le Procureur général, toujours ami de la paix & de la raiſon, & ſachant que rarement les Etats doivent publier des loix générales à propos d'un événement paſſager, invita chez lui tous les Acteurs, & les engagea de renoncer, en faveur du patriotiſme, à un amuſement qui détruiſoit l'harmonie politique. Chacun fit ſa déclaration au premier Syndic. Cette docilité eut au moins autant de cenſeurs que de partiſans. Les premiers ſe fondoient ſur ce qu'il y avoit toujours quelque danger à laiſſer entrevoir au peup :

la foibleſſe du Gouvernement, & en approuvant les principes, ils déſiroient qu'on attendît d'autres circonſtances, pour en faire uſage. A peu près dans le même temps, on uſa de rigueur contre *Emile* & le *Contrat ſocial*; il y eut même un décret de priſe de corps, maladroitement accordé contre *Rouſſeau*; & le parti du peuple, déjà excité alors par les querelles de la Comédie, trouva un Chef ſage, mais décidé, capable & vertueux, actif & plein de ſang froid. On diſputa ſur le droit des empriſonnemens; une foule d'intérêts étrangers vint ſe mêler à cette cauſe premiere; le ſouffle des paſſions alluma l'incendie, qui ne s'éteignit que par des ſecours toujours dangereux, qu'il fallut appeler du dehors. Mais nous nous écarterions de notre ſujet, ſi nous entrions dans un plus long détail ſur les grands troubles de cette petite République. » Les Genevois

» ne ſavent pas être heureux, écrivoit là-
» deſſus M. de *Voltaire*; il eſt plaiſant
» qu'il leur faille trois Puiſſances, pour les
» accommoder au ſujet d'une querelle
» d'Auteur. Leurs tracaſſeries m'ont
» amuſé d'abord, & ont fini par m'en-
» nuyer «.

Tracés par une plume impartiale, ils fourniroient à l'Hiſtoire un tableau curieux: on verroit combien l'eſprit eſt inutile pour l'adminiſtration, & combien ſur-tout la voix de la raiſon eſt foible au milieu des intérêts perſonnels.

Il étoit naturel cependant qu'un Poëte tragique eſſayât chez lui les inſtructions qu'il deſtinoit aux hommes dans ſes cadres dramatiques; & l'on ne ſaiſit pas au premier coup d'œil, l'influence de ſes amuſemens (dont les Acteurs ne pouvoient être nombreux) ſur un peuple irréſiſtiblement entraîné vers les ſpéculations du commerce, & que tous les 1757.

Théatres du monde ne diſtrairont jamais de ſes utiles calculs.

Quant à *J. J. Rouſſeau*, il a pu ſe tromper ſans doute, & la Loi dut l'avertir de ce qu'elle prenoit pour des erreurs ; mais à un Tribunal plus ancien & plus reſpectable encore, il paroîtra indépendant des flétriſſures dont l'opinion marque certains Ouvrages.

Les raiſons que M. de *Voltaire* croyoit avoir de ſe plaindre de lui, ſe trouvent dans une lettre qu'il adreſſa l'année 1767 à M. de *Pezay*, où, après avoir parlé des troubles arrivés alors dans la République, il dit que, *d'abord M. Rouſſeau écrivit à M. Tronchin* le Médecin, *& alors ſon ami, qu'il ne remettroit jamais les pieds dans Geneve, tant que M. de Voltaire y ſeroit ;* qu'enſuite, *il excita contre lui le parti des Repréſentans, & les Miniſtres ;* qu'il voulut *l'engager dans une petite guerre au ſujet des*

des Spectacles, lui *écrivant* qu'il *corrompoit ſa République en faiſant repréſenter des Tragédies dans ſes maiſons*; que, non content de ſes premieres démarches, *il ſuſcita pluſieurs Citoyens ennemis de la Magiſtrature, & les engagea à faire des reproches au Conſeil de Geneve, de ce qu'il ſouffroit, malgré la Loi, un Catholique domicilié ſur leur territoire*; qu'à la ſuite de cela, *M. Tronchin entendit lui-méme un Citoyen dire, qu'il falloit abſolument exécuter ce que M. Rouſſeau vouloit, & faire ſortir M. de Voltaire de ſa maiſon des Délices*; & que, *prévoyant les troubles qui arriveroient, il réſilia ſon bail à vie des Délices, & y perdit quarante-neuf mille livres, outre trente mille francs employés à bâtir dans cet enclos.* M. de *Voltaire*, ſur tout cela, en appelle au témoignage de M. *Tronchin & de toute la Magiſtrature de Geneve*: il ajoute

encore, que *M. Rouſſeau le chargea auprès de Monſeigneur le Prince de Conti & Madame la Ducheſſe de Luxembourg*, de *calomnies*, dont il ne veut point parler; *& je vous ſupplie de remarquer que la ſuite continuelle des perſécutions qu'il m'a ſuſcitées pendant quatre années, a été le prix de l'offre que je lui avois faite, de lui donner, en pur don, une maiſon de campagne, nommée l'Hermitage, que vous avez vue entre Tournay & Ferney. . . . . .*

Les Mémoires de la vie de M. de *Voltaire* confirment ce fait, & rapportent que le Philoſophe chagrin répondit en ces mots:

» Je ne vous aime point; vous cor-
» rompez ma République en donnant
» des Spectacles dans votre Château de
» Tournay «.

Ces mêmes Mémoires ajoutent, que dans une ſeconde Lettre, *Rouſſeau* lui

diſoit en propres termes : *Vous en avez menti*, quoiqu'il eût en main la preuve du contraire ; & telle eſt l'origine de cette animoſité qui n'a fait nul tort au *Citoyen de Geneve ;* mais dont les amis de M. de *Voltaire* ont ſouvent gémi. Eh ! ne falloit-il pas reſpecter un homme malheureux, plein de génie, mais dépourvu de ce ſens droit & tranquille indiſpenſable pour vivre avec les hommes, & croyant qu'il ſuffiſoit d'avoir vécu avec eux, pour être en droit de ſe paſſer à jamais de leur ſociété ?

Ces deux Ecrivains célebres ne ſe ſont réunis que pour faire l'ornement de leur ſiecle. Tous deux ont eu des adorateurs ; l'un pour ſa gaieté extrême & ſa maniere ſéduiſante, l'autre pour ſa paradoxale originalité, & le nerf de ſon ſtyle. Le premier s'eſt acquis les biens de la fortune, dont il a fait un grand nombre d'heureux ; l'autre a dédaigné les richeſſes

& les ſoins qui les accompagnent. Celui-ci a eu plus d'influence ſur les mœurs particulieres ; celui-là ſur les mœurs publiques. Tous deux ont imprimé à leurs Ouvrages un caractere de nouveauté qui les tranſmettra à la poſtérité la plus reculée. Tous deux ont cherché dans l'Angleterre & dans la Suiſſe une retraite, à laquelle ils ont enfin préféré *Paris*. Tous deux furent perſécutés ; mais les ſerpens de l'Envie ſont morts ſur le tombeau de l'un, & ſe dreſſent encore ſur les cendres de l'autre. *Voltaire* a un plus grand nombre de partiſans ; *Rouſſeau* des défenſeurs plus zélés. Il nous ſemble que tous les deux ont aſſez de titres à la gloire, pour diſpenſer leurs partiſans de dérober à l'un les lauriers qui doivent ſervir à couronner ſon rival.

N'ayant pas réuſſi à attirer près de lui l'Inſtituteur d'*Emile*, il fut plus heureux avec le ſang des *Corneilles*. Un homme

de Lettres, de *Paris*, lui apprit qu'une niece de l'Auteur du *Cid* n'avoit pour toute fortune que le ſtérile honneur de deſcendre de ce grand homme. Dès-lors ſa maiſon devint l'aſyle de cette jeune perſonne ; elle y trouva des ſoins de toute eſpece, des Maîtres pour ſon éducation, & cette aiſance, ſi douce pour ceux qui ne l'ont jamais connue. Il voulut cependant que Mademoiſelle *Corneille* dût à ſes Auteurs même une fortune plus ſolide. Une édition du Théatre de ſon grand oncle, avec les obſervations du ſeul homme fait pour les riſquer, fut jugé le moyen le plus ſûr & le plus décent. Ce *Commentaire*, qui étoit l'ouvrage de la bienfaiſance, parut celui de l'envie. Comment une pareille idée a-t-elle pu s'accréditer ? ces puériles reproches deviennent ridicules à force d'être répétés. La tyrannie n'a pas encore frappé nos opinions en Littérature comme

ſur d'autres ſujets. Il eſt libre à tout individu d'écrire que *Racine* n'eſt point harmonieux ; que *Moliere* eſt ſans gaieté & ſans philoſophie ; *la Fontaine* ſans naïveté & ſans graces ; *Voltaire* ſans coloris ; *J. J. Rouſſeau* ſans éloquence. On court riſque d'être réputé ſans goût, mais non un envieux. D'ailleurs *Boileau* avoit dit beaucoup plus de mal de *Corneille* que ſon Commentateur (*a*), & jamais on n'avoit penſé à le taxer d'une baſſe envie : remarquez encore qu'il n'avoit pas accompagné ſes réflexions de tout ce qui peut relever le génie du premier Tragique François, comme a fait le Critique moderne ; que celui-ci n'a étendu ſes obſervations que ſur des fautes de goût & de langage ; & il eſt auſſi impoſſible d'accorder à *Corneille* du goût & de la pureté, que de lui refuſer la

(*a*) Voyez t. III, Comm. ſur Corneille.

force & le génie. Enfin, confondrons-nous toujours l'envie qu'excitent les contemporains, & celle que les morts pourroient réveiller ? Rarement cette derniere fait entreprendre des travaux pénibles, ingrats & couteux.

Il étoit alors établi aux *Délices*, non avec le faſte d'un parvenu, mais comme un homme du monde, dont la maiſon étoit ouverte à la bonne compagnie. Il y procuroit du plaiſir, de la liberté, & les commodités de la vie : auſſi des perſonnes diſtinguées y abordoient de tous les coins du monde, & toutes remportoient dans leur patrie un ſouvenir ineffaçable de ce ſéjour enchanteur, & des traits échappés à l'hôte aimable qui en faiſoit le principal agrément. Un homme de beaucoup d'eſprit lui dit un jour en arrivant : *Hic eſt Mecenas Virgiliuſque ſimul*(*a*). *Et ce ne ſeroit pas encore trop*,

(*a*) Je trouve en vous & Mécene & Virgile.

Monſieur, répliqua-t-il, *pour vous bien recevoir.* Il étoit beaucoup plus gai à ſoixante-dix ans qu'à trente. Pourquoi ? c'eſt qu'à un certain âge il mettoit moins de prix à la gloriole Littéraire, & qu'on ſe tourmente beaucoup plus pour acquérir un grand nom que pour le conſerver. Il paſſoit condamnation ſur le plan de la *Henriade.* Un Amateur avoit écrit ſur l'exemplaire qui étoit dans ſa Bibliotheque, ces deux Vers :

Enée eut ſon Virgile, Achille eut ſon Homere;
Bourbon, non moins heureux, a rencontré Voltaire.

Il effaça le ſecond, & y ſubſtitua :

Jeanne, non moins heureuſe, a rencontré Voltaire.

Peut-être ſeroit-il à ſouhaiter qu'il eût tranquillement joui de ſa réputation, & borné enfin le cours de ſes travaux; mais il ſavoit qu'il en eſt de l'*admiration comme de la flamme, qui diminue ſi-tôt qu'elle*

ceſſe d'augmenter. Toujours dévoré du beſoin d'écrire, il commença alors ſes recherches ſur l'Hiſtoire Juive, & attaqua ſans ménagement, & quelquefois ſans avantage, ce peuple, dont les reſtes épars & proſcrits ſouffrent leurs malheurs avec un courage & une patience qui ne ſont pas indignes d'un coup d'œil de la Philoſophie. Le Secrétaire ſavant & honnête qui leur a prêté ſa plume (*a*), eſt peut-être le ſeul de tous ſes Antagoniſtes qui l'ait forcé à des déſaveux, & même à des réparations. On ne conçoit guere en effet, pourquoi l'Apôtre de la tolérance a pourſuivi avec tant d'acharnement les reſtes d'une Nation, trop punie de l'erreur de ſes premiers Chefs; dont la Religion n'eſt ni inquiete ni ambitieuſe, qui ne connoît ni la trahiſon ni la révolte; un peuple que les Etats

(*a*) M. l'Abbé G.

n'emploient que ſur la liſte des impôts ; auquel on vend l'air qu'il reſpire, & qu'un injuſte préjugé condamne à la néceſſité de s'avilir, ou à l'impoſſibilité de vivre.

Il n'eut guere plus de raiſon dans ſa querelle avec M. de *Pompignan*. Celui-ci, accoutumé aux louanges de ſa Province, & ſur-tout à cette ſupériorité qu'y donne une réputation établie dans la Capitale, vit peu d'inconvénient à confier à l'Académie Françoiſe ſon opinion particuliere ſur les dangers de la Philoſophie moderne. Dans ſon Diſcours de remercîment on apperçut quelques alluſions : ſoit que le Philoſophe des *Délices* crût avoir une injure perſonnelle à venger, ſoit qu'il s'établît le défenſeur de la ſecte, il commença cette ſuite accablante de plaiſanteries, qui, ſans rien diminuer du mérite d'un homme eſtimable, éloignent quelquefois la conſidération. Lorſque l'on contemple cependant un homme de cet

âge, au ſein de la fortune, au faîte de la gloire, au milieu de toutes les jouiſſances, on eſt étonné qu'il livre ſa tranquillité à la merci du premier Ecrivain qui éprouvera ſa Philoſophie. Pourquoi, demande-t-on ſouvent, laiſſer arriver juſqu'à lui, des Libelles, & même des Cenſures trop ameres ? Voici comme ils parvenoient à ſa connoiſſance. Dans la plupart des Livres il ſe trouvoit cité, & l'on citoit auſſi ceux qui l'attaquoient, ſoit pour les combattre, ſoit pour s'en faire un appui. Ces paſſages éveilloient ſa curioſité ; il ſe preſſoit de ſe procurer l'Ouvrage, & dans le premier moment de l'humeur, il ſe défendoit avec trop peu de modération. De là les termes durs, & même quelque choſe de plus : or, comme il lui arrivoit ſouvent de commencer l'impreſſion d'un Livre qui n'étoit fait qu'à moitié, il ne ſe donnoit pas le temps de laiſſer affoiblir les ſenſations douloureuſes &

violentes que produiſent l'injuſtice, & même la Critique, lorſqu'elle s'exprime ſans ménagement. Le zele de ſes amis n'auroit pas été muet, mais il devenoit inutile. Ils n'apprenoient qu'avec le Public, l'exiſtence de ces Brochures vengereſſes, dont on n'oſoit pas toujours lui parler, parce qu'il les déſavouoit; & comme jamais Auteur ne fut plus modeſte, & ne revenoit moins ſur ſes productions, il étoit extrêmement difficile de le préparer aux conſeils de l'amitié; & d'obtenir des ſacrifices ſi néceſſaires à ſa gloire. Il penſoit d'ailleurs, que les petits Ecrivains étant avilis, leurs plaintes ne parvenoient point à une certaine claſſe de Citoyens. Idée fauſſe! plus ils ſentoient la verge de la Satire, plus leurs cris retentiſſoient. Ainſi virent le jour ſucceſſivement tous ces différens Pamphlets, réunis depuis ſous le titre de *Facéties Pariſiennes.* En ſortant de ces

jeux cruels, il ſe livroit à des actes de bienfaiſance & de généroſité. Un jeune Militaire, qui avoit paſſé quelques jours chez lui, ſe trouvoit embarraſſé pour rejoindre ſon Corps. Il le pria de permettre qu'un de ſes chevaux fît la route avec lui, pour ſe former, & lui demanda de plus, en lui remettant une bourſe, de vouloir bien ſe charger de l'argent de ſa penſion. La même plume qui compromettoit à chaque inſtant ſa gloire, ſervoit l'innocence des *Syrvens*, des *Montbaillys*, &c. Et le même homme qui daignoit répondre aux D... aux T..... écrivoit le moment d'après à *Catherine*, à *Frédéric*, & à des hommes, que leur mérite avoit plus d'une fois appelés près des Trônes.

Ceux qui ont obſervé ces contradictions, ont trouvé que même ſes Ecrits n'en étoient pas exempts. Mais il y a une maniere bien aiſée d'expliquer ces incon-

ſéquences. Un homme peut être conſidéré ſous différentes faces; être eſtimable dans un ſens, & ridicule dans l'autre. Lorſque *Dom Calmet* dit que les arbres ont parlé, que le fleuve qui coule au pied du mont *Caucaſe* ſalua *Pythagore*, & qu'on ne ſauroit rejeter le témoignage qu'en ont rendu des Hiſtoriens très-graves & très-judicieux; c'eſt un Ecrivain crédule, auquel la Critique a le droit de recommander plus de circonſpection: mais lorſque ce même *Dom Calmet* rapproche, avec autant de ſageſſe que d'érudition, les ſentimens de l'antiquité Païenne ſur l'immortalité de l'ame, c'eſt un Philoſophe lumineux. On peut eſtimer & louer les PP. *Porée* & de *Tournemine*, plaiſanter MM. *Patouillet* & *Paulian*, & ne pas tantôt aimer, tantôt décrier la défunte Société. Depuis que l'univerſalité des talens eſt devenue une manie qui a troublé toutes les têtes dans la

République des Lettres, on n'évite plus ces contradictions apparentes & réelles. Autre cauſe : il enviſageoit tous les objets ſous leur côté plaiſant; &, par ſyſtême, il penſoit que les idées des hommes ne méritent ni les ſavantes diſcuſſions dont on les honore, ni les méditations profondes qu'on leur accorde. Lorſque ſon amour-propre ſe trouvoit bleſſé, le premier moment étoit à la colere, le ſecond à la plaiſanterie. Cette derniere ſenſation eſt fort naturelle à un homme éloigné des grands Théatres, & auquel il parvient tout à la fois ſur ſon compte des injures & une apothéoſe, des marques d'eſtime & de confiance, avec des Satires & des Libelles. Celui qui ſe voit dans le même moment calomnié & exalté, finit par rire des jugemens humains. En France ſur-tout, cette pluie d'horreurs qui tombe ſur quiconque a le malheur d'occuper le Public, ne laiſſe

aucune trace. Les Auteurs de ces méchancetés ſe font juſtice à eux-mêmes, & déſavouent par leur conduite leurs imprudens Ecrits. Enfin, une troiſieme cauſe des mépriſes fréquentes ſur cet homme unique, c'eſt qu'on ne diſtingue pas aſſez les époques d'une auſſi longue carriere. M. de *Voltaire*, fixé aux *Délices* ou à *Ferney*, échappé des fers de l'eſclavage, loin de cet immenſe tourbillon, où les voix bruyantes de la médiocrité préſomptueuſe couvrent les tranquilles réclamations du goût en faveur des vrais talens, n'eſt pas le même homme qui, voulant fonder une grande réputation, accompagnoit ſes Ouvrages de tous les ſoins propres à les faire connoître, & gagnoit, par le charme de ſes entretiens, ceux qui auroient refuſé leurs ſuffrages à ſes Productions.

Nous nous en repoſons ſur nos Lecteurs, du ſoin d'appliquer ces obſervations

vations aux événemens lorſqu'ils ſe préſenteront, & nous continuons notre marche.

Entraîné par un penchant irréſiſtible vers le Théatre, il l'enrichit encore de *Tancrede*. Richeſſe d'invention, pompe de Spectacle, intérêt des perſonnages, élévation de ſentiment, tout s'y trouve réuni. 1760.

Quel beau naturel ! quelle noble ſimplicité ! quelle douce ſenſation on éprouve à la repréſentation de cette Piece ! point de bel-eſprit, point de hors-d'œuvre Philoſophique. On y reſpire un air de Chevalerie, qui nous tranſporte aux ſiecles eſtimables où elle étoit en honneur. La Piece ne tient qu'à un fil, qu'un mot d'*Aménaïde* peut rompre. Malgré l'inſuffiſance apparente de ce moyen, l'ame, toujours occupée, toujours agitée par les événemens, éprouve un intérêt preſſant juſqu'au moment où *Tancrede* meurt.

Le Spectateur attendri désire qu'il vive pour *Aménaïde*, & qu'il ait le temps de justifier le choix, un peu précipité des Chevaliers, qui lui déferent le commandement de l'armée, d'après une heureuse prévention, plus que d'après la connoissance de ses talens.

Cette Tragédie n'excita pas dans le Public un enthousiasme sans bornes; mais l'admiration s'est toujours soutenue. Il n'en est pas de même d'une Comédie qui parut après *Tancrede*, *l'Ecossaise*. On y courut en foule; mais insensiblement la foule s'éclaircit, & l'on a vu que *Wasp* & *Ladi Alton* étoient d'étranges personnages. Pourquoi M. *Fréron* se seroit-il reconnu dans le personnage de *Wasp?* Tous les Journalistes, les Gazetiers quelconques, y étoient également attaqués. La Scène est fort mal placée en Angleterre. On sait bien que les Périodistes de *Londres* peuvent remplir

leurs Feuilles de tout ce qui amuſe les méchans, ſans que leurs inventions obtiennent du Gouvernement l'attention la plus légere. L'*Ecoſſaiſe* eſt un de ces Ouvrages que beaucoup de gens pourroient avoir faits, & dès-lors M. de *Voltaire* ne perdoit rien au ſacrifice. De quelque côté qu'il jetât les yeux, il voyoit des palmes à moiſſonner, qui ne coutoient point de larmes à ceux qui le ſuivroient dans la carriere des Lettres. Cette incroyable fécondité étonne à chaque inſtant; & on eſt obligé de paſſer ſous ſilence bien des Ouvrages, pour ne pas faire un Catalogue au lieu d'une Hiſtoire; & même, pour croire poſſible tout ce qu'il a fait, il faut ſe rappeler que la Nature lui donna une très-forte ſanté, quoiqu'il s'en ſoit plaint pendant ſoixante années; l'amour du travail, & une extrême facilité; l'univerſalité des talens, & la paſſion de réuſſir dans tous les genres; une

grande fortune, pour tranquilliſer ſon imagination; des amis enthouſiaſtes, pour contrebalancer ſes envieux; la ſoif de la gloire, pour dévorer toutes les difficultés; l'art d'occuper ceux qui penſent, de ſéduire ceux qui doutent, & de plaire à tous; le ſentiment, qui entraîne les ſuffrages après avoir échauffé les ames; la force, qui ſubjugue après avoir convaincu les eſprits; la raiſon, qui fixe les opinions après avoir juſtifié ceux qui ſe ſont rendus. Il falloit cette réunion de qualités & de préſens, pour faire tout ce qu'a fait M. de *Voltaire*; & avec quelques-uns de moins, on auroit eu ſans doute un homme très-extraordinaire, mais non un homme unique.

Et comment nommer autrement celui qui, dépoſitaire de tous les talens, paſſe avec rapidité de l'un à l'autre, ſans qu'ils y perdent rien? Qui peut s'attendre en ſortant de *Tancrede*, les yeux baignés

de larmes, de devoir au même Auteur le tableau du plus vaſte Empire de l'Europe, & de voir la même plume embellir les fictions, & ſervir la vérité ? L'Hiſtoire de Ruſſie eſt tracée à grands traits. Il ne faut pas y chercher les détails que les habitans d'un pays aiment à trouver dans leurs Annales, parce que leurs aïeux en font l'ornement; ces tableaux de famille doivent être l'ouvrage de Peintres nationaux. Mais un Royaume qui, juſqu'au commencement de ce ſiecle, avoit été étranger à l'Europe, préſentant aux Arts l'appas de la liberté & des récompenſes, choiſiſſant dans tous les pays policés ce que l'Adminiſtration a de plus ſage, la politique de plus ſimple, le commerce de plus actif, l'induſtrie de plus utile, & devenant, dans quarante années, l'égal des plus grandes Puiſſances, & la terreur de quelques autres, devoit avoir pour Hiſtorien celui que le ſiecle de *Louis XIV*

avoit recommandé à toutes les Nations; un Ecrivain accoutumé à développer les cauſes, & à ne laiſſer dans la mémoire des Lecteurs, que les portraits des Grands Hommes, & les événemens que la raiſon & l'humanité ont intérêt de connoître.

1762. M. de *Voltaire*, continuellement attaqué par des ennemis, punis ſans ceſſe & jamais corrigés, les réuniſſoit quelquefois dans la même Satire, & les montroit au Public affublés de toute eſpece de ridicules. Il étoit dur; mais rarement injuſte lorſque la paſſion ne s'en mêloit pas. Dans les *Etrennes aux Sots*, qui parurent au commencement de cette année, il châtia un Hiſtorien ſans raiſon, qui avoit inſéré des perſonnalités odieuſes contre lui dans une volumineuſe compilation.

On donna peu de jours après, l'*Ecueil du Sage*. Le Parterre reconnut les traits

d'un grand Maître dans pluſieurs Scènes; & ſon hommage eût été bien plus ſoutenu, ſi l'on avoit pu tout à coup paſſer de l'extrême gaieté des deux premiers Actes, à la dignité des ſuivans. Réduite à trois en mille ſept cent ſoixante & dix-ſept, le Public y gagna, & la gloire de l'Auteur n'y perdit rien. Cette eſpece de ſuccès, ou de diſgrace, influoit à peine ſur ſon exiſtence, livrée toute entiere alors à la famille infortunée des *Calas*. Scène douloureuſe! préſente encore à l'eſprit de tout le monde, & que notre ſiecle auroit tant d'intérêt de cacher à la poſtérité. Ranimant ſes forces languiſſantes, il adreſſa des Mémoires à tous ceux que l'humanité & la tolérance pouvoient rendre protecteurs de cette famille déplorable; &, après avoir alternativement employé ſa plume & ſa fortune en faveur de l'innocence, pour donner encore plus de ſanction à cet acte bienfaiſant, il décida (ſans peine à

la vérité) les Oracles du Barreau (*a*) à joindre leurs plumes éloquentes à la ſienne; & tous à l'envi ſe diſputerent l'honneur d'éclairer le Public ſur une affaire funeſte dans ſon principe, & plus dangereuſe encore dans ſes conſéquences. Puiſſe l'exemple qu'il a laiſſé, engager ſes émules à prêter comme lui leur voix aux malheureux! A quoi donc ſervira le génie, ſi ce n'eſt à rendre à l'innocence un luſtre que l'erreur ou l'impoſture lui enlevent? Des gens trop ſéveres cependant lui ont ſu mauvais gré de s'être immiſcé dans la ſanglante Tragédie de *la Barre*, dans la ténébreuſe affaire du Comte de *Morangiés*, dans les juſtes prétentions des Eſclaves de Franche-Comté; comme ſi le droit d'être utile & d'éclairer les hommes, n'appartenoit

(*a*) MM. *Mariette*, de *Beaumont*, & *Loiſeau de Mauleon*.

pas à quiconque en a reçu le talent de la Nature; & comme ſi ſes dons précieux devoient s'exercer ſans ceſſe ſur les ingénieuſes frivolités, que l'eſprit invente pour amuſer l'oiſiveté.

Au milieu de ces ſoins généreux, une maladie violente le conduiſit aux portes du tombeau. Il en ſonda la profondeur ſans effroi, & attendit l'ordre de la Providence avec un courage reſpectueux. On a répété ſouvent, que l'approche de l'heure fatale lui cauſoit des ſenſations bien différentes; mais on a confondu les regrets de quitter la vie, avec une crainte mêlée de remords. Il n'avoit ni cette ſtoïque indifférence ſur les événemens, ni les frayeurs involontaires d'une ame flottante entre les différens ſyſtêmes des hommes. La bonté de ſa conſtitution, & les ſoins du Docteur *Tronchin*, reculerent le moment qui devoit terminer ſa deſtinée. Le premier uſage de ſes

forces rétablies, fut en faveur des Martyrs de *Toulouſe ;* & aux ſoins de réhabiliter la mémoire des hommes injuſtement proſcrits, il joignit ceux d'honorer les morts juſtement célebres. Son rival dans l'Art dramatique, M. de *Crébillon*, venoit d'achever une carriere brillante ;
1762. il en publia l'Eloge. Dans les premiers regrets que laiſſe un Grand Homme enlevé aux Arts, on n'admet que les louanges ſans reſtriction, oubliant que la poſtérité, qui juge de ſang froid, rejette préciſément celles-là. L'hommage rendu aux manes de ce célebre Tragique, parut encore l'ouvrage de l'envie à un Journaliſte partial. Comment ! on veut nous perſuader que l'Auteur de *Mahomet*, d'*Alzire* & de *Tancrede*, étoit jaloux de *Xerxès*, de *Pyrrhus*, d'*Atrée* & *Thieſte ?* Cette fatigante répétition du même reproche nous a conduits plus d'une fois à examiner juſqu'à quel

point il étoit fondé, & nous avons trouvé dans ſes Ouvrages une admiration ſoutenue de *Racine*, l'éloge de l'*Encyclopédie*, de l'*Hiſtoire naturelle de M. de Buffon*, du philoſophique *Traité des délits & des peines*, du vertueux *Béliſaire*, de la ſavante *Hiſtoire de l'Aſtronomie*, du Livre profond *ſur la Félicité publique*. Sans doute il n'a pas nui à l'opinion avantageuſe que le Public a adoptée ſur Meſſieurs *Thomas*, *du Belloi*, *de la Harpe*. Quel eſt l'homme un peu diſtingué depuis vingt ans, qui n'ait pas trouvé dans ſes *Opuſcules* la récompenſe ou l'encouragement dû à ſes talens ? Si quelques Ecrivains eſtimables peuvent s'élever contre ces obſervations, ce n'eſt pas l'envie alors, mais la haine qui l'égaroit. C'eſt un malheur ſans doute, lorſqu'un défaut ne peut être juſtifié que par un autre ; mais il eſt certain que les deux *Rouſſeaux*, M. *le Franc*, &c. lui

avoient fourni bien des querelles à venger.

Au reſte, il eſt preſque le ſeul qui ait jeté quelques fleurs ſur le tombeau de *Crébillon.* Ses admirateurs même ont gardé après ſa mort un ſilence, dont ſes mânes auroient plus à ſe plaindre que des juſtes réflexions de ſon Panégyriſte.

Tous les événemens lui fourniſſoient des idées heureuſes. Juſque dans ſes plaiſanteries on voit des rapports utiles; &, choſe bien rare! jamais il n'écrivit uniquement pour écrire.

Cet *Extrait ſuppoſé*, par exemple, *de la Gazette de Londres*, n'eſt rien moins qu'une ſimple ſaillie d'eſprit.

Londres, du 20 Février 1762.

» Nous apprenons que nos voiſins les » François ſont animés autant que nous » au moins, de l'eſprit patriotique. Plu- » ſieurs Corps de ce Royaume ſignalent

» leur zele pour le Roi & pour la Patrie.
» Ils donnent leur néceſſaire pour fournir
» des vaiſſeaux, & l'on nous apprend
» que les Moines, qui doivent auſſi aimer
» le Roi, donneront de leur ſuperflu.

» On aſſure que les Bénédictins, qui
» poſſedent environ neuf millions de
» livres tournois de rentes dans le
» Royaume de France, fourniront au
» moins neuf vaiſſeaux de haut bord ;
» que l'Abbé de *Cîteaux*, homme très-
» important dans l'Etat, puiſqu'il poſſede
» ſans contredit les meilleures vignes de
» Bourgogne, & la plus groſſe tonne,
» augmentera la marine d'une de ſes
» futailles. Il fait bâtir actuellement un
» Palais, dont le devis eſt d'un million
» ſept cent mille livres tournois, & il a
» déjà dépenſé quatre cent mille livres
» tournois à cette maiſon, pour la gloire
» de Dieu ; il va faire conſtruire des
» vaiſſeaux pour la gloire du Roi.

» On assure que *Clairvaux* suivra cet » exemple, quoique les vignes de *Clair-* » *vaux* soient très-peu de chose. Mais » possédant quarante mille arpens de » bois, il est très en état de faire cons- » truire de bons navires.

» Il sera imité par les *Chartreux*, qui » le vouloient même prévenir, attendu » qu'ils mangent la meilleure marée, & » qu'il est de leur intérêt que la mer soit » libre. Ils ont trois millions de rentes en » France, pour faire venir des Turbots » & des Soles. On dit qu'ils donneront » trois beaux vaisseaux de ligne.

» Les *Prémontrés* & les *Carmes*, qui » sont aussi nécessaires dans un Etat que » les *Chartreux*, & qui sont aussi riches » qu'eux, se proposent de fournir le » même contingent. Les autres Moines » donneront à proportion. On est si » assuré de cette obligation volontaire » de tous les Moines, qu'il est évident

» qu'il faudroit les regarder comme enne-
» mis de la Patrie, s'ils ne s'acquittoient
» pas de ce devoir.

» Les Juifs de Bordeaux ſe ſont coti-
» ſés; les Moines, qui valent bien les Juifs,
» ſeront jaloux ſans doute de maintenir
» la ſupériorité de la nouvelle loi ſur
» l'ancienne.

» Pour les freres *Jéſuites*, on n'eſtime
» pas qu'ils doivent ſe ſaigner en cette
» occaſion; attendu que la France va
» être inceſſamment purgée deſdits Freres.

P. S. » Comme la France manque
» un peu de gens de mer, le Prieur des
» *Céleſtins* a propoſé aux Abbés régu-
» liers, Prieurs, Sous-Prieurs, Recteurs,
» Supérieurs, qui fourniront des vaiſ-
» ſeaux, d'envoyer leurs Novices ſervir
» de Mouſſes, & leurs Profès ſervir de
» Matelots. Ledit Céleſtin a démontré
» dans un beau diſcours, combien il eſt
» contraire à l'eſprit de charité de ne

» ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on
» doit s'occuper de celui de l'Etat. Ce
» diſcours a fait un grand effet, & tous
» les Chapitres délibéroient encore au
» départ de la poſte «.

1765. La poſtérité ne verra pas ſans étonnement, le même homme ſaiſiſſant avec une égale ardeur ce qui peut amuſer & plaire, & les occaſions d'être bienfaiſant & généreux.

Il ſe préſenta un parti avantageux pour cette Demoiſelle *Corneille*, dont nous avons parlé. C'étoit un Gentilhomme du pays de *Gex*, alors Officier de Dragons, poſſédant une terre agréablement ſituée, voiſine du Château de *Ferney*. A l'ineſtimable préſent d'une femme raiſonnable & ſenſible, M. de *Voltaire* joignit une dot conſidérable, & goûta dans la ſuite la ſatisfaction de voir M. *Dupuis* (c'eſt le nom du mari de Mademoiſelle *Corneille*) employé avec

avec ſuccès par le Miniſtere, & joindre au talent d'un Militaire actif, les qualités d'un époux honnête & complaiſant.

Avec quelle douceur les yeux ſe repoſent ſur les heureux qu'on a faits, ſur-tout lorſque leur reconnoiſſance vous rappele à chaque inſtant votre ouvrage !

Une autre eſpece de ſatisfaction ſuccéda. *Olympie*, qui venoit d'être repréſentée à *Manheim*, avec une pompe à peine ſoupçonnée des Comédiens François, malgré leurs extrêmes prétentions, fut imprimée à *Paris*. Cette Tragédie, d'un genre auquel peut-être il faudra avoir recours pour réveiller le goût uſé du Public, fut accueillie aſſez froidement. De ſimples lectures ne permirent pas de ſaiſir tout ce que ce Spectacle avoit d'impoſant ; & cet événement nous confirme dans l'idée que nous avons haſardée, que la plupart des Tragédies ne

devroient jamais être imprimées, ni paroître ſans le preſtige de la Scène.

Un Drame n'eſt pas comme un Poëme épique. Son premier mérite eſt l'action, & le jeu des perſonnages. Le Lecteur ſe met rarement à leur place, & le coſtume, l'âge, la déclamation, doivent avertir la plupart des hommes de ce qu'on veut leur faire comprendre. Les ames froides veulent être échauffées par le jeu d'un Acteur, qui fera paſſer en elles l'eſprit de ſon rôle. Les ames frivoles ont beſoin que l'empire du talent enchaîne leur attention, les force à ſuivre les différentes gradations de l'intérêt, & les mene inſenſiblement à la cataſtrophe. Les hommes lents à la conception, trouvent dans un Comédien intelligent, la clef de ce qui leur paroît obſcur, &c. &c.

Or, la plupart des Spectateurs ſont dans ces différentes claſſes; & le très-

petit nombre de ceux qui, dans le ſilence du cabinet, examinent une Piece d'après les ſenſations d'un goût épuré, ou d'un ſens droit, ne doit pas ôter à ces réflexions le mérite de la juſteſſe. Pourtant conviendrons-nous qu'un ſeul Auteur y fournit quelques exceptions. C'eſt l'inimitable *Racine ;* & encore faut-il avouer qu'*Athalie*, ſon chef-d'œuvre, gagne également à la repréſentation. M. de *Voltaire* lui-même a pluſieurs Tragédies qu'on ſait par cœur ; mais pour un ou deux Poëtes qui ſemblent combattre notre idée, combien *Corneille*, *Crébillon*, & preſque tous les Tragiques modernes, ſont intéreſſés à ce qu'on l'adopte ! Nous ne l'appliquerons cependant point à la Comédie, parce qu'elle parle beaucoup plus à l'eſprit qu'aux ſens, & que les hommes ont beſoin de conſulter ſouvent le miroir de *Thalie* pour s'y reconnoître.

Piron, en ſortant de la Piece qui a

donné lieu à ces réflexions, crut l'avoir jugée par un mauvais calambour : *O l'Impie !* Il avoit récemment fait inſérer dans le *Mercure* une paraphraſe du *De profundis*, eſpece d'amende honorable au Public, que la vanité conſeille quelquefois pour réveiller ſon attention laſſée.

M. de *Voltaire* ſe permit, à cette occaſion, une petite gaieté :

Le vieil Auteur du Cantique à P...
Humilié, s'en alloit à la Trappe
Pleurer le mal qu'il avoit fait jadis.
Mais ſon Curé lui dit : Bon Métromane,
C'eſt bien aſſez d'un plat *De profundis*.
Conſolez-vous ; le Seigneur ne condamne
Que les Vers doux, faciles, arrondis.
Ce qui ſéduit, c'eſt-là ce qui nous damne ;
Les Rimeurs durs vont tous en Paradis (*a*).

(*a*) On attribue à M. de Voltaire cette petite vengeance.

L'Epigramme eſt de M. Marmontel ; on la trouve imprimée dans l'édition de Piron, par

Une Epigramme ne prouve rien, & l'Auteur de *la Métromanie* mérite aſſurément d'être *damné*. Il y a autant de gaieté, mais pas plus de juſteſſe dans ce Quatrain ſur M. *le Franc de Pompignan.*

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant ſa vie ?
C'eſt que dès-lors il prévoyoit
Que *** le traduiroit.

Ce Littérateur eſtimable devoit peut-être ſe diſpenſer d'avertir le Public d'un mérite qu'il ne lui conteſtoit pas ; mais après *J. B. Rouſſeau*, *Jérémie* ne pouvoit ſouhaiter un meilleur Traducteur.

Ces plaiſanteries échappoient à M. de *Voltaire*, ſans méchanceté & ſans fiel ;

M. Rigoley de Juvigni. Piron en avoit fait une à l'occaſion de *Béliſaire*. M. Marmontel, en lui envoyant celle-ci, y mit de la gaieté ; lui aſſura qu'il n'en gardoit pas de copie, & lui tint parole.

mais on eſt toujours ſurpris, nous l'avouons, qu'elles ſe mêlaſſent aux occupations graves qu'il ſe donnoit alors. Il publia ſon *Traité de la Tolérance*, qui, par ſa profondeur, honoreroit un Docteur de Sorbonne, & par ſa modération ſeroit digne d'un Lettré Chinois. Il le mit ſous la protection de M. le Duc de *Choiſeuil*. Pouvoit-il mieux choiſir que celui qui, rendant un double ſervice à la Nature & à la Religion, établit cette commiſſion ſage, dont le réſultat a été, que des enfans ne vont plus bégayer à l'Autel des engagemens précipités?

Le *Traité de la Tolérance* devoit, dans l'idée de ſon Auteur, affoiblir l'effet d'une certaine *Inſtruction Paſtorale*, dans laquelle il n'étoit pas ménagé. Elle venoit d'une ſource que lui-même avoit ſouvent troublée.

Il nous ſemble qu'on a dénaturé l'eſprit de ces ſortes d'Ouvrages, deſtinés à

inſtruire les Fideles avec un eſprit de paix & de charité, & ſur-tout à les conſoler. Ils ſont devenus des Satires ſacrées, où, à l'abri de l'autorité & ſous le prétexte de la correction, on n'épargne ni les alluſions perſonnelles, ni les duretés. Souvent même ce ſont des injures déguiſées. Les perſonnes attaquées croient pouvoir ſe défendre; cette défenſe donne occaſion de répondre; la réponſe mene à des diſcuſſions, dans leſquelles la ſupériorité du génie compenſe la différence des Etats; & ce n'eſt plus alors un Prince de l'Egliſe qui parle avec autorité, c'eſt la lutte de deux adverſaires qui ſoutiennent leurs opinions.

M. de *Voltaire* ſe préſenta dans l'arene avec ſes armes ordinaires, le ſarcaſme & la plaiſanterie; & quoiqu'elles ne triomphaſſent pas, elles écartoient cependant la conſidération, qui doit environner ceux qui portent la lumiere.

Le Public, détournant les yeux de ces petites querelles, accueillit avec empreſſement une nouvelle Edition de ſon *Eſſai ſur les Mœurs des Nations.* Tandis que des Critiques un peu pédans s'efforçoient de chercher ces eſpeces de fautes qui tiennent à l'exactitude des dates, les gens d'un eſprit juſte y trouvoient de beaux développemens, & ce tact philoſophique, qui laiſſe périr dans un juſte oubli les événemens douteux & inutiles, pour ne conſerver que les faits inſtructifs, & dont les conſéquences ſont autant de leçons pour le genre humain. Il fit paroître, quelque temps après, les *Additions*, qui contenoient ce qui s'étoit paſſé juſqu'à l'année 1761. On put voir dans ce petit Ouvrage, combien il eſt difficile d'écrire une Hiſtoire contemporaine. Sans doute que les actions des hommes doivent toujours être vues à une certaine diſtance, pour que l'on

n'apperçoive pas les petits intérêts qui en ont été l'origine. Lorſque les Légiſlateurs de la République des Lettres ont preſcrit à l'Hiſtoire une marche grave & ſérieuſe, ils ont impoſé à ceux qui l'écrivoient la néceſſité de faire une eſpece de Roman moral, accommodé aux vûes des Gouvernemens, & à la vanité des hommes en général.

On a cru affoiblir le mérite de l'*Eſſai ſur les Mœurs des Nations*, en le rapprochant du *Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle* de l'éloquent *Boſſuet*; ces deux morceaux ne doivent point être comparés. Ce n'eſt pas le tableau de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'Univers, que M. de *Voltaire* a préſenté dans un ſeul cadre; mais il a cru utile de montrer, combien les inſtitutions ſont encore imparfaites, les loix obſcures, les mœurs mal policées, les moyens mal diſtribués, les partages inégaux. Il a voyagé ſur la

terre entiere, & promenant attentivement ſes regards ſur toutes les parties, il a vu les traces brûlantes de l'ambition, qui n'avoit laiſſé ſur des cantons immenſes, que des ronces, des épines, & des bruyeres; plus loin, des plantes vigoureuſes croître ſur un ſol engraiſſé de la chair des victimes que la guerre a immolées, & arroſé par des fleuves de ſang; ſur les bords de l'*Ebre*, une Furie marchant lentement au ſon de quelques inſtrumens lamentables, conſommer les ſacrifices de l'Inquiſition; par-tout le Deſpotiſme frappant avec un ſceptre de fer des hommes enchaînés, dupes éternelles de ce prétendu contrat entre celui qu'il dépouille, & la force qui le protége. Il a fouillé ſous les ruines, en a tiré les ſtatues de quelques Princes célebres qui y étoient enſevelies, & a répandu la gloire ſur leurs mémoires injuſtement traitées.

A l'âge de ſoixante & dix ans, M. de *Voltaire* ſe découvrit un talent nouveau, celui de conter; & à cette époque de la vie, où l'on s'exprime difficilement, parce que l'on conçoit avec peine, il choiſit le genre où la facilité eſt la premiere des graces. On avoit imaginé juſque-là, qu'un conte étoit l'aſile de la licence, & le titre ſeul une eſpece de ſauve-garde contre les timides ſcrupules de la pudeur. *Les trois Manieres*, *l'Origine des Métiers*, *Azolan*, ramenerent ce genre à la décence; & l'on vit qu'il étoit poſſible de plaire, ſans la trop facile reſſource de l'extrême liberté. 1764.

Quiconque ſeroit entré dans ſon attelier, auroit vu le Génie de *La Fontaine* broyer dans un coin les couleurs agréables pour ces eſpeces de tableaux, & d'un autre côté la Muſe de la Tragédie choiſir les couleurs ſombres & terribles qui devoient peindre une des plus grandes

révolutions qui ait troublé le monde, & repréſenter les tyranniques auteurs de ces effrayantes proſcriptions, qui firent ruiſſeler le ſang dans Rome ſubjuguée, & renverſerent la ſtatue de la liberté au milieu des victimes qui venoient de lui être ſacrifiées.

Cette Scène horrible, tranſportée ſur le Théatre de *Paris*, n'obtint que de médiocres applaudiſſemens. La raiſon étoit, que l'exécution ne répondoit pas au ſujet : on s'attend ſur-tout à de plus beaux détails au moment que les Triumvirs ſe partagent le Monde. L'Epiſode de *Servilie* a quelque choſe de romaneſque dans un ſujet trop connu, pour que le Spectateur puiſſe ſe prêter au beſoin du Poëte, qui cherche dans ſon imagination ce que l'Hiſtoire lui refuſe.

Il y a dans la Préface une phraſe digne de remarque. » J'ai fait une étude » particuliere de l'Hiſtoire, & non pas

» du Théatre, que je connois aſſez peu, » & qui me ſemble un objet de goût » plutôt que de recherche «. La Préface de ce petit volume démentoit l'Auteur.

Nous ne ſavons ſi c'eſt pour venger *les Triumvirs* de l'indifférence du Public, qu'il donna une ſuite du Diſcours aux *Welches*, ſuite encore plus inutile que la premiere partie. Etoit-ce donc un grand ſacrifice que celui d'un petit morceau de Littérature, dont l'idée ne lui appartenoit pas, & dont les détails embarraſſoient même l'amitié de ſes plus zélés défenſeurs? La premiere marque de reconnoiſſance que donne la poſtérité à un Grand Homme, eſt d'oublier peu à peu ſes foibleſſes. Alors les petits nuages qui troublent l'éclat de ſa gloire, diſparoiſſent inſenſiblement; la terre ne voit que les bienfaits qu'elle en a reçus, & le concert de ſes admirateurs n'eſt

plus interrompu par les voix du parti contraire.

Le Public punit M. de *Voltaire* de ſes inadvertances, par l'accueil qu'il fit aux *Lettres ſecretes*, imprimées à *Geneve*. On crut qu'elles troubleroient un moment le ciel de *Ferney*; ſes ennemis n'y trouverent que de la gaieté, cette franchiſe qu'on ſe permet dans l'épanchement de la confiance, peu d'anecdotes, des jugemens ſains, l'activité d'une imagination ardente, qui brûle d'aſſurer ſes ſuccès. Malgré les lettres initiales D. L. B. (de la Beaumelle) il n'en étoit pas l'Editeur; un nommé *Vaugé* les avoit ſurpriſes à M. *Berger* par le miniſtere d'une femme de charge, & les avoit vendues à un Libraire.

On promet dans la Préface l'Hiſtoire des querelles avec l'Abbé *des Fontaines* & *J. B. Rouſſeau*; il n'y a pas un mot, ni de leur origine; ni de leur ſuite.

Obſervons cependant que la faim & la miſere portent à d'étranges extrémités; car elles ſeules peuvent conduire à violer ainſi les dépôts de l'amitié.

La plupart de ces Lettres étoient adreſſées à M. *Tiriot* (*a*) & à M. *Berger*.

Il perdit cette année une bienfaictrice dans Madame de *Pompadour*, que la mort arrêta au milieu de ſa carriere. Choſe bien rare dans ces ſortes de places ! ſa faveur lui ſurvéquit, & le 1764.

(*a*) M. *Tiriot* étoit d'une famille bourgeoiſe, mais honnête. Sans être ni Littérateur, ni homme d'eſprit, il avoit du goût & de l'amour pour les Lettres, & s'étoit attaché par la plus grande admiration à M. de *Voltaire*, lequel, naturellement facile, lui avoit ſu gré de ſes ſentimens. Cet homme, connu dans le monde ſous le nom de *l'ami Tiriot*, avoit une mémoire prodigieuſe, & on le recevoit bien partout, parce qu'il récitoit des Vers de M. de *Voltaire*, qui n'étoient point encore imprimés.

philoſophique courage avec lequel elle ſubit ſa deſtinée, ſembla l'abſoudre de tous les reproches qu'on avoit cru pouvoir lui faire pendant ſa vie. j'ai preſque dit pendant ſon regne. Sans épouſer aucun des deux partis, laiſſons àla Politique le ſoin d'examiner quelle influence elle eut ſur le Gouvernement ; mais que les Lettres applaudiſſent à la protection qu'elle leur valut !

1765. Peu s'en fallut que l'année ſuivante elles ne fiſſent une plus grande perte encore. M. de *Voltaire* lui-même entendit preſque ſonner ſa derniere heure. Au plus fort de la criſe, il étoit gai, & récitoit aux perſonnes qui le ſoignoient, des Vers d'*Hudibras* contre les Médecins. Dans le même temps, il ſe fit prendre meſure d'un tombeau placé à côté de l'Egliſe qu'il bâtiſſoit alors à *Ferney* : *Au moins*, diſoit-il, *ne me reprochera-t-on pas d'être un homme ſans prévoyance.* Ces deux traits,

traits, qui nous ont été assurés par des témoins oculaires, confirment ce que nous avons dit plus haut contre ceux qui ont consigné ses prétendues frayeurs dans des *Testamens* & des *Relations* forgés à plaisir.

Le Destin lui laissa encore le temps de jouir de sa gloire, & particuliérement du succès d'un Ouvrage important, qu'il venoit de publier ; c'étoit la *Philosophie de l'Histoire*, dédiée à l'Impératrice de Russie. Un Savant y a relevé quelques erreurs (*a*), & c'est un service rendu à la vérité. Nous ne dirons rien sur la nature de cet Ouvrage, assez connu pour que chacun l'apprécie à sa juste valeur.

(*a*) *Supplément à la Philosophie de l'Histoire*, par M. *Larcher* ; Ouvrage qui fait honneur à la profonde érudition de cet Académicien, dont la critique réunit toujours l'honnêteté à la justesse.

Les critiques qu'eſſuyoient ſes Ouvrages, jetoient dans ſon caractere une aigreur paſſagere. Un projet qu'il n'exécuta point, mais qu'il forma, donna lieu de répandre, qu'il alloit chercher de nouveau la paix & le bonheur dans un climat étranger. Il déſiroit faire ſa cour à l'Electeur Palatin, & tous les arrangemens étoient pris; dans le même temps il écrivoit au Roi de Pruſſe, que ſi ſes forces égaloient ſon zele, il iroit encore mériter ſes bontés; &, pour troiſieme circonſtance, il quitta les *Délices* pour ſe fixer tout à fait à *Ferney*, où, voulant mener une vie un peu plus tranquille, il fit abattre ſon Théatre. Ces démarches combinées avec quelques lettres, ſuffirent aux Fabricateurs de Nouvelles; ils annoncerent le départ de M. de *Voltaire*, & même fixerent le lieu de ſon nouveau ſéjour. Ce qu'il écrivit à M. *Collini* éclaircira le fait.

» Mon cher ami, que ſon Alteſſe
» Electorale me diſe : Prends ton lit &
» marche, & alors je vole à *Schwezingen.*
» Il y a plus de huit mois que je ne ſuis
» ſorti de ma chambre. Je meurs en
» détail, & nous ne ſommes plus au
» temps des miracles. Je ſais bien qu'il y
» a des gens qui ont encore de la force
» à ſoixante & douze ans ; les Patriarches
» étoient des enfans à cet âge.

» Ceux qui ont dit que je quittois
» mon petit Château de *Ferney*, ont
» été bien mal informés. Il eſt vrai que
» je me ſuis défait *des Délices*, mais
» c'eſt que je ne me ſuis pas trouvé aſſez
» riche pour les garder, & que l'état de
» ma ſanté, qui exige la retraite la plus
» profonde, étoit incompatible avec l'af-
» fluence du monde que m'attiroit le
» voiſinage de *Geneve.* J'ai jugé d'ailleurs
» que n'ayant qu'un corps, je ne devois
» pas avoir deux maiſons. Qu'il ſeroit

» doux pour moi, mon cher ami, de » paſſer quelques-uns de mes derniers » jours auprès d'un Prince tel que Mon- » ſeigneur l'Electeur ! quel plaiſir j'aurois, » après lui avoir fait ma cour, de m'en- » fermer dans ma chambre avec quelques » Volumes de ſa belle Bibliotheque ! » Dans quelque triſte état que je ſois, je » ne veux pas déſeſpérer de ma deſtinée ; » je me flatte toujours de la plus douce » de mes eſpérances. Mettez-moi à ſes » pieds, aimez-moi, & ſoyez bien ſûr » que je ne vous oublierai jamais «.

Les mêmes Nouvelliſtes qui répandoient le bruit de ſa prochaine émigration, racontoient auſſi qu'il ambitionnoit de jouer un rôle dans les troubles de *Geneve*. Il eſt vraiſemblable que cette idée l'occupa quelques momens. Il avoit déjà prêté ſa plume au peuple, qu'on appeloit *les Repreſentans*, & ſe flattant que leur confiance les rendroit dociles à

ſes vûes, déja il projetoit d'établir dans leur ville liberté de Religion & de Théatre. Quelques-uns des mécontens, voulant étayer leur parti de ſa plume & de ſes protections, le bercerent de ces eſpérances, & ſa crédulité prouve combien peu il étoit propre à opérer la conciliation. Cette idée (ſi elle a exiſté) fit bientôt place à une autre façon de penſer.

» Nous avons dans ce moment-ci, » écrivoit-il, une petite eſquiſſe à *Geneve*, » de ce qu'on nomme liberté, qui me » fait aimer paſſionnément mes chaînes. » La République eſt dans une combuſ- » tion violente: le peuple qui ſe croit » Souverain, veut culbuter le pauvre petit » Gouvernement, qui aſſurément mérite » à peine ce nom. Cela fait de *Ferney* » un ſpectacle aſſez agréable. Ce qui le » rend plus piquant, eſt de comparer les » différentes façons de penſer des hom-

» mes, & les motifs qui les font agir : » ſouvent ces motifs ne font pas honneur » à l'humanité. Le peuple veut une » démocratie décidée ; le parti qui s'y » oppoſe n'eſt point uni, parce que » l'envie eſt le vice dominant de cette » petite ruche, où l'on diſtille du fiel au » lieu de miel. La nature de leur querelle » n'eſt pas prête à finir ; la démocratie » ne pouvant exiſter, quand la nature » des fortunes eſt trop inégale. Mais je » prédis, que la ruche bourdonnera » juſqu'à ce qu'on vienne manger le miel. » C'eſt *Rouſſeau* qui a fait tout ce tapage ; » il trouve plaiſant, du haut de ſa mon- » tagne, de bouleverſer une ville, tel » que la trompette du Seigneur, qui » renverſa les murs de Jéricho «.

1766. M. de *Voltaire* commença cette année par un hommage dû à un Prince ſage & vertueux, que la France pleuroit encore. Cette Piece eſt dans ſes Œuvres ; elle

nous donnera lieu de remarquer qu'elles ſont des eſpeces d'Archives qui conſervent les faits intéreſſans. Il y a peu d'événemens qu'il n'ait marqué d'un trait ineffaçable ; & cette année ſeule nous en fournit plus d'un exemple. Un jeune homme infortuné, ayant à ſe reprocher peut-être d'avoir égaré ſon imagination dans des Livres dangereux pour un âge qui ſe laiſſe plutôt ſéduire que perſuader, victime d'une loi mal interprétée, meurt entre les mains des Bourreaux. M. de *Voltaire* pleure ſur ſes cendres éparſes, & lave au moins ſa mémoire de l'ignominie, qui ſurvit à ceux que la peine a flétris.

Un autre homme, qui avoit vu de près l'échafaud, s'il n'y étoit pas monté, lui arrachoit des larmes. » J'ai lu, diſoit-» il, le Mémoire de M. de *la Chalotais* ; » malheur à toute ame ſenſible qui ne » ſent pas le frémiſſement de la fievre en

» le lisant ! Son *curedent* (*a*) grave pour » l'immortalité. Les Parisiens gémissent, » soupent, & oublient tout «.

Il osa suspendre son jugement sur M. de *Lally*, dans un temps où cet illustre malheureux n'avoit que des accusateurs, ou des personnes applaudissant à son supplice. Les esprits étoient alors si prévenus contre cet Officier imprudent, que la lettre avec laquelle son Défenseur fonda les dispositions, ne reçut aucun accueil de ces mêmes personnes, qui, depuis, ont concouru avec tant de zele à la révision qui devoit réhabiliter sa mémoire.

(*a*) C'est avec un curedent que M. de *la Chalotais* écrivit dans sa prison ce fameux Mémoire. M. de *Voltaire* auroit pris un intérêt bien plus vif encore à ce Magistrat, s'il l'avoit connu personnellement. Il y avoit entre leurs caracteres des rapports marqués ; même vivacité, même agrément dans la conversation, même impatience, même courage.

Ce qu'on a voulu faire pour M. d'*Etalonde* (*a*), ce qu'on a fait pour M. de *la Chalotais*, ce qu'on fait pour M. de *Lally*, prouve cependant que leur Défenſeur avoit raiſon. Lorſque le *Siecle de Louis XV* parut, combien de gens s'éleverent contre la prétendue témérité d'un particulier, qui oſoit ſoupçonner d'erreur un grand Corps, dépoſitaire de la Loi? L'événement a encore prouvé que cette mépriſe étoit poſſible, & que M. de *Voltaire* n'étoit pas trop téméraire. Ce n'eſt jamais manquer de reſpect à des hommes, que de croire

(*a*) M. d'*Etalonde*, depuis Capitaine au ſervice du Roi de Pruſſe (& dont nous aurons occaſion de parler), étoit compagnon du Chevalier *de la Barre*, & n'échappa au même ſupplice que par la fuite. En 1775, on lui refuſa une réhabilitation complette; mais on lui promit des lettres de grace, ce qui, dans les circonſtances, revenoit au même.

qu'ils ont pu ſe tromper. Ceux qui s'attribuent l'infaillibilité, méconnoiſſent leur nature.

Pendant que cet Apôtre de la tolérance réclamoit des réparations (inutiles à des cendres inſenſibles, mais conſolantes pour ceux qui, ſurvivant aux victimes de l'erreur, ſont condamnés par le préjugé à partager leur honte), il ſollicitoit auſſi la généroſité des têtes couronnées pour une famille non moins infortunée que celle des *Calas*. Un Feudiſte de *Caſtres*, appelé *Pierre-Paul Sirven*, fut accuſé d'avoir poignardé ſa fille, pour l'empêcher d'abjurer la Religion Proteſtante. Elle avoit été renfermée dans la Communauté des *Dames Régentes*, dont elle s'évada une nuit, excédée des mauvais traitemens qu'elle y eſſuyoit. Cette premiere démarche fut peut-être déjà le commencement de ſa démence. Peu de jours après elle ſe précipita dans un puits.

Le pere eſt accuſé de parricide ; il ſe trouve des témoins, la famille entiere eſt proſcrite ; le pere & la mere ſont condamnés à être pendus, & leurs filles, déclarées complices, ſont bannies après avoir aſſiſté à l'exécution de leurs parens. Cette horrible ſentence, dont l'injuſtice étoit prouvée même par le cadavre, puiſqu'il ne portoit aucune marque de violence, eût été exécutée, ſi les proſcrits n'euſſent trouvé dans la fuite la ſeule reſſource contre la force, armée du glaive de la Juſtice. M. de *Voltaire* leur ouvrit ſa maiſon.

Avant de les venger, il falloit les faire vivre. Il ſe rappela qu'une femme ſinguliere & bienfaiſante étoit auprès d'un Roi, *qui ſeul de tous les Rois doit ſa couronne à ſon mérite* (*a*). Protectrice

(*a*) La Lettre de *Voltaire* à Madame *Geoffrin.*

née de tous les malheureux, elle obtint une aumône conſidérable du Monarque, à laquelle il joignit un billet digne d'être conſervé.

» J'ai cru voir, dans la Lettre que » *Voltaire* vous écrit, la Raiſon qui s'a- » dreſſe à l'Amitié en faveur de la Juſtice. » Quand je ferai une ſtatue de l'Amitié, » je lui donnerai vos traits. Cette Divinité » eſt mere de la Bienfaiſance. Vous êtes » la mienne depuis long-temps, & votre » fils ne vous refuſeroit pas, quand même » ce que *Voltaire* vous demande ne » l'honoreroit pas autant «.

Le Roi de Danemarck, le Landgrave de Heſſe, la Ducheſſe de Gotha, le Margrave de Baden, ſuivirent cet exemple, & le Roi de Pruſſe, outre ſon aumône, offrit à cette famille déſolée un aſile dans ſes Etats.

L'active charité de M. de *Voltaire* vint encore au ſecours de cette famille

infortunée, par des Mémoires éloquens, qui éclairerent la Juſtice, & ramenerent l'opinion publique, égarée par le jugement de *Caſtres*.

Il étoit ſi beau de conſacrer ſa plume à l'innocence méconnue ! Pourquoi la prêter à une vengeance perſonnelle, & publier les *Honnêtetés Littéraires* contre un homme, qui, comme Citoyen, ne méritoit pas les épithetes qui accompagnent ſon nom ? Comme homme de Lettres, il méritoit moins encore que l'Auteur de tant de chef-d'œuvres deſcendît avec lui dans l'arene. Mais il faut 1767.
bien ſe réſoudre à convenir de ces diſparates perpétuelles, & à voir le Docteur *Panſophe* (*a*) à côté des *Scythes*. Les

(*a*) Brochure polémique contre *J. J. Rouſſeau*, à l'occaſion de ſa diſpute avec M. *Hume*, qui n'intéreſſoit que lui, & à laquelle le Public a pris part, nous ne ſavons trop pour-

mœurs ſauvages de cette Nation, oppoſées au faſte orgueilleux des anciens Perſans, fait le ſujet de cette Tragédie. Les tableaux qui nous avoient autrefois repréſenté les Mahométans & les Chrétiens, les Américains & les Eſpagnols, les Chinois & les Tartares, ſans doute ſont plus forts de couleur ; mais on reconnoît toujours, encore dans ce dernier, les traits d'un grand Maître, & cette belle ordonnance, qui ſuppoſe un génie exercé, & une profonde connoiſſance du Théatre.

Le Public reçut cette Piece ſans enthouſiaſme & ſans ennui, applaudit aux belles Scènes, & l'écouta ſans cette inquiétude, que les égards dus à un grand

---

quoi. Le plus curieux dans tout cela, c'eſt cette phraſe : » *L'Angleterre s'eſtima heureuſe* » *de me donner un aſile* ". A quel excès de ridicule la vanité porte les plus grands génies !

homme n'ont pas toujours arrêtée. Attention d'autant plus extraordinaire, que la Piece fut très-mal jouée, les Acteurs n'ayant point ſaiſi l'intéreſſante ſimplicité qui fait le charme des premiers rôles. Les comparaiſons qu'on faiſoit avec *Alzire*, ſont une leçon utile aux Ecrivains, avertis que le génie a ſes périodes, & qu'il vient un temps où le plus ſublime doit laiſſer l'arene à des Athletes plus vigoureux. Le repos eſt la récompenſe que le Ciel deſtine aux talens & aux vertus. Les travaux de la vieilleſſe ſont l'ouvrage de la raiſon ſans ornement; alors elle eſt toujours un peu peſante. A cet âge, lent & pénible, on retrouve encore quelques étincelles de l'ancien feu : comme elles n'ont que des inſtans, les Ouvrages ne doivent avoir que la même durée; mais s'engager dans une longue carriere eſt trop dangereux.

M. *du Belloi* eut ſur cette Tragédie

une idée ſi heureuſe, qu'elle rendroit preſque nos réflexions inutiles. Il dit à quelques Littérateurs, qui ſuivoient la carriere du Théatre :

O vous ! dont la jeuneſſe eſt chere à Melpomène,
Et qui, vous diſputant les honneurs de la Scène,
Du Sophocle François ſuivez de loin les pas :
Contre lui l'ignorance a déchaîné la haine ;
Vous les laiſſez rugir, & vous ne parlez pas !
Comme le Sophocle d'Athenes (*a*),
Ne va-t-il dans ſes fils trouver que des ingrats ?

Cependant *la Guerre de Geneve*, qui parut après les *Scythes*, ne juſtifie que trop ce que nous oſions avancer. Sujet ſans intérêt, exécution lente, détails

(*a*) Les fils de *Sophocle* voulurent le faire interdire à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Pour toute défenſe il lut à ſes Juges quelques morceaux de l'*Œdipe à Colone*, qu'il compoſoit alors. Les Juges & le Peuple le ramenerent chez lui en triomphe.

ſatiriques, perſonnages froids, verſification négligée, que reſte-t-il ? de l'eſprit, quelques Vers heureux : eſt-ce aſſez pour dédommager des plaintes fondées de toute une ville, des juſtes récriminations des partiſans de *Rouſſeau*, du ſilence de quelques amis embarraſſés, qui ne ſauvoient leur Héros qu'en jetant des doutes ſur l'origine de cette nouvelle production ? Mais à la place d'une critique néceſſaire, l'amitié reſtoit dans l'inaction, & la flatterie diſoit :

Malgré l'effort des envieux,
Perſonne n'aura ſous les cieux
De gloire ſemblable à la vôtre ;
Votre hiver nous donne des fleurs,
Qui pourroient, ici comme ailleurs,
Embellir le printemps d'un autre.

Il eſt vrai que lui-même juſtifioit à chaque inſtant ce langage. Un des plus eſtimables Littérateurs de ce ſiecle avoit

récemment enrichi la Morale d'un Livre, auquel la France ſeule a fourni des Critiques d'une certaine eſpece. Nous parlons de *Beliſaire*, imprimé par ordre exprès de l'Empereur à *Vienne* (la ville où la Cenſure eſt la plus ſévere), traduit en partie par l'Impératrice de Ruſſie, répandu dans tous les pays étrangers. Les *Anecdotes* que M. de *Voltaire* écrivit alors, prouverent que ſes déclamations contre le zele outré, n'étoient pas des mots ſtériles, mais qu'il ſaiſiſſoit toutes les occaſions de joindre l'exemple à la leçon.

1768. Depuis qu'il habitoit la campagne, il avoit ſouvent pu voir de près l'inutilité du travail des faiſeurs de projets ; les rêves de la plupart des économiſtes, les ſpéculations haſardées de tant de beaux-eſprits qui gouvernent l'Etat. La manie économique l'avoit un peu ſaiſi, & il riſqua l'*Homme aux quarante Ecus*,

Ouvrage dans lequel il y a plus de ces ſortes de connoiſſances que chez tous les beaux-eſprits du ſiecle de *Louis XIV*; mais Ouvrage frivole, ſuperficiel à une époque où l'on a creuſé cette ſcience.

L'Homme aux quarante écus attaquoit un projet intitulé la *Richeſſe de l'Etat*, & le Livre de M. *de la Riviere* (*a*). Pour traiter avec fruit de ſemblables ſujets, il faut avoir médité long-temps les beſoins & les droits des Princes, les reſſources & les obligations des Peuples, les rapports des opérations d'un Etat aux ſyſtêmes de ſes alliés ou de ſes ennemis, l'étendue de la population, les mutuels ſecours que s'entre-donnent le Com-

(*a*) *L'Ordre naturel & eſſentiel des Sociétés politiques.* Le Chapitre du Commerce eſt un chef-d'œuvre. Pluſieurs autres ne lui céderoient pas, ſi, à force de vouloir preſſer les idées, il n'y avoit pas quelquefois de l'obſcurité.

merce & l'Agriculture, les rêves dangereux de la Théorie, & les pénibles lenteurs de l'Expérience. M. de *Voltaire* avoit laiſſé ce ſoin aux *Beaudeau*, aux *Dupont*, aux *Roubaud*; ainſi, ne regardons ſa Brochure que comme un amuſement ſans prétention.

Il parloit mieux ſon langage dans la production qui ſuivit celle-ci. *La Relation de la mort du Chevalier de la Barre* arrache des larmes; & quel eſt l'homme que le ſimple récit d'une avanture ſi tragique, n'attendriroit & n'indigneroit pas? elle eſt connue de tout le monde, & ce n'eſt pas à un François à en perpétuer le ſouvenir.

Un Cenſeur amer a dit: » Vous » avez dans votre cabinet pluſieurs pu» pitres, ſur leſquels ſont différens Ou» vrages commencés, *pendent opera in» terrupta*. Ici c'eſt une Tragédie; là, » une Comédie; plus loin, une Hiſ-

» toire ; de ce côté, un morceau de Phi-
» loſophie ; de cet autre, une Satire ;
» ici, un Poëme épique ; là, un Con-
» te, &c. Vous paſſez indifféremment
» de l'un à l'autre dans la même jour-
» née, & vous laiſſez ſur tous des traces
» de votre prodigieuſe facilité. Mais
» dites-moi, je vous prie, s'il eſt poſſible
» de changer ainſi d'enthouſiaſme d'un
» moment à l'autre, pour ſaiſir profon-
» dément tout ce qu'un ſujet peut offrir
» de plus ſublime ou de plus naïf ?
» Comment, lorſque l'eſprit eſt monté
» aux ſentimens pathétiques de la Tra-
» gédie, en ſortir tout à coup, pour
» s'égayer dans une facétie, & méditer
» enſuite gravement des penſées phi-
» loſophiques ? Ne ſeroit-ce point que
» vous travaillez ſans enthouſiaſme,
» c'eſt-à-dire, ſans cette méditation
» profonde qui crée & qui invente ;
» & qu'ainſi, vous contentant des pre-

» mieres idées que vous préſente une » réflexion légere, ou la réminiſcence » de ce que vous avez lu, vous vous » ſentez toujours également diſpoſé pour » toutes ſortes de ſujets ?

Non, il n'avoit pas à la fois pluſieurs ſujets ſur le métier ; mais tout entier à celui qui l'occupoit, il y travailloit jour & nuit. Une mémoire heureuſe, enrichie de lectures utiles (*a*) & variées, jointe à beaucoup d'imagination & à l'uſage d'écrire ; voilà tout le ſecret de cette fécondité ſans exemple. Mais ces traits qui font connoître l'homme, nous éloignent trop de la marche des faits, & nous nous appercevons toujours

(*a*) Il ne liſoit un Livre que lorſque les ſix premieres pages lui promettoient quelque choſe. Autrement, il paſſoit à la moitié de l'Ouvrage ; s'il n'étoit pas plus content, il liſoit les dernieres pages, & le jetoit au feu.

un peu tard du danger des fréquentes digreſſions. Rentrons dans le cours des événemens par une Anecdote dont ſes ennemis tirerent bien de l'avangage. 1768.

Il y a dans toutes les Religions des devoirs publics à remplir. La plus ſainte de toutes raſſemble chaque année les Fideles; & après les avoir purifiés par le jeûne & la pénitence, les invite

A *recevoir* un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Ce précepte eſt indiſpenſable pour tout homme, mais plus encore, s'il eſt poſſible, pour ceux dont l'exemple influe ſur les opinions d'une multitude reſpectable par le premier des biens; l'innocence. M. de *Voltaire*, fondateur d'une Colonie, protecteur d'une nouvelle branche de commerce, diſtributeur de toute eſpece d'encouragemens pour l'agriculture, éloigné de ces tourbillons, où les hommes, ſans ceſſe entraînés par

l'intérêt des paſſions, oublient l'exécution de ces pactes religieux faits au Baptême, ſe ſouvint que ces ſortes de négligences ſont inexcuſables dans le Chef d'une famille nombreuſe, dont il eſt à la fois le légiſlateur & le pere.

Il parut donc à l'Egliſe, non avec le faſte que les plaiſans de *Paris* imaginerent, mais avec la décence convenable à ſon âge, & à la ſainteté de l'acte. Sans doute il eût pu ſe diſpenſer de le faire précéder d'un diſcours, & ſuivre du témoignage d'un homme public; mais une ſingularité n'eſt pas une faute. On l'excuſeroit plus aiſément encore, ſi l'on ſavoit combien cet homme connoiſſoit peu les mœurs, les uſages, & l'effet de certaines démarches. Il ſe perſuadoit, par exemple, que les noms ſuppoſés, mis à la tête des Brochures qu'il ne vouloit pas avouer, le garantiſſoient de toute eſpece de re-

proche ; de là les *Comtes de Paſſerans*, *Zapata*, *l'Eſcarbotier*, &c. &c. qui iront à la poſtérité ſans s'en douter.

Nous ne ſavons pas ſi les *Conſeils raiſonnables* à l'*Abbé Bergier*, les y accompagneront. Il faut diſtinguer cet Auteur zélé & ſolide, des compilateurs polémiques, connus ſeulement par les noms célebres qu'ils attaquent.

Ces opuſcules ſuſpendoient pour un moment le fil de ſes travaux hiſtoriques ; mais ſon goût dominant triomphoit bientôt de ces digreſſions momentanées. *Le Siecle de Louis XV* vit le jour ; & quoiqu'il rappelât avec trop de déſa- 1768.
vantage le ſiecle de *Louis le Grand*, le Public auroit dû cependant avoir la juſtice d'obſerver, combien ce qu'il faut taire dans les Hiſtoires contemporaines, ralentit la narration, & deſſeche le ſujet. Mais rarement il prend cette peine ; il compare, prononce, & fixe le ſort d'un

Ouvrage. Nous oſons croire que ſi une plume auſſi brillante que celle de M. de *Voltaire* écrivoit le regne de *Louis XV* depuis 1741 juſqu'à nos jours, il feroit un tableau peut-être plus curieux encore que celui du regne de ſon prédéceſſeur. Comment a-t-on pu répéter ſi long-temps que notre ſiecle étoit celui de l'eſprit? tandis qu'au contraire l'eſprit ſeul n'eſt compté pour rien parmi nous, ou qu'il eſt au moins bien voiſin du ridicule. A quoi mene-t-il, s'il n'eſt pas la parure d'autres talens plus eſſentiels? Si l'on diſoit des vrais Philoſophes modernes, qu'ils ſont des gens d'eſprit, on ſe moqueroit, avec raiſon, d'un pareil éloge. Mais que ce ſeroit un beau ſpectacle, de voir le Commerce honoré, entrer dans tous les plans de l'Adminiſtration, éclairé dans ſes vûes, ſans bornes pour ſa liberté, & conſidéré comme une des colonnes de l'Etat; les Finances dépouillées inſen-

ſiblement des formes onéreuſes, ſervir ſes beſoins ſans qu'il en coute des larmes aux pauvres & des ſacrifices aux riches; l'Agriculture encouragée, occuper tout à la fois les méditations du Citoyen, les bras du Villageois, les ſpéculations du Miniſtere, & les regards protecteurs des Rois; l'Economie devenir l'étude générale, &, ſoumiſe à des eſſais prudens, opérer des révolutions chez un Peuple dont l'art de jouir exerçoit preſque toute la ſagacité; l'Induſtrie multipliant à l'infini les commodités, embellir nos retraites, augmenter encore les douceurs qu'on goûte à la campagne, & rendre les peuples voiſins ſans ceſſe tributaires de leurs favorables préjugés; l'Hiſtoire Naturelle diſtribuer dans toutes les parties du monde ſes ſectateurs, affronter les naufrages pour ſurprendre à la Nature quelques-uns de ſes ſecrets, au ſein des mers, ou dans les pays que leur éloigne-

ment rendoit pour nous un monde imaginaire ; la Raiſon, fiere de ſes progrès, parler aux hommes le langage de la Tolérance, & faire aimer ſes loix, même à ceux dont elle a reſtreint l'Empire ; les Sciences abdiquant leurs termes myſtérieux, ſe rendre ſans peine à quiconque, après avoir ſaiſi leurs élémens ; les interroge ſur leurs ſecrets ; la Juriſprudence s'efforçant de ſortir du dédale obſcur où dix-huit ſiecles l'ont retenue ; fonder ſes utiles réformes ſur l'indulgence que réclame l'humanité ; la Foi délivrée au moins de ſes orgueilleuſes rivales, voyant les Novateurs renverſés de leurs chaires ſéditieuſes, & forcés au ſilence qui prévient les ſcandaleuſes diſcuſſions ! Telles ſont les parties qu'une main habile diſtribueroit dans ce vaſte tableau. Les ombres ſeroient l'égoïſme ; témoin inſenſible de la Patrie chancelante, multipliant ſes diſciples en démontrant l'utilité du célibat ;

le danger de confier à la Fortune ſeule des jouiſſances préférables à tout ; l'Indépendance, qui, cherchant à briſer des liens utiles, trouve un malheur réel dans une liberté, garant infidele d'un bonheur imaginaire, & ſe voit bientôt délaiſſée par des ſectateurs inconſtans qui retournent à leurs chaînes.

Le *Siecle de Louis XV* fut défendu, parce qu'il jetoit quelques doutes ſur les crimes de M. de *Lally*. Dix à douze années ont apporté d'étranges changemens dans les idées ſur cet objet. L'Hiſtoire de *Galilée* ſe renouvelle à chaque inſtant.

M. de *Voltaire* ſe conſola de ce déſagrément aſſez peu mérité ; & ce que lui diſoit M. de *la Harpe*, dans ces circonſtances, ſe vérifioit à chaque occaſion :

Mais dans l'art de penſer ſa vieilleſſe affermie,
Semble ſe conſacrer à des emplois plus grands :

Entre la bienfaiſance & la philoſophie
Il partage tous ſes talens ;
Il orne, il enrichit ces paiſibles rivages ;
Tout ſe reſſent ici de ſes ſoins généreux ;
Son ſort eſt de donner, & des leçons aux ſages,
Et des ſecours aux malheureux.

1769. Parmi ces leçons, nous ne comprendrons pas cependant un Ouvrage qu'il publia alors ſur l'Hiſtoire Naturelle. Mais il eſt bien permis à un homme de génie de ſe délaſſer de ſes travaux ordinaires, en jetant un coup d'œil ſur des ſujets étrangers à ſes talens. C'eſt la ſoif de la gloire, l'avidité des ſuccès, dit-on, qui enfantoient ces opuſcules. Sans doute ; mais c'eſt à cette même ambition que vous avez dû tant de chef-d'œuvres admirés ſoixante ans. D'ailleurs, parvenu à un âge avancé, on ne s'accoutume point à l'oubli, ou l'on ne ſe contente pas de ces ſouvenirs rares & ſtériles, qu'on garde aux hommes qui ont été.

L'habitude d'écrire eſt un beſoin qu'on ſatisfait aux dépens de tout ce qui ſe préſente. Mais obſervons que ces opuſcules, tels que l'*Epître* à *Boileau*, qui parut dans ce temps, n'étoient pas les reſtes d'un eſprit fatigué, mais les intervalles d'un travail utile, ſuivi avec un courage ſans exemple. Il produiſit cette année l'*Hiſtoire des Parlemens*, que les orageuſes circonſtances de 1770 rendoient ſi intéreſſante. Ceux qui vouloient renfermer les Tribunaux puiſſans dans l'adminiſtration de la Juſtice, trouvoient dans les événemens paſſés, la confirmation de leurs principes. Les défenſeurs de l'avis contraire, prétendoient que l'expoſition infidelle des faits dénaturoit l'état de la queſtion dont cet Ouvrage vouloit indirectement donner la ſolution. Il eſt inutile de faire des réflexions ſuperficielles ſur des objets de cette importance, & dangereux de les approfondir. Remar-

quons ſeulement, que la tyrannie ſur les opinions voudroit fermer les annales mêmes des temps paſſés, dès qu'elles fourniſſent des armes contre elle.

Encore un autre exemple d'intolérance, dans un genre différent. M. de *Voltaire* remplit une ſeconde fois, à Pâques, le plus ſaint des devoirs, & détailla dans ſa déclaration (*a*), les raiſons qui lui faiſoient renouveler publiquement ſa profeſſion de foi. Un Corps puiſſant éleva des plaintes, & les fit parvenir juſqu'au pied du trône.

Si cette déclaration authentique devoit alarmer un parti, ce n'étoit pas celui du Clergé. Cet hommage rendu à notre créance, contraſte étrangement avec l'opiniâtre indifférence d'un grand nombre d'incrédules. Au bruit que fit cette Communion, il ſembloit que c'étoit la pre-

(*a*) Au Château de *Ferney*.

miere.

miere. En 1754, il s'étoit acquitté à *Colmar* de ce devoir pieux, & la Puiſſance Eccléſiaſtique n'avoit point examiné les raiſons qui l'avoient inſpiré. Mais, dans cette occaſion (*a*), un Evêque zélé appela ce ſaint acte une *Communion de Politique*. Un ſoupçon en certaines matieres eſt une accuſation, & dès-lors il faut mettre à côté quelques preuves. Que devoit-il réſulter pour M. de *Voltaire* de cette hypocriſie ? des ſarcaſmes de la part des Hérétiques & des eſprits forts ; des reproches de ſes amis. La politique exigeoit donc qu'il ſupprimât l'éclat d'une profeſſion qu'on ne demandoit pas. Si M. l'Evêque d'*Anneci* l'eût ignorée, on n'auroit fait nul *commentaire*. Le Seigneur de *Ferney*

(*a*) Nouvelle preuve de la maxime de *Rabelais*, que *magis magnos Clericos non eſſe magis magnos ſapientes*.

cherchoit à faire de ſes Vaſſaux de bons Laboureurs, des Marchands laborieux, des Artiſtes habiles, & non des Pyrrhoniens & des Déiſtes; à leur rendre utile, ainſi qu'à ſes voiſins, ſon accès auprès des Grands, & non les perſuader. C'eſt dans ces diſpoſitions qu'il vint au ſecours des Serfs du mont *Jura*.

Une Dame de Franche-Comté, appelée *Morel de Morez*, jeune & jolie, penſa perdre la vie en la donnant à un fils; les accidens qui ſuivirent cet enfantement malheureux, firent croire qu'elle ne ſeroit pas mere une ſeconde fois. Elle demanda aux Chanoines de *S. Claude* la permiſſion de vendre ſon bien, pour venir au ſecours d'un pere qui avoit eſſuyé des malheurs. Les Chanoines, calculant à leur tour ſa future ſtérilité, ſe flatterent que *le droit de main-morte* les mettroit un jour en poſſeſſion de cet

héritage, & refuſerent la permiſſion de vendre. Cette Dame au déſeſpoir va à *S. Claude* chercher des conſeils auprès d'un Avocat (*a*) capable de faire valoir ſes raiſons, & de réaliſer ſes eſpérances. Il fit un Mémoire, & l'adreſſa à M. de *Voltaire*, en ſuppliant le protecteur des *Calas* & des *Sirven*, de l'appuyer de ſon éloquence auprès d'un Miniſtre ami de l'humanité. Nous verrons dans la ſuite avec quelle chaleur il ſervit ces reſtes infortunés de la barbarie du moyen âge.

C'eſt l'oſtentation, a-t-on dit, qui l'excitoit : mais pourquoi les malheureux ne trouvent-ils pas dans les vertus de ceux qui le blâmoient, les reſſources qu'ils trouvoient juſque dans ſes défauts ? Que

(*a*) M. *Chriſtin* fils, homme d'eſprit, & dont le zele & le talent étoient fort eſtimés au Château de *Ferney*.

deviendront les opprimés, ſi, calomniant les intentions, on leur enleve le petit nombre de défenſeurs qui leur reſte ?

1770. M. de *Voltaire* tourna au profit du peuple l'empreſſement du Public à lire tout ce qu'il écrivoit; & dans des *réflexions* pleines de juſteſſe, ſous la forme d'une *Requéte à tous les Magiſtrats du Royaume*, il expoſa combien la ſurabondance des fêtes nuit à quiconque doit au travail journalier le pain qui le nourrit; & que ſi le riche intempérant eſt juſtement condamné à expier dans l'abſtinence ſes ſenſualités, il ne faut pas comprendre dans la même peine, des hommes dont toute la vie n'eſt qu'une privation forcée.

Ses talens, & plus encore l'uſage qu'il en faiſoit, donnerent lieu au projet le plus glorieux pour un homme de Lettres. Une femme au deſſus encore de ce que

la fortune avoit fait pour elle, conçut le deſſein de balancer en un ſeul jour ce que cinquante années de perſécutions avoient fait éprouver à M. de *Voltaire*; c'eſt chez elle qu'on décida cet hommage ſi rare de lui élever une ſtatue de ſon vivant, reſtreignant aux ſeuls Gens de Lettres le droit de contribuer aux frais de ce monument glorieux. L'empreſſement avec lequel on concourut à l'exécution de cette idée, étoit auſſi flatteur que la choſe même; & quelques ſarcaſmes ne purent percer le nuage épais qui couvre la plaine immenſe où habitent les Ecrivains médiocres, faiſant ſans ceſſe de nouveaux efforts pour s'élever, & retombant toujours; des gens d'eſprit que les ſuccès d'autrui deſſechent au point de les priver de leurs forces naturelles; des hommes méchans, qui ne ſavent pas même meſurer l'intervalle immenſe du génie à un peu de facilité,

& croient que leurs ſatires peuvent bleſſer. Leurs murmures impuiſſans ſe turent devant la nombreuſe confédération qui ſe forma en faveur de *Voltaire*. L'auguſte *Philoſophe de Sans-ſouci* voulut être compté parmi ces Membres, & eut la modeſtie d'écrire, que c'étoit la ſeule occaſion où il réclameroit ſes droits d'homme de Lettres. La République entiere en avoit reconnu depuis longtemps l'authenticité.

Le célebre *Pigal* fut chargé de tranſmettre aux ſiecles à venir ce monument, avec cette inſcription:

A VOLTAIRE, DE SON VIVANT.

C'eſt bien alors qu'il peut dire:
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime.

Cette diſtinction unique, qui n'étoit l'ouvrage ni de l'amitié aveuglée, ni d'aucun intérêt quelconque, inſpira à cet homme ſi amoureux de la gloire, une vive reconnoiſſance, mais non un or-

gueil, bien excuſable cependant ; & nous oſons dire, malgré le grand nombre d'incrédules que nous rencontrerons, qu'il ne croyoit pas ſon mérite aſſez éclatant pour obtenir une pareille faveur.

Fidele à ſes principes contre l'Athéiſme, il réfuta le *Syſtéme de la Nature*, de tous les Ouvrages contre la Religion le plus hardi par ſes principes, & le moins dangereux par ſon obſcurité. On craignit ſeulement que la réfutation ne réveillât la curioſité du Public ; mais il ſavoit aſſez que M. de *Voltaire* étoit rarement la dupe de ces profondes méditations, & qu'il traitoit les Métaphyſiciens avec autant de reſpect que d'indifférence. Il ne cherchoit à mettre dans ces ſortes de productions que le charme, toujours nouveau, d'un ſtyle qui ſe plioit à tous les langages.

La *Réponſe aux Lettres de quelques Juifs Portugais* n'étoit pas plus ſérieuſe. 1770.

Soit qu'il fût difficile d'avoir raiſon contre leur Secrétaire (*a*), ſoit que leur cauſe fût intimement liée à des objets certains, il a toujours échoué dans ces ſortes de combats; & le ſang froid déſeſpérant de l'Apologiſte des anciennes Tribus avoit trop d'avantage ſur l'humeur ſouvent inexcuſable de leur adverſaire.

Ses partiſans, preſque obligés de ſe taire dans ces momens déſavantageux à ſa gloire, reprenoient leur confiance en liſant le *Mémoire* en faveur *des Habitans de S. Claude*. Nous avons déjà dit à quelle occaſion il avoit pris la défenſe de pluſieurs villages ſitués dans les montagnes de la Franche-Comté, & preſque ſéparés de

(*a*) M. l'Abbé *Guenée* n'a pas fait comme tant d'autres, un court éloge de M. de *Voltaire*, pour avoir une eſpece de droit de faire une longue ſatire de ſes Ouvrages. Il oppoſe à l'autorité la plus ſéduiſante, une logique ſoutenue d'une profonde érudition.

la terre entiere. Il s'agiſſoit d'anéantir un droit inhumain, fondé ſur une preſcription de cent années, à la faveur de laquelle l'eſclavage, banni depuis long-temps de toute la France, avoit encore un aſile dans ce petit coin de terre ignoré.

Il avoit tout à la fois des malheureux à protéger, & des Moines à combattre. De là cette éloquence rapide qui aſſure la liberté à des Serfs indigens, quoique pour le moment les Juges, loin de briſer leur chaîne, confirmaſſent leur flétriſſure par le ſceau de la Loi.

Quel ſingulier tableau que celui de la République des Lettres ! Près de l'attelier de *Pigal*, un Poëte mécontent aiguiſe une Epigramme ; &, tandis que des amis un peu prévenus préparent une Apothéoſe, un Avocat fabrique un *Teſtament*, qui n'eſt que le cadre d'une Satire. Mais le Grand Homme ne ſe dément point. Plein de reconnoiſ-

ſance pour la main qui couronne les talens dans ſa perſonne, il oublie bientôt celui qui s'amuſe à flétrir des lauriers juſtement acquis.

Ces eſpeces de chagrins ne laiſſoient dans ſon ame qu'une trace légere; il n'en fut pas ainſi de celui que lui cauſa la nouvelle d'un changement imprévu dans le Miniſtere. La même diſgrace qui priva la France d'un Miniſtre éclairé, lui enleva une protection moins utile à ſa perſonne qu'à ceux qu'il vouloit ſervir.

Il ne connoiſſoit M. le Duc de *Choiſeuil* que par ſes bienfaits; il s'adreſſoit à lui lorſque le déſir d'obliger lui conſeilloit de ſervir quelque membre de la famille abandonnée des malheureux. La grace dont le Miniſtre accompagnoit ſes ſervices, changeoit la reconnoiſſance en une eſpece de paſſion pour un homme généreux; grand homme, dont la chute fut un triomphe, la retraite ſage & cou-

rageuſe, & auquel l'Hiſtoire garde une juſtice qu'on ne lui a pas aſſez univerſellement rendue. Mais les hommes ſont-ils jamais juſtes? N'a-t-on pas répété, que, docile à toutes les impulſions, M. de *Voltaire* conſacra ſa même plume à l'éloge des différens hommes que la fortune élevoit ſucceſſivement aux premieres places? Mais ce n'étoit pas dans des vûes d'intérêt perſonnel qu'il encenſoit la faveur. Il voyoit, dans M. le Duc de *Choiſeuil*, un Miniſtre qui avoit reculé le terme des engagemens ſacrés que prenoit une jeuneſſe imprudente; dans M. *Turgot*, un Citoyen qui rendoit le travail libre, & briſoit les chaînes des corporations, ſupprimoit les corvées, & ramenoit l'homme à un état que les abus lui ont enlevé; dans M. de *M****, un Légiſlateur qui s'efforçoit de faire rendre la juſtice *gratis*, & dont les erreurs mêmes pouvoient être utiles, puiſque

ceux qui les corrigeroient, perfectionneroient ſon ouvrage; dans M. de *Malesherbes*, un Magiſtrat équitable, qui vouloit que la Loi ſeule prononçât ſur le ſort des Citoyens, & que leur liberté ne fût pas à la merci d'un ordre deſpotique ſi aiſé à ſurprendre. Chacun de ces objets faiſoit fermenter ſa reconnoiſſance, ſi j'oſe haſarder cette expreſſion; elle s'épanchoit au dehors, & ſes ennemis ne manquoient pas de dire qu'il encenſoit le Saint du jour.

Dans l'orage dont nous venons de parler, la nouvelle Colonie fit une perte plus ſenſible encore. Elle devoit ſon origine aux troubles de *Geneve;* ils multiplierent les mécontens, & dans ces momens de criſe, la premiere idée eſt de chercher la paix, ce bien précieux, regretté dès qu'on ne le poſſede plus. M. de *Voltaire* eſſaya de tourner cette émigration du côté de la France. Il ſe

fit informer ſecrétement, quelle ſomme ſeroit néceſſaire, & de combien de perſonnes on auroit beſoin, pour établir une horlogerie à *Ferney ;* on lui donna un plan qui n'excédoit pas ſes moyens. Sur le champ il offre un aſile aux expatriés ; Allemands, Suiſſes, Savoyards, Genevois, s'empreſſent d'offrir leur induſtrie. Déjà il bâtit des maiſons, il ouvre ſes coffres, & prête à un ſeul Comptoir cinquante mille livres ſans intérêt, &, ſur l'eſpérance du ſuccès, il ſollicite en leur faveur. Le Subdélégué de *Gex* & le Commandant de *Verſoy* reçoivent ordre de donner à ces nouveaux Sujets des Lettres de naturaliſation, la permiſſion de travailler l'or & l'argent au titre de *Geneve*, & la liberté de vivre ſuivant leurs principes, ſans être aſſujettis à aucun impôt.

Avec ces ſecours, la nouvelle ville proſpéra. Il intéreſſa à ſes ſuccès naiſſans

les Grands du Royaume, & les Puiſſances étrangeres ; de toutes parts on s'empreſſa d'avoir des montres de *Ferney*. L'Impératrice de Ruſſie en fit ordonner pour plus de quarante mille livres.

En Eſpagne & en Suede il y eut un égal empreſſement. Il employoit alors ſon crédit, qu'il appeloit la fortune des indigens : il en tira parti ſans doute ; mais s'il en eût été moins économe, on ne peut guere imaginer ce qu'il auroit obtenu.

Cela ſe répandit au dehors, & les Artiſtes ſe multipliant de jour en jour, il penſa tout de bon à faire une ville d'un chétif hameau. On lui traça alors un plan pour cent maiſons, dont il en commanda dix dans un ſeul jour. Quelques-unes étoient données en rente perpétuelle ; les autres en viagere, ſur ſa tête & ſur celle de Madame *Denis*, à cinq pour cent, & tout au plus à ſept. Ces édifices,

quoiqu'assez couteux, ne tarirent point les canaux qui vivifioient le commerce. Il continuoit à prêter de grosses sommes sans intérêt aux pauvres, & à deux pour cent à ceux qui jouissoient d'une certaine aisance. Dans toute son entreprise, il n'étoit protégé que par M. le Duc de *Choiseuil*, & secondé par M. d'*Ogni*. D'ailleurs, contrarié par les Fermiers-Généraux, gêné par les Intendans, luttant seul contre les difficultés qui accablent les nouveaux établissemens, il a triomphé de tout; & *Ferney*, qui n'étoit habité en 1758 que par quarante & neuf personnes, contenoit plus de douze cents habitans en 1778. Dans le même moment qu'il se donnoit ces soins bienfaisans, croiroit-on la malignité capable de transmettre à la postérité cet horrible tableau, dont la haine même détourneroit les yeux?

Un jeune homme bouillant invectivoit *Voltaire*.
Quoi! disoit-il, emporté par son feu,

Quoi ! cet eſprit immonde a l'encens de la terre ?
Cet infame *Archiloque* eſt l'ouvrage d'un Dieu ?
De vice & de talent quel monſtrueux mélange !
Son ame eſt un rayon qui s'éteint dans la fange ;
Il eſt tout à la fois & tyran & bourreau ;
Sa dent d'un même coup empoiſonne & déchire ;
Il inonde de fiel les bords de ſon tombeau,
Et ſa chaleur n'eſt plus qu'un féroce délire.
Un vieillard l'écoutoit ſans paroître étonné.
Tout eſt bien, lui dit-il ; ce mortel qui te bleſſe,
Jeune homme, du Ciel même atteſte la ſageſſe ;
S'il n'avoit pas écrit, il eût aſſaſſiné.

Croiroit-on que malgré ces prodigalités, dont nous ne trouverions pas un ſecond exemple, on revenoit ſans ceſſe ſur ſon avarice ? L'Avarice eſt un vice qui ſe fortifie juſque dans l'extrême vieilleſſe. Nous n'avons connu M. de *Voltaire* qu'à l'âge de ſoixante-huit ans, & nous avons vu perſonnellement le contraire de ce vice. Un nombre de domeſtiques aſſez inutiles ; une table très-bien

bien ſervie ; des aumônes inconnues aux avares ; des préſens aſſez multipliés ; des accords tout à l'avantage de ceux qui traitoient avec lui ; des maiſons données plutôt que vendues ; des billets déchirés ; des hoſpitalités prolongées fort au delà des temps qu'a établis la politeſſe ; ſes Ouvrages abandonnés au commerce. Un homme prodigue en agiroit-il différemment ? Que ſera-ce ſi l'on ajoute des ſommes conſidérables circulant ſans intérêt, ou à un intérêt ſi modique que cela revenoit à peu près au même ; des arrérages accumulés, ſollicités en plaiſantant, & oubliés pendant une longue ſuite d'années ? On a répété mille fois cependant qu'il étoit économe juſqu'à l'avarice, & la nombreuſe claſſe des hommes qui croient ſur parole, perſévere dans l'idée qu'il a encore beſoin là-deſſus de l'adreſſe de ſes panégyriſtes pour ſolliciter l'indulgence du Public.

1771. On croiroit que ſes nouveaux ſoins l'auroient diſtrait au moins de ſes occupations littéraires, & qu'ambitieux d'un autre genre de gloire, il abandonneroit enfin le ſanctuaire des Muſes. Mais au contraire : laborieux autant qu'il l'avoit été dans ſes beaux jours, il fit ſes *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, Ouvrage qui ſuppoſe de vaſtes connoiſſances, un eſprit nerveux, un goût toujours également ſûr, le talent de la critique, l'art de répandre des fleurs ſur des matieres arides, & d'introduire la raiſon dans des queſtions frivoles. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas aſſez approfondi les objets, n'ont pas réfléchi que le plan alors eût été manqué. Il ne s'agiſſoit pas de faire une collection de Traités, mais de dire ſur chaque ſujet ce qui doit demeurer dans la mémoire après la lecture d'un long & ſcientifique Ouvrage. D'ailleurs les raiſons qui appuient ou détruiſent un

ſyſtême, ſont ordinairement peu nombreuſes, & doivent être expliquées en peu de mots. L'habitude de faire de gros volumes eſt un reſte de barbarie, qu'entretiennent l'avidité des Libraires, & les orgueilleuſes prétentions des Savans, qui ſubſtituent l'érudition à l'eſprit. La plupart des Livres devroient être compoſés de façon qu'il ne fût pas poſſible d'en faire l'extrait ſans y perdre, & malheureuſement ils ſont faits de maniere que l'extrait eſt tout ce qu'on en lit. L'Ouvrage qui a donné lieu à ces obſervations, eſt ſans doute déparé par quelques traits un peu trop hardis, & ſur-tout par des momens d'humeur ſatirique. Le ridicule, cette arme toujours ſi tranchante dans les mains de M. de *Voltaire*, perça un grand nombre d'Athletes trop peu exercés pour entrer en lice avec lui. Fiers de leurs aſſociations, & comptant ſur une puiſſance preſque toujours neutre, ils

l'attaquoient quelquefois même avec avantage ; mais bientôt cet *Hercule*, armé de ſa maſſue, ſe jetant au milieu de ces pygmées imprudens, les diſperſoit au loin. Ceux qui étoient écraſés trouvoient encore des vengeurs ; de là la néceſſité de revenir ſur les mêmes objets. Enfin, tranquille ſur ſon piédeſtal, il a vu la plupart de ſes petits ennemis s'agitant dans la fange, s'efforcer encore de ſouiller ſa ſtatue. Leur cri de ralliement étoit, que M. de *Voltaire* inventoit rarement. On a ſi ſouvent répondu à ce reproche, qu'il ſe trouve détruit en vingt endroits. Après cent cinquante années, une Madame *Lénox* (*a*) n'eſt-elle pas venue diſputer à

(*a*) Voyez un Livre en deux volumes, intitulé *Shakeſpear éclairci ; ou Recueil des Nouvelles & des Hiſtoires, qui ſervent de fondement aux Pieces de Shakeſpear*, traduit des originaux, avec des remarques critiques par l'Auteur du *Dom-Quichotte femelle.*

Shakeſpear le mérite de l'invention ? Il y a des Madame *Lénox* dans tous les pays. On a prétendu encore que M. de *Voltaire* n'avoit point eu aſſez d'égards pour l'état d'homme de Lettres, qu'il a d'ailleurs ſi bien honoré. Il eſt vrai qu'il a ſouvent déſiré qu'une carriere auſſi diſtinguée ne fût pas ouverte indifféremment à quiconque s'y préſente, & qu'on retranchât cette multitude de petits Tribunaux littéraires, où des Juges ſans aveu prononcent, ſur des Ouvrages qu'ils n'entendent pas, des arrêts qui reglent les opinions de l'étranger; que la critique eût des organes avoués de la ſaine partie de la Littérature, & dont les avis corrigeaſſent les erreurs ſans accabler l'amour-propre. L'hiſtoire de ſes idées ſur la Littérature en France depuis 1760, ſeroit ſans doute un morceau très-piquant ; mais il y auroit une eſpece de barbarie à déſoler la vanité de ceux qui font de ſon ſuffrage

leur premier titre à celui de la poſtérité ; en leur apprenant la maniere dont il expédioit ces Lettres, vrais paſſe-ports donnés à ceux qui vouloient faire un pélerinage au Temple de la Gloire ; l'eſpece d'horreur qu'il avoit pour les Vers médiocres, & qui ſervoient à ce qu'il appeloit ſes *Auto-da-fé* ; combien d'Epîtres n'ont jamais été achevées ; combien de Livres n'ont jamais été ouverts, ou reſtoient entaſſés dans un coin de ſa Bibliotheque, tandis que d'autres un peu moins mépriſés attendoient que le haſard leur procurât un coup d'œil favorable ?

Autant il avoit d'indifférence pour le ſimple bel-eſprit frivole, autant il conſervoit d'eſtime pour la Science, & même pour la ſeule application. Nous l'avons vu paſſer le jour & la nuit à lire les *Recherches ſur les Américains*, & donner l'attention la plus ſuivie à l'excellent Ouvrage ſur *la Tactique*.

Les événemens qui pouvoient avancer le progrès des Lettres, ſembloient lui devenir perſonnels. Le Roi de Danemarck accorda dans ſes Etats la liberté de la preſſe (le coup le plus mortel qu'une Adminiſtration puiſſe porter aux Libelliſtes). Sa verve s'échauffe, & il conſigne cette nouvelle marque de l'influence philoſophique dans les archives de la poſtérité. On trouva quelque choſe de déplacé dans la liberté avec laquelle il parloit aux Rois, comme ſi le plus bel hommage qu'on puiſſe leur rendre n'étoit pas de les croire familiariſés avec la vérité.

Une *Lettre* à M. de *M**** n'eut pas autant de ſuccès que l'*Epître au Roi de Danemarck*. Singuliere & bizarre manie : eſt-ce que des particuliers iſolés, loin du ſecret des Etats, peuvent en peſer les deſtinées ? Connoiſſent-ils les reſſources qui font mouvoir cette machine compli-

quée, qu'on nomme Politique ? M. de *Voltaire* vit dans la marche deſpotique du premier Magiſtrat du Royaume, une fermeté nouvelle, & quelque choſe de grand juſque dans ſes erreurs. Uſant des droits de ſon âge, il applaudit aux beaux côtés d'un ſyſtême, qui en offroit, quoiqu'il fût répréhenſible dans la plupart de ſes parties. Il étoit loin de penſer qu'un hommage paſſager rendu à la vénalité ſupprimée, dépoſeroit un jour contre la ſolidité de ſes opinions & la pureté de ſa reconnoiſſance.

D'après une démarche ſans vues comme ſans néceſſité, on bâtit le plan de ſon retour à *Paris*. Sa plume devoit ſervir les projets du nouveau Légiſlateur. Pour ſon bonheur & pour ſa gloire, il étoit bien néceſſaire qu'il mît un long eſpace entre ſes talens & ſes envieux ; les premiers, vus de loin, augmentent d'éclat, & réveillent moins ſouvent l'hor-

rible activité des ſeconds. Ceux-ci alors, réduits à la calomnie, offrent dans leurs faux calculs & dans leurs abſurdes inventions quelques moyens de défenſe à leurs victimes. Mais lorſqu'elles ſont ſous leurs yeux, ils empoiſonnent les circonſtances; & l'art déteſtable de dénaturer les faits & de déguiſer les intentions, laiſſe l'innocence abandonnée à leurs trames perfides.

Loin de chercher à les éviter, il les multiplia en renouvelant la ſcène de la juſtification des *Calas*.

Une femme eſt accuſée, ainſi que ſon mari, d'avoir aſſaſſiné ſa mere. L'ignorance d'un Chirurgien & la crédulité d'un Juge donnent lieu à un procès, qui conduit *Montbailly* ſur l'échafaud, & le ſupplice de ſa femme n'eſt différé que pour lui laiſſer le temps de donner le jour à l'enfant qu'elle porte dans ſon ſein. Le rapport d'un Naturaliſte ſavant détruit le procès

verbal du Chirurgien ; on examine l'affaire une ſeconde fois ; une juſtification tardive arrache la femme aux mains des Bourreaux, & l'être innocent qui lui doit l'exiſtence, au mépris & à l'infamie qu'impriment les crimes des parens.

1772. Les *Pélopides*, qu'il envoya cette année aux Comédiens François, parut un nouvel attentat à la gloire de *Crébillon* (*a*). Elle y gagna au contraire. La Tragédie nouvelle confirma dans l'opinion, que ce ſujet barbare étoit inaccommodable à notre Théatre. Elle apprendra du moins aux jeunes éleves de *Melpomene*, qu'il ne ſuffit pas de faire de belles Scènes & de beaux Vers pour réuſſir.

(*a*) Dans d'autres occaſions on lui a reproché *de ne s'être preſque attaché qu'à des ſujets traités avant lui.* On regardoit comme une marque de ſtérilité, ce qui, aux yeux de quelques autres de ſes ennemis, étoit l'impardonnable affectation de vouloir écraſer ſes rivaux.

Il ſembloit avoir acquis le droit d'élever ſa voix pour les infortunés. Soit que ce noble miniſtere flattât ſa vanité, ſoit qu'à un certain âge on n'eſtime que ce qui eſt utile, les malheureux trouvoient chez lui des reſſources qu'il a plus d'une fois fournies aux dépens de ſa tranquillité. Une de ſes lectures favorites étoit les Mémoires, dans les *Cauſes* extraordinaires, & non *célebres*, comme on les nomme très-mal à propos. Il eſt poſſible en effet que la Calomnie & la Vengeance, couvertes du manteau de la Juſtice, aient le droit barbare de déſoler des familles entieres à propos d'une rixe particuliere, & que l'Eloquence, fille du Génie, prête ſes charmes à l'Impoſture & à la mauvaiſe Foi. Ses Ecrits en ce genre, ſont des modeles qui ſeront peut-être imités ; car ceux mêmes qui le blâmoient de s'immiſcer dans des affaires étrangeres à un homme de Lettres,

rendoient juſtice à ſa ſéduiſante ſimplicité. C'étoit ſa deſtinée de fournir, par ſes propres Ouvrages, des matériaux à ſes ennemis.

Les Loix de Minos furent mieux reçues; la France étoit alors dans la criſe d'une légiſlation nouvelle. Le Chef de la Magiſtrature jouoit un grand rôle dans une révolution qui étoit ſon ouvrage. On crut appercevoir à travers le voile de l'allégorie, l'hiſtoire de ſes opérations. Nos foibles yeux n'ont pas ſu y découvrir ces alluſions politiques: mais ſi le Parterre eût été dans la confidence, il auroit accueilli avec enthouſiaſme cette Piece; car tel eſt le privilége du Théatre, on y applaudit avec tranſport des choſes communes, ſi l'on y ſoupçonne ſeulement un ſens myſtérieux.

D'ailleurs, M. de *Voltaire* auroit-il pris ces inutiles précautions pour envelopper ſa façon de penſer? Ce qui la

ſéduiſoit dans le ſyſtême nouveau, c'étoit, comme nous l'avons déjà obſervé, la juſtice rendue gratis, la vénalité des charges ſupprimée, & l'avantage qui réſultoit pour les peuples de la multiplication des Tribunaux, dont on eſpéroit une expédition plus prompte. Aux yeux de quiconque n'eſt pas initié dans les ſecrets de l'Adminiſtration, un pareil ſyſtême ne paroît pas nuiſible aux intérêts de la multitude, & un Poëte ſeroit très-excuſable d'y entrevoir une véritable utilité.

Mais un homme célebre voit toujours s'élever une double opinion ſur ſes démarches & ſur ſes Ecrits. Dans ceux de M. de *Voltaire*, qui n'étoient qu'un ſimple délaſſement (*a*), on chercha des alluſions aux affaires du temps; & dans ceux que lui inſpiroit le déſir d'être utile,

(*a*) *Jean qui pleure & Jean qui rit.*

on ne voyoit que l'indiſcrete manie de toucher à tous les genres, pour avoir droit à tous les éloges.

1772. *L'Eſſai ſur les probabilités, en fait de juſtice*, étoit un Mémoire en faveur de M. le Comte de *Morangiés*, dont l'innocence, calculée d'après les vraiſemblances les mieux fondées, avoit pour elle cent quatorze contre un. M. de *Voltaire* ſavoit bien que les Juges (qui liſent fort peu toute eſpece de Mémoire) ne ſe décideroient pas ſur les réflexions d'un particulier; mais il ſavoit auſſi, qu'il importoit ſur-tout à l'accuſé de n'avoir pas contre lui cette multitude, qui, n'ayant ni le loiſir ni la volonté d'approfondir, prend pour regle le bruit public; que la faveur dont jouiſſoient ſes Ouvrages, vaudroit au Mémoire pour M. de *Morangiés* un grand nombre de Lecteurs; & qu'un homme connu pour prendre toujours le parti du plus foible, de-

voit avoir des raiſons graves pour prêter, dans une ſemblable occaſion, ſa plume au plus fort.

Il n'avoit jamais eu d'ailleurs aucune relation avec celui qu'il défendoit; & cette impartialité forcée donne le courage, & preſque le droit de tout dire.

Quoi qu'en penſent les Cenſeurs, c'eſt pourtant faire un bien noble emploi de ſes talens & de ſa réputation, que de ſaiſir tous les événemens pour faire naître des idées heureuſes à ceux qui les dirigent, ou du moins qui peuvent les plier au bonheur général. En voici deux exemples.

Une mere infortunée (*a*), victime de la ſéduction de l'amour, de ſa crédulité, & des Loix ſi dures contre les cultes nouveaux, perd ſon état. M. de *Voltaire* ſaiſit l'occaſion d'inſinuer combien

(*a*) Mlle. *Camp.*

la Religion & la Politique gagneroient à renverſer les barrieres qui nous ſeparent de ſix à ſept cent mille compatriotes, que près d'un ſiecle n'a pas encore accoutumés aux climats étrangers qu'ils habitent, malgré les adroites facilités ménagées par les Princes qui leur ont ouvert leurs Etats.

Un Monarque

Jeune & digne héritier du grand nom de Guſtave,
Sauveur d'un Peuple libre, & Roi d'un Peuple brave.

s'aſſure le pouvoir de faire à ſon pays tout le bien qu'il médite. Le premier Poëte de la nation éleve à l'honneur de cette glorieuſe révolution un monument plus durable que l'airain, & les amis de la liberté s'empreſſent d'avouer un ſi digne interprete.

Cette marche peu ordinaire frappoit les ames ſenſibles ſi fortement, qu'elles ſe laiſſoient aller à des idées que l'enthouſiaſme

ſiaſme ſeul ſuggere. De ce nombre eſt la fête qui ſe donna chez Mlle *Clairon*. On la vit » habillée en Prêtreſſe d'Apol- » lon, poſer la couronne de lauriers » ſur la tête de l'Auteur d'*Alzire*, dont » le buſte étoit élevé ſur un piédeſtal, » s'adreſſer à ce marbre inſenſible, com- » me s'il eût dû l'entendre & s'animer » à ſa voix, réciter avec ce bel organe » & cette déclamation harmonieuſe & » ſublime que vous lui connoiſſez, une » Ode pleine de chaleur, qui ſem- » bloit être l'hommage de la poſtérité.

Graces, Vertus, Raiſon, Génie,
Dont il fut l'organe divin;
Tendre Vénus, ſage Uranie,
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux Arts, dont il fut idolâtre;
Dieux du Lycée & du Théatre,
Venez, deſcendez parmi nous:
Digne de la Grece & de Rome,

Ce jour qui célebre un Grand Homme,
Doit être une fête pour vous.

Du ton ſublime de Corneille,
Il a fait parler les Romains;
Racine a formé ſon oreille,
Et mis ſon pinceau dans ſes mains;
Grand comme l'un, quand il veut l'être,
Moins ſage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux;
Le dirai-je? encor plus tragique,
Dans cet Art profond & magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O toi! qui, ſans doute incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui comme d'Hercule,
Un ſeul n'a point fait ces travaux;
Ne diviſe point ton hommage;
Poſtérité, ſur cette image
Fixe tes regards incertains;
Vois celui qui, dans quinze luſtres,
Egal à vingt hommes illuſtres,
En a ſeul rempli les deſtins.

M. de *la Harpe*, en lui rendant compte de cette eſpece d'inauguration, dit très-ingénieuſement : » C'eſt la Muſe de la » *Tragédie*, chantant devant la ſtatue de » *Sophocle* un hymne compoſé par » *Pindare* «. M. de *Voltaire* répondit par ces jolis Vers à Mlle *Clairon :*

Les Talens, l'Eſprit, le Génie,
Chez Clairon ſont très-aſſidus ;
Car chacun aime ſa patrie.
Chez elle ils ſe ſont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie
Dont je ſuis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croiſſent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

On devine ſans peine que les détracteurs trouverent dans cette petite fête

le ſujet de plus d'une plaiſanterie ; mais en ſuppoſant même que ſes amis euſſent trop écouté une aveugle prévention, nous nous ſouviendrons dans cette occaſion, avec un double plaiſir, que l'*amitié eſt le ſeul ſentiment où l'excès ſoit permis*.

Pourquoi d'ailleurs lui faire porter la peine d'une indiſcrétion qu'il n'a pu prévenir ? La Littérature, toujours en proie aux Libelles, aux Satires, aux Epigrammes, ſera-t-elle donc fermée à la reconnoiſſance & aux ſentimens qu'inſpire le Créateur de tant de chef-d'œuvres ? & le ridicule ne tombera-t-il jamais que ſur ce qui tient à des vertus ?

Peut-être en coute-t-il davantage encore à l'envie d'admirer ſans ceſſe le même homme, ſur-tout lorſqu'un âge avancé a fait eſpérer ſa décadence. Mais l'*Epître à Horace*, que M. de *Voltaire* compoſa dans cette ſoixante & dix-hui-

tieme année de ſon âge, détruiſit encore une fois cette ſacrilége attente. Abondance d'idées, graces d'expreſſion, juſteſſe de portraits, gaieté de vingt ans; voilà ce qu'on étoit forcé de trouver dans cette charmante production: & *Horace*, dans ſa *Réponſe* (*a*), a bien raiſon de lui demander:

Et comment, dans cet âge où la froide vieilleſſe
Ote à tous nos reſſorts leur flexible ſoupleſſe,
Où les organes durs & les ſens engourdis
Par un ſentiment prompt ne ſont plus avertis,
As-tu donc conſervé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux?

(*a*) Elle eſt de M. de *la Harpe*, & ſe trouve dans la collection des Œuvres de M. de *Voltaire*, parce qu'en effet elle peut être miſe à côté de l'*Epître*.

On raconte qu'un Moine Portugais, appelé *Franceſco Torreira*, qui prêchoit tous les Jeudis devant les Peres du Concile de Trente, leur fit demander un jour, en montant en chaire, dans quelle Langue ils déſiroient qu'il prêchât? M. de *Voltaire* auroit pu demander à l'Univers, de quelle maniere il vouloit être inſtruit, ſoit par un Roman, ou une Epître, ou des Fragmens, ou une Tragédie, &c. &c.

Parmi ſes nombreux déſapprobateurs, 1773. on vit s'élever cette année M. *Clément* (*a*), qui, dans des Lettres qui ne finiſſent point, commença l'examen de ſes Œuvres. Ces Lettres apprennent à l'Europe,

(*a*) Des gens de mauvaiſe humeur ont appelé M. *Clément* le *nouvel Eroſtrate*; ils ont eu tort. L'ancien avoit détruit le Temple d'*Epheſe*, mais M. *Clément* n'a rien détruit. Les choſes ſont reſtées préciſément comme elles étoient avant qu'il écrivît.

qu'elle s'eſt trompée pendant ſoixante années, & que ce *Voltaire*, tant admiré, ſi conſtamment lu, n'eſt pas ce qu'on avoit ſoupçonné; & cette utile découverte apprit aux Gens de goût de toutes les nations, qu'il ne falloit pas précipiter leurs jugemens; qu'un Poëme épique réimprimé cinquante fois; que vingt Tragédies vues ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir; que vingt volumes de proſe peut-être au deſſus des Vers, ne ſuffiſoient pas pour fixer une réputation; qu'il falloit bien d'autres titres pour avoir droit aux égards des Littérateurs; que l'âge, les ſuccès n'y faiſoient rien, & qu'il étoit beau & généreux de troubler les derniers momens d'un Grand Homme qui deſcend dans la tombe.

En acquérant un nouveau perſécuteur, il en perdit un, dont la gaieté malfaiſante l'attaqua juſqu'à ſon dernier ſoupir. *Piron* mourut. M. *Dorat* indi-

que une réflexion bien juſte dans un petit diſcours qui précede *Roseïde* (*a*): » Le cauſtique *Piron*, qui, par bonté » d'ame, dit-on, faiſoit tous les jours » vingt Epigrammes, *Piron* perſécu- » toit *La Chauſſée* de ſes ſaillies, qui » n'étoient pas, quoi qu'on en diſe, celles » d'un bon homme. Il l'appeloit le *Révé-* « *rend Pere*, levoit contre lui l'éten- » dard des cabales, & avec toute la » candeur imaginable, l'immoloit aux » ſarcaſmes, le livroit à la riſée; enfin » le tourmentoit littérairement, c'eſt-à- » dire, bien moins pour l'éclairer ſur

(*a*) Il eſt intitulé, l'*Inutilité préliminaire*. Nos aimons & eſtimons depuis bien long-temps la perſonne & les talens de M. *Dorat*; nous ſommes fâchés de lui voir ſouvent adopter des titres bizarres. Ses productions n'ont pas beſoin d'exciter la curioſité par des titres ſinguliers; ces petites reſſources n'appartiennent qu'aux petits talens.

» ſes fautes, que pour le punir de ſes » ſuccès «.

Il y a des eſpeces de talens qui n'inquietent point l'amour-propre des contemporains. *Piron* avoit beaucoup de cet orgueil cynique qui a caractériſé quelques-uns des Philoſophes du Portique, & on l'appeloit une ſingularité piquante. Corrigez vos Pieces comme fait *Voltaire*, lui diſoit-on : non, répondoit-il durement, *Voltaire moule en plâtre, & moi je jette en bronze;* il auroit pu même ajouter que c'étoit en fer qu'il avoit jeté les *Fils ingrats*, & *Caliſthene*. Son talent étoit de faire des Epigrammes. A quelque degré de perfection qu'on le poſſede, il n'y a pas de quoi ſe vanter. Malgré cela, *Piron* ne paſſe pas pour un homme ſuperficiel, & beaucoup de *demi-Lecteurs* croient que *Voltaire* au contraire n'a fait qu'effleurer les matieres, & portoit dans les plus graves une eſpece de lé-

géreté. Rien n'eſt moins fondé ; & ce qu'il a écrit à M. de *Pezai* eſt dans la vérité la plus exacte.

» Il eſt vrai, Monſieur, que malgré » mon âge & mes maladies, je ſuis très- » gai quand il ne s'agit que de ſottiſes » de Littérature, de proſe ampoulée, » de Vers plats ou de mauvaiſes criti- » ques ; mais vous ſavez que je ſuis très- » ſérieux ſur les procédés, ſur l'honneur, » & ſur les devoirs de la vie «; mais tout dépend de la maniere dont le Public s'accoutume à enviſager les objets.

1774. M. de *Voltaire*, entrant dans ſa quatre-vingtieme année, étoit parvenu au plus haut période de ſa gloire. La route de *Ferney* étoit couverte d'étrangers, qui vouloient avoir vu au moins ce phénomene prêt à diſparoître. Dans tous les pays, un des Miniſtres les plus ſages & les plus amis de la raiſon, ſer-

voit ſes projets de bienfaiſance. Les principaux Chefs de la Littérature s'honoroient de ſon ſuffrage ; à peine oſoit-on paroître avoir lu certains Ecrivains acharnés, qui ſe flattoient que même les injures intéreſſeroient le Public, toujours avide de ce qui avoit rapport à lui. Ce Public reçut avec un empreſſement, jamais démenti, une Tragédie & une Allégorie charmantes ; c'étoit *Dom Pedre*, & *l'Eloge de la Raiſon.* Dans ce petit Roman allégorique, elle voyage avec la Vérité ſa fille, & ſeme ſur la terre d'utiles leçons, dont on ſent parfaitement le beſoin en jetant un coup d'œil ſur le tableau des extravagances humaines. Ces deux Intelligences parcourent les diverſes contrées de l'Europe, & malheureuſement n'ont pas le temps de s'arrêter par-tout. On imagine tout ce que peut fournir une idée auſſi heureuſe, & quel parti en a dû tirer celui dont le premier des

talens étoit d'embellir des ſujets, même arides. Auſſi on y retrouva cette gaieté ingénieuſe, cet attrait ſéducteur, qui donnerent aux Ouvrages de ſa jeuneſſe une piquante originalité. Dons précieux, que tant de gens ont tâché d'imiter, & que perſonne n'a ſaiſis; qui lui ont valu tant d'admirateurs, & qui auroient déſarmé l'envie, ſi l'envie étoit ſuſceptible de quelque douce ſenſation.

Nous aurons occaſion dans le troiſieme volume de parler de la Tragédie de *Dom Pedre*. Elle étoit dédiée au célebre M. d'*Alembert* (*a*), dont il cultiva pendant plus de trente ans l'ami-

(*a*) M. de *Voltaire* nomma dans cette même Epître dédicatoire pluſieurs beaux-eſprits qui cultivoient les Lettres par état ou par goût. On voit avec quelle juſteſſe il diſtribuoit la louange; les ennemis même de ceux dont il parle, ne leur conteſteroient pas ce qu'il leur accorde.

tié, les vaſtes connoiſſances, & les qualités bien ſupérieures encore. Ce Philoſophe ſenſible & officieux, indifférent ſeulement pour les faveurs de la fortune & les injures de quelques Ecrivains, ſera diſtingué à jamais par le double mérite de poſſéder les Sciences qu'on achete par le travail de toute la vie, & les talens agréables des eſprits brillans & faciles. Depuis quelques années, il ſemble que l'envie veuille encore ajouter le dernier ſceau à ſa gloire par les perſécutions. Le contraſte que forment tant de Libelles avec les ſuffrages de plus d'un Philoſophe couronné, & la juſtice que l'Europe Littéraire rend à un Sage qui fait tout à la fois fleurir & aimer l'empire de la Raiſon, doit être obſervé.

Suſpendant les amuſemens agréables du Théatre, M. de *Voltaire* fit (*a*)

(*a*) A cet Eloge étoit joint un Fragment intitulé *de la Fatalité.* Il y plaça des Anecdotes

l'*Eloge* d'un Roi qu'une maladie horrible & prompte venoit d'enlever à ſes Sujets. *Louis XV*, doux, ſage & timide, bon & foible, témoin inſenſible de la plus grande révolution qui puiſſe s'opérer dans un pays (celle des opinions), fournira à la Muſe de l'Hiſtoire le ſujet d'un tableau bien neuf & bien varié. Son Panégyriſte, qui croyoit devoir n'employer qu'un ſtyle ſimple pour l'Eloge d'un Prince ennemi de toute eſpece de faſte & d'affectation, le peignit avec des couleurs modeſtes & vraies. Nos Orateurs modernes ont une autre marche; elle eſt bonne ſans doute, puiſqu'elle réunit tant de ſuffrages. M. de *Voltaire* la loua quelquefois, mais il ne l'imita ja-

---

inconnues même à *Paris*; il eſt très-poſſible qu'il fût mieux inſtruit. Rien n'échappe dans la ſolitude; mais dans une grande ville tout ſe perd dans cet amas tumultueux de propos qui s'entre-détruiſent; on ne voit pas même ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux.

mais, & expoſa ſans prétention les qualités d'un Roi, qui prendroit place parmi le petit nombre de ceux que l'Hiſtoire recommande à la poſtérité, s'il avoit eu la force de réſiſter à l'eſprit de ſon ſiecle, & le courage d'oppoſer une digue au torrent qui ravageoit les anciennes opinions, & entraînoit avec lui les mœurs publiques.

On admirera un jour comment la Raiſon a pu faire tant d'Apôtres ſous un Prince, qui, prévenu contre leur utile doctrine, ne les protégea pas. Que *Louis XIV* ait vu briller dans ſon ſiecle toute eſpece de talens, on ſait que ſes bienfaits alloient chercher ceux qui en poſſédoient, & leur donnoient une activité nouvelle; mais que des hommes au deſſus de ces fragiles récompenſes aient été au delà de ce ſiecle ſi favoriſé, uniquement animés du noble déſir de fonder l'empire de la Vérité ſur les dé-

bris de l'Erreur, c'eſt un phénomene rare & grand dans l'Hiſtoire de l'eſprit humain.

Loin de préſenter de pareilles idées, on multiplia ſans néceſſité ces Diſcours apologétiques, connus ſous le nom d'*Oraiſons funebres*. Quelques-unes étoient preſque ſatiriques. M. de *Voltaire* en impoſa à d'imprudens Orateurs; il leur apprit à reſpecter les manes des Rois, *en les faiſant appercevoir* que le ſilence ſuffit pour mettre à couvert des ſoupçons de flatterie, & ſauver l'honneur de la vérité.

Un homme de Lettres, voué tout entier alors à l'étude de l'Hiſtoire, reçut cet utile conſeil. » Ecrivez, lui diſoit-il, la révolution qui s'eſt opérée dans les trente dernieres années de ce regne; marquez le paſſage rapide des anciens principes aux nouvelles idées, & tâchez de ſaiſir avec adreſſe les cauſes preſque inſenſibles

insensibles de ces grands changemens. Montrez la liaison qui se trouve entre la corruption des mœurs & le désordre des Finances, & cherchez ce désordre moins dans des dépenses outrées, que dans la mobilité de la place de ceux qui les dirigeoient; les malheurs de la Religion, plutôt dans l'inégalité de l'état de ses Ministres, que dans les sophistiques écrits de ses adversaires; les troubles violens & passagers de la Magistrature, dans la nécessité de donner un frein aux abus, & non dans l'espoir insensé de balancer les droits de la Puissance; les progrès de la Philosophie, non dans les livres qu'on ne lit pas, mais dans les voyages qui ont réuni en masse les lumieres de toutes les Nations. Attribuez, continuoit-il, la perfection des Arts à la rivalité qui tourmente le Génie; les découvertes dans les Sciences, à l'art de penser, qui commence

plutôt depuis que l'éducation eſt épurée ; les immenſes produits du Commerce, à l'intelligence éclairée des Nations qui lui ont aſſuré la liberté des mers ; les préſens de l'Agriculture, à cet accroiſſement dans la population, fruit d'un Gouvernement unique & paiſible «. Celui qui oſera faire cette grande entrepriſe, trouvera dans les Œuvres de M. de *Voltaire* d'excellens matériaux.

Sa vaſte correſpondance le mettoit à même de puiſer dans des ſources aſſez pures. Il publia cette année des *Fragmens*
1774. *ſur l'Inde*, d'après le manuſcrit précieux d'un homme, témoin des déſaſtres de la Compagnie des Indes. Si ce morceau d'Hiſtoire contredit des idées reçues juſqu'alors, c'eſt que la différence eſt grande de celui qui écrit d'après ce qu'il a vu, & de celui qui prononce ſur ce qu'il lit.

Tandis que des gens intéreſſés cher-

choient à décréditer ces *Fragmens*, déjà d'autres productions occupoient les eſprits ; on liſoit *le Taureau blanc*, & *le Dialogue de Pégaſe & d'un Vieillard.* Le premier de ces opuſcules eſt un Conte Philoſophique, qui prouve que notre raiſon s'embarraſſe ſouvent dans des allégories qui ont inſenſiblement uſurpé les droits de l'Hiſtoire. Le Dialogue eſt une Satire très-plaiſante, dont le trait le plus piquant porte ſur l'Abbé *Terrai*, qui déconcerta ſi étrangement la confiance publique, en ſuſpendant tout à coup le paiement des reſcriptions. M. de *Voltaire* en avoit pour cent mille écus. La bruſque réſolution du Contrôleur-Général pouvoit cauſer quelque inquiétude. Peu de perſonnes l'auroient calmée par un bon mot.

Un Périodiſte fit cependant appercevoir à l'Auteur, qu'il n'étoit pas l'inventeur de cette forme de Satire. Il eſt ſûr

que *Lucien* avoit fait des Dialogues avant M. de *Voltaire*; mais *Homere* avoit fait un Poëme épique avant *Virgile*. Ceci nous rappelle une autre querelle qu'on lui fit au ſujet de cette Epigramme :

Dépêchez-vous, Monſieur *Titon*,
Enrichiſſez votre *Hélicon*;
Placez-y ſur un piédeſtal
S. Didier, *Danchet*, & *Nadal*;
Qu'on voye armés du même archet,
Nadal, *S. Didier*, & *Danchet*,
Et couvert du même laurier,
Danchet, *Nadal*, & *S. Didier*.

M. *Fréron* déterra un jour ſur les Quais un bouquin, dans lequel il lut :

Calvin, *Bèſe*, & *Luther*,
Sont tous trois en enfer;
Luther, *Calvin*, & *Bèſe*,
Sont tous trois dans la fournaiſe;
Bèſe, *Luther*, & *Calvin*
Ont tous trois fait mauvaiſe fin.

& dès le lendemain il cria au plagiat. Il y eut un moment où ces eſpeces de Couplets furent fort à la mode. La Critique auroit pu en citer trente au lieu de deux. Mais ce n'eſt pas être plagiaire, que de faire des Couplets avec le même refrain. On n'a d'autre prétention alors que de bien ajuſter ſon idée au tour adopté, & non de donner cette tournure pour une invention; & M. de *Voltaire* n'avoit jamais prétendu avoir inventé la tournure; &, quoiqu'on en puiſſe dire, le *Dialogue de Pégaſe & d'un Vieillard* eſt une Satire dans un cadre tout neuf, ou moins uſé que ceux de *Regnier* & de *Boileau.*

Ce fut encore une plaiſanterie qui fit appercevoir des reſſources qu'offroit l'Encyclopédie, & de la circonſpection qui devoit accompagner les difficultés, qu'on crut néceſſaire de mettre à la publication de cet Ouvrage. La brochure

étoit intitulée *de l'Encyclopédie* : la ſcène eſt à *Trianon ;* les Acteurs ſont *Louis XV*, Madame de *Pompadour*, le Duc de *Nivernois*, & le Comte de *Coigni*. Le ſujet eſt la maniere dont ſe fabrique la poudre à canon. On déſire l'*Encyclopédie*, qui offre tous les détails. C'eſt le Livre qui ſupplée à tout ce qu'on ignore. Il arrive, inſtruit, & éclaire. Le Monarque alors eſt fâché d'avoir trop facilement cru ceux qui ſollicitoient la défenſe de ce Livre utile.

Tel étoit le glorieux emploi de ſa vieilleſſe. On demandera peut-être où il trouvoit le temps de compoſer tant de jolis Ouvrages. Ce problême ſe réſout en examinant ſa vie privée. Mais ce n'eſt pas ſur des Relations vagues, ou ſur des libelles, ou ſur de vaines ſuppoſitions qu'il faut ſe décider. Nous avons vu plus d'une fois que ceux même qui étoient chez lui ne rendoient pas un compte

fidele de ce qui ſe paſſoit ſous leurs yeux. Un exemple va le prouver. C'eſt une Lettre du 8 Décembre 1774, écrite à *Paris* par un homme qui a demeuré huit jours au Château de *Ferney*, & n'a pas ſeulement ſu conter exactement les faits les plus ſimples, & dont il étoit témoin.

» M. de *Voltaire* eſt un homme ſi » illuſtre que tout en eſt intéreſſant. Je » vais donc entrer dans des détails qui » paroîtroient minutieux en tout autre » cas. Sa vie ordinaire eſt de reſter dans » ſon lit juſqu'à midi «.

Il falloit dire de travailler dans ſon lit en hiver juſqu'à cinq heures du ſoir ; en été il ſe levoit ordinairement à neuf ou dix du matin.

» A midi il ſe leve, & reçoit du monde » juſqu'à deux heures, ou travaille «.

Il ne recevoit preſque point de monde, & ne travailloit pas à cette heure. Il ſe

promenoit dans ſes jardins, ou, en hiver, régloit ſes affaires.

» Il va ſe promener en carroſſe juſqu'à » quatre heures dans ſes bois, ou à la » campagne, avec ſon Secrétaire, & » preſque toujours ſans autre compa- » gnie «.

Très-ſouvent au contraire, avec les perſonnes qui étoient chez lui.

» Il ne dîne point, prend du café ou » du chocolat «.

Il dînoit tous les jours avec des légumes, & prenoit du café au lait froid tout le long du jour.

» Il travaille juſqu'à huit, & ſe montre » alors pour ſouper, quand ſa ſanté le » lui permet «.

En revenant de la promenade, il ne travailloit pas.

» J'ai viſité ſa Bibliotheque; elle eſt » de 6210 Volumes. Il y en a beaucoup

» de médiocres, ſur-tout en fait d'Hiſ-
» toire «.

C'étoit la ſeule partie qui fût un peu abondante & bien choiſie.

» La dépenſe de ſa maiſon ſe monte
» à 40,000 livres environ. On en met
» 20,000 pour le gaſpillage, les incidens.
» Reſtent 90,000 qu'il amaſſe ou place «.

Dans le temps où l'Ecrivain parle, il y avoit au contraire beaucoup d'ordre, il ne dépenſoit que 30,000 livres, & vivoit très-bien.

» Il fait bâtir des maiſons, qu'il loue à
» deux & demi pour cent «.

Il falloit dire qu'il les donnoit preſque toutes à cinq pour cent, en rentes viageres.

Ces détails ne ſont pas fort curieux. Auſſi notre but n'étoit pas de les conſerver, mais de nous en ſervir pour montrer combien les Relations ſont peu

exactes, & à quel point il faut ſe défier des Conteurs d'Anecdotes (*a*).

1775. Celle de la réconciliation avec M. le Comte de *Buffon* n'eſt pas controuvée. En s'éloignant des ſentimens de cet habile Naturaliſte, que peut-être il n'avoit jamais bien approfondi, il avoit cependant toujours rendu juſtice à un Philoſophe qui a répandu tant de clarté ſur des matieres ingrates. Les hommes qui ſont dans la mutuelle néceſſité de s'eſtimer, ne ſont pas long-temps diviſés d'opinions; mais l'habitude de priſer beaucoup certaines connoiſſances, entraîne trop d'indifférence pour les Arts

(*a*) On trouve auſſi dans une de ces Lettres écrites de *Ferney*, qu'il y avoit une *quantité* prodigieuſe de *ſtatues* & de *tableaux* (il y avoit quelques tableaux médiocres, & point de ſtatues); *que la plus vilaine maiſon de Ferney valoit mieux que la plus belle des villages des environs de Paris*. Ridicule exagération.

d'agrément, & les ſuccès brillans du Bel-Eſprit rendent quelquefois trop inſenſible au mérite réel de l'érudition. A plus forte raiſon, deux hommes qui réuniſſoient chacun ce double avantage, n'étoient-ils pas faits pour la haine ; d'ailleurs, M. de *Voltaire* ayant pour amis ceux qui honorent véritablement la république des Lettres, tels que MM. *Helvetius*, *d'Alembert*, de *Condorcet*, de *S. Lambert*, la poſtérité auroit été trop étonnée de ne pas voir ſur cette liſte de noms illuſtres celui de M. de *Buffon.*

Nous avons été à *Ferney* témoins d'une converſation, où quelqu'un obſervoit que l'illuſtre Scrutateur de la Nature n'avoit preſque point trouvé de Cenſeurs (*a*). Il ſembloit que la richeſſe &

(*a*) Cette prédiction ne s'eſt aſſurément pas encore vérifiée. On a cependant déjà fort ou-

la fermeté de ſon pinceau en avoient impoſé à la Critique. » C'eſt qu'on n'a » pas eu le temps encore, répliqua » M. de *Voltaire*, de ſe laſſer de ſa » gloire ; mais plus ſa réputation s'éten- » dra, moins on l'en laiſſera jouir. Les » hommes s'ennuient de la même idole ; » ceux même qui l'ont expoſée à la » vénération, préſentent bientôt un ob- » jet nouveau aux hommages de la » multitude.

Si de ſemblables vérités avoient beſoin de preuves, ce qui ſe paſſa alors à pro-

---

blié dans une Critique nouvelle, les égards & la reconnoiſſance dus à un Naturaliſte qui a ſi bien mérité de ſa patrie. On ne veut pas convenir que dans un ſyſtême mêlé d'erreurs, il y a auſſi des germes heureux de vérités encore inconnues ; que les découvertes les plus ſublimes ſont nées au milieu des conjectures les plus incertaines ; & que les productions des Grands Hommes ſont toujours un bienfait de la Nature.

pos du Commerce des bleds en fourniroit d'inconteſtables. M. *Turgot*, Miniſtre également habile & déſintéreſſé, voulant reſſerrer les anneaux de la chaîne qui lie l'Agriculture & le Commerce, venoit de publier un Edit long-temps attendu, & propre à ranimer les ſpéculations. Ce ſyſtême ſi ſage, ſi ſimple, ſi conforme à la raiſon, à la ſituation de la France; ce ſyſtême, dis-je, promettoit cette diſtribution égale que la liberté peut ſeule aſſurer & entretenir. L'Edit qui écraſoit le monopole, qui ramenoit l'abondance dans les campagnes, excita une joie univerſelle. M. de *Voltaire* crut pouvoir la partager; & comme les gens de génie n'applaudiſſent pas comme les autres, il s'exprima dans une Brochure pleine d'eſprit & de bonnes idées, avec une facilité qu'un grand âge permet dans la converſation familiere, mais qu'une grande célébrité devoit peut-être interdire. « Je ſuis Laboureur, & cet

» objet me regarde ; j'ai environ quatre-
» vingts perſonnes à nourrir. Ma grange
» eſt à trois lieues de la ville la plus
» prochaine ; je ſuis obligé quelquefois
» d'acheter du froment, parce que
» mon terrein n'eſt pas ſi fertile que
» celui de l'Egypte & de la Sicile.

» Un jour, un Greffier me dit : Allez-
» vous-en à trois lieues payer chére-
» ment au marché de mauvais bled ;
» prenez des Commis un acquit à cau-
» tion, & ſi vous le perdez en chemin,
» le premier Sbire qui vous rencontrera
» ſera en droit de ſaiſir votre nourriture,
» vos chevaux, votre perſonne, votre
» femme, vos enfans. Si vous faites
» quelque difficulté ſur cette propoſi-
» tion, ſachez qu'à vingt lieues il eſt un
» coupe-gorge, qu'on appelle Juriſdic-
» tion ; on vous y traînera ; vous ſerez
» condamné à marcher à pied juſqu'à
» *Toulon*, où vous pourrez labourer
» à loiſir la mer Méditerranée.

» Je pris d'abord ce discours instructif,
» pour une froide raillerie ; c'étoit pour-
» tant la vérité pure. Quoi ! dis-je, j'aurai
» rassemblé des Colons pour cultiver
» avec moi la terre, & je ne pourrai
» acheter librement du bled pour les
» nourrir eux & ma famille ? & je ne
» pourrai en vendre à mon voisin quand
» j'en aurai de superflu ? — Non, il faut
» que vous & votre voisin creviez vos che-
» vaux pour courir pendant six lieues. —
» Eh ! dites-moi, je vous prie, j'ai des
» pommes de terre & des châtaignes,
» avec lesquelles on fait du pain excellent
» pour ceux qui ont un bon estomac ;
» ne puis-je pas en vendre à mon voi-
» sin, sans que ce coupe-gorge, dont
» vous m'avez parlé, m'envoie aux ga-
» leres ? Oui. Pourquoi, s'il vous plaît,
» cette énorme différence entre mes
» châtaignes & mon bled ? Je n'en sais
» rien. C'est peut-être parce que les cha-

» rençons mangent le bled, & ne man-
» gent point les châtaignes ? Voilà une
» très-mauvaiſe raiſon. Eh bien, ſi vous
» en voulez une meilleure, c'eſt parce
» que le bled eſt d'une néceſſité pre-
» miere, & que les châtaignes ne ſont
» que d'une ſeconde néceſſité. Cette
» raiſon eſt encore plus mauvaiſe ; plus
» une denrée eſt néceſſaire, plus le
» commerce en doit être facile. Si on
» vendoit le feu & l'eau, il devroit être
» permis de les importer, & de les
» exporter d'un bout de la France à
» l'autre «.

Les reſpectables Dépoſitaires des Loix liſent ſans doute avec des yeux plus ſéveres que le commun des hommes, qui ne cherche dans ces ſortes d'Ouvrages que de l'inſtruction & quelqu'agrément. Une défenſe publique ne fit qu'augmenter la vogue de celui-ci. L'uſage trop répété de ces prohibitions, les rend inutiles,

inutiles, & la loi s'énerve par cela même qui devroit la faire reſpecter. D'ailleurs, la réflexion nous prouve que, lorſqu'un Ouvrage eſt lancé dans le Public, rien ne peut hauſſer ou baiſſer la place qu'il mérite; loué avec excès, ou blâmé avec humeur; permis, toléré ou défendu, tout eſt égal; au bout de quelques années il ſera répandu en raiſon de ſon utilité ou de ſon agrément. Les ſeuls Livres qu'il faille défendre, ce ſont ceux qui attaquent un plan d'adminiſtration ou de réforme dans le moment qu'il s'exécute. L'Auteur ſeroit peut-être arrêté dans ſa courſe, & des vûes excellentes en totalité pourroient devenir pernicieuſes, ſi elles n'étoient exécutées qu'à moitié. Un Livre qui ne contient que des ſophiſmes, n'eſt pas dangereux. Les ſophiſmes changent rarement les opinions; ils embarraſſent les têtes foibles, mais ne perſuadent pas. Ce ſont les raiſons ſolides, miſes dans un

jour nouveau, qui operent les révolutions. Or, l'autorité n'a point d'empire ſur la raiſon : elle gêne, elle ralentit ſes progrès, mais ne peut les arrêter. C'eſt ce qui a fait croire à des gens ſenſés, que la liberté dans la République des Lettres avoit fort peu d'inconvéniens (*a*).

La Diatribe à l'Auteur des *Ephémérides du Citoyen*, étoit le Diſcours d'agrégation à la Société des Economiſtes, Société ſi utile, ſi perſécutée, & du travail de laquelle on jouit avec tant d'ingratitude. Le nom de *Voltaire* devoit

(*a*) On n'a point d'exemple qu'il exiſte un ſeul Livre bien fait, ou ſimplement curieux, qui n'ait été répandu, quelque ſévérité que l'autorité ait employée. Cela eſt ſi connu, que le Livre brûlé, cenſuré, prohibé, &c. au bout de deux années, prend ſa place parmi les Livres permis. Il n'y a de dangereux alors, que l'éclat fait pour le défendre, & l'impuiſſance de la loi qui n'a pu maintenir ſon ouvrage.

honorer ſes faſtes. Parce que quelques-uns de ſes Membres, entraînés par l'amour du bien Public, ont peut-être paſſé le but, falloit-il oublier l'impulſion donnée à l'Agriculture, les tableaux ſi propres à exciter la cupidité des hommes, les découvertes tendantes à perfectionner le premier des Arts, tant de Citoyens juſque-là oiſifs, arrachés à la frivolité & rendus aux travaux de la campagne ? Les Prêtres du Temple de *Cérès* ont été diſperſés, & la meilleure inſtitution dont ce ſiecle pût ſe glorifier, eſt la ſeule qui ait été pourſuivie avec une intolérance que la Philoſophie ſe flattoit d'avoir anéantie parmi nous.

» Quelques perſonnes ont cru que M. » de *Voltaire* avoit des morceaux de » réſerve, compoſés dans ſes plus beaux » jours, & qu'il répandoit dans ſa vieilleſſe. » Ce ſont des fleurs de ſon jeune âge, » dont il couronne ſes cheveux blancs «.

Ceux qui ont connu M. de *Voltaire*; ſavent combien il étoit loin de cette économie; ceux qui ne l'ont pas connu doivent réfléchir ſur la différence du ton qui régnoit il y a quarante ans, de celui que nous avons adopté de nos jours; & l'on conclura ſans peine que les filles de *Minée* n'ont été introduites dans la Société, qu'à l'époque où on les y a vu paroître.

C'étoit ainſi que ſur la fin de ſa carriere M. de *Voltaire* ne s'occupoit plus que de travaux utiles, & des moyens de tourner au profit des malheureux ſa brillante réputation. Que de ſoins ne ſe donna-t-il pas, pour faire rentrer en France avec honneur M. d'*Etalonde!* Ce jeune Gentilhomme, compagnon de l'infortuné Chevalier de *la Barre*, fut obligé de fuir ſa Patrie, pour échapper aux bûchers d'*Amiens*. Il chercha, dans les Troupes du Roi de Pruſſe, un aſile

contre le beſoin. Sa bonne conduite & ſon ardeur de s'inſtruire, lui valurent l'approbation de ſes Supérieurs ; mais n'ayant pas une taille avantageuſe, & ne ſachant point la Langue Allemande, il voyoit un terme bien éloigné à ſon avancement. Il écrivit à M. de *Voltaire*, ſi long-temps occupé de cette tragique aventure ; celui-ci ſollicite les bontés du Roi, qui fit Officier M. d'*Etalonde*, & lui accorda un congé pour ſe rendre à *Ferney*, où il apprit le Deſſin, & ſe rendit en peu de temps capable d'entrer dans le Corps du Génie. Il étoit doux, modeſte, honnête, appliqué, & racontoit ſes malheurs avec une vérité & une bonne foi bien rares ; mais lorſqu'il venoit au dénouement de cette horrible cataſtrophe, ſes yeux s'animoient, & l'on voyoit ſur ſon viſage l'impreſſion involontaire que lui cauſoit le ſouvenir de ces affreuſes images. Eſpérant que la main

de la Juſtice voudroit effacer la tache dont elle l'avoit flétri, & que l'éloquence de ſon Protecteur éclaireroit ſes Juges égarés, il préſenta au Roi une Requête, intitulée (*a*) ; *le Cri du Sang innocent.* C'étoit le modele des Ecrits de ce genre, par ſa noble ſimplicité & la force des raiſons. On lui auroit accordé des Lettres de grace ; mais elles ſuppoſoient un crime, & il n'avoit fait qu'une imprudence. M. de *Voltaire* ſollicita pendant dix-huit mois ; il conſulta les plus célebres Juriſconſultes de l'Allemagne, de la Ruſſie, de l'Angleterre ; il échauffa le zele & le crédit de ſes amis, & fit parvenir des traits de lumiere à des Magiſ-

(*a*) Elle étoit de M. de *Voltaire*, qui, voulant ſe convaincre de plus en plus, s'étoit procuré le Procès inſtruit à *Abbeville*, & toutes les Pieces juſtificatives que les prévenus pouvoient alléguer en faveur de leur innocence.

trats de *Paris*. Toutes ces démarches demeurerent ſans ſuccès, & M. d'*Etalonde*, entraîné déjà par la reconnoiſſance vers la Pruſſe, retourna lui conſacrer ſes ſervices, & oublier, s'il eſt poſſible, combien les hommes, prompts à punir les torts dans autrui, ſont lents à réparer les leurs.

Une affaire d'un intérêt plus général encore, ſuccéda à celle de M. d'*Etalonde*. Il s'agiſſoit d'obtenir des Lettres d'affranchiſſement pour le pays de *Gex* (*a*).

(*a*) Voyez le *Commentaire Hiſtorique*. Nous avons cru que ces Mémoires étoient de M. de *Voltaire* lui-même; nous avons appris de bonne part qu'ils n'en ſont pas. Si l'on y retrouve ſouvent ſon ſtyle & ſa maniere, c'eſt que celui qui les a écrits, habitué depuis dix-huit ans à l'entendre, à le lire, à ſes plus ſecretes penſées, a pu l'imiter. C'eſt M. *Vagneres* qui a compoſé le *Commentaire Hiſtorique*. Cet honnête homme, auquel des faiſeurs de Mémoires n'ont pas aſſez

» Il réchauffa les glaces de ſon âge pour
» profiter des vûes patriotiques d'un
» nouveau Miniſtre, qui, le premier en
» France, débuta par être le pere du
» Peuple. La Patrie que M. de *Voltaire*
» s'étoit choiſie dans le pays de *Gex*,
» eſt une langue de terre de cinq à ſix
» lieues ſur deux, entre le mont *Jura*,
» le Lac de *Geneve*, les Alpes & la
» Suiſſe. Ce pays étoit infeſté par environ
» quatre-vingts Sbires des Aides & Ga-
» belles, qui abuſoient de la dignité de
» leur bandouliere, pour vexer horrible-
» ment le Peuple, à l'inſu de leurs
» Maîtres. Le pays étoit dans la plus
» effroyable miſere. Il fut aſſez heureux
» pour obtenir du bienfaiſant Miniſtre un

---

rendu juſtice, a mérité & obtenu l'eſtime, la confiance & les égards de M. de *Voltaire*, & des marques de bienveillance d'une Princeſſe éclairée, qui ne récompenſe point au haſard.

» Traité, par lequel cette ſolitude (je » n'oſe pas dire Province) fut délivrée » de toute vexation ; elle devint libre & » heureuſe. Je devrois mourir après cela, » dit-il, car je ne puis monter plus » haut «.

Cette petite Province, moyennant une contribution déterminée, devint libre (*a*). Les folies que le Peuple fit ſous le nom de réjouiſſances, expliquent à ceux qui briſerent ſes chaînes, le vœu de toute la Nation pour de ſemblables réglemens. Si la ſimple raiſon pouvoit ſeule lutter contre les abus anciens, que pourroit-on

---

(*a*) Le pays de *Gex* fut réputé pays étranger en matiere de Droit de Ferme. Les Lettres patentes ſuppriment les ventes extraordinaires du ſel & du tabac, en réglant l'indemnité due à Sa Majeſté, pour droit de ſuppreſſion. Cette indemnité fut fixée à 30000 liv. impoſées ſur tous les biens-fonds de la Province.

répondre à des Sujets francs, zélés, qui diroient: » Nous ſavons que les beſoins » de l'Adminiſtration exigent des impôts; » au lieu de les envoyer chercher, per- » mettez que nous vous les portions «? C'eſt dans cette ſeule différence que réſide le bonheur des Peuples. Ah! ſi l'on ne vouloit pas s'imaginer qu'il faut du génie & de grandes vûes pour l'adminiſtration des Finances, tandis qu'on n'a beſoin que d'ordre, de travail & de bonne foi, la ſcience économique ſeroit bien abrégée! Mais c'eſt un ancien uſage d'annoncer avec un faſtueux appareil le travail de quelques Commis de Bureau.

Ce ſuccès l'invita à une nouvelle tentative en faveur de cette portion, ſi aiſément négligée. Les *corvées* ont de tout temps excité des plaintes ſtériles. Quelque utile qu'il ſoit de faciliter la circulation du Commerce, il l'eſt plus encore de laiſſer aux travaux eſſentiels

de la campagne, des hommes ſur qui repoſe la ſubſiſtance d'une famille entiere. Un Miniſtre qui connoiſſoit les beſoins & les malheurs des êtres nombreux, condamnés par la Nature à un travail continuel, compta parmi ſes devoirs la néceſſité de les ſoulager. Cet Edit, ſi long-temps projeté, & juſque-là vainement attendu, parut pour améliorer tout d'un coup la condition des habitans. M. de *Voltaire* battit des mains, & une brochure très-bien faite répondit à ceux qui, oubliant les inconvéniens couteux des corvées, ſe plaignoient du modique impôt qui les remplaçoit. Des eſprits inquiets, qui ſe conſtituent les Cenſeurs incommodes de tout ce qui ſe paſſe dans l'Adminiſtration, blâmerent également le projet & l'Apologiſte. Quoi de plus naturel cependant ! c'eſt dans la bouche des grands hommes qu'eſt la récompenſe des Miniſtres bienfaiſans ; & un ſilence

général ſur certaines opérations, eſt la leçon la plus forte qu'on puiſſe donner à ceux qui les haſardent.

Tel eſt le droit du Génie. Tous les objets ſont de ſon reſſort. Hier il avertiſſoit la Juſtice de ſes dangereuſes précipitations ; aujourd'hui il deſcend aux utiles détails de la Science économique, & demain il combattra l'aveuglement volontaire des Athées. C'étoit le but d'un Roman moral & philoſophique, dont le titre étoit l'*Hiſtoire de Jenny*, ou *le Sage & l'Athée*. On ne peut point l'analyſer ; les graces de la narration ſont le principal agrément de la partie hiſtorique ; & les Dialogues ſur l'Athéiſme entre le ſage *Freind* & *Birton* jeune débauché ; nous meneroient à des diſcuſſions que nous nous ſommes interdites. *Freind* eſt un Philoſophe qui, par les effets, remonte à la connoiſſance des cauſes, apprécie les opinions, analyſe juſqu'au ſentiment,

s'efforce de rendre raiſon de tout, & ne s'arrête qu'aux bornes qu'il a plu à Dieu de nous preſcrire. *Birton* eſt un libertin, perverti par des lectures qu'il n'a pas ſu digérer, & répétant, avec une confiance digne d'un jeune homme, des objections qu'il croit invincibles. On devine avec quel avantage *Freind* le combat; il a pour lui la bonté de ſa cauſe, des lumieres profondes; auſſi réuſſit-il à changer les dangereux principes de ſon adverſaire : de pareils triomphes ſur le vice & ſur l'incrédulité, ſont la plus douce récompenſe de la vertu.

M. de *Voltaire* perdit cette année un adverſaire moins redoutable qu'incommode. C'étoit M. *Fréron*, bien ſupérieur à l'Abbé *des Fontaines*, ſon prédéceſſeur; plus inſtruit, mais moins habile à ſe parer des connoiſſances des autres; ayant plus de ſel dans la plaiſanterie, plus de fineſſe dans le tact, & plus d'agrément 1776.

dans le ſtyle. Lorſqu'on lit ſes Feuilles, on excuſe l'*Ecoſſaiſe* & tant d'autres Satires; mais lorſqu'on parcourt celle-ci, on lui pardonne la vengeance, & l'on va même juſqu'à lui trouver une ſorte de modération (*a*).

Ce qui décrédita ſes Critiques, c'eſt ſon acharnement contre l'Académie Françoiſe & les Encyclopédiſtes. Ses traits demeuroient ſans effet, parce qu'ils

---

(*a*) On lit dans le *Commentaire Hiſtorique*, que M. de *Voltaire* reçut une lettre anonyme, dans laquelle on lui propoſoit de marier la fille de M. *Fréron*. Son fils, dans un de ſes Numéros, a lavé ſa famille d'une auſſi lâche imputation. La chaleur qu'il y a mis fait l'éloge de ſon cœur; il laiſſe percer des doutes ſur l'exiſtence même de la lettre. En cela il ſe trompe : elle exiſte véritablement; mais cette invitation eſt d'un mauvais plaiſant, qui l'imagina pour venger ſon amour-propre humilié dans un Numéro de l'année Littéraire 1774.

partoient d'une prévention ridicule à force de confondre les objets. La ſaine partie du premier Corps littéraire de la Nation, ſait bien que quelques-uns de ſes Membres ont quelquefois abuſé de leur eſprit, & gâté leurs propres talens par un ſtyle trop affecté. Les Apôtres de la Raiſon & de la Tolérance conviennent que des jeunes gens, ou des têtes exaltées, ont confondu le doute ſage & timide qui examine, avec l'incrédulité qui ſe révolte contre toutes les idées reçues; mais les Littérateurs comme les Philoſophes, ont vu auſſi que le Goût & la Raiſon pouvoient avouer le plus grand nombre, & c'eſt ce qui rend un Corps & une confédération eſtimables.

M. de *Voltaire* ne gagna point, à la mort de cet *Ariſtarque*, la tranquillité ſi néceſſaire à la fin de ſa carriere, & ſes manes non ſeulement n'obtiennent pas la juſtice que ſes talens réclament, mais

même le ſilence qui reſpecte la cendre des morts.

Rien n'étoit capable d'arrêter ſon utile fécondité. Il donna encore cette même année ſes Lettres *Chinoiſes*, *Indiennes*, & *Tartares*. Quelques-unes étoient adreſſées à M. de *Paw*, le ſavant Auteur des *Recherches ſur les Américains*, *les Egyptiens & les Chinois*. Nous remarquerons à ſon ſujet, que l'art de diſſerter ſans ennui nous eſt venu d'un Allemand. Les Ouvrages de M. de *Paw* peuvent ſervir de modele à tous les Erudits. Cette maniere d'obſerver, profonde & agréable, ſage & hardie, ſuppoſe le talent de ſaiſir à la fois tous les rapports d'un objet, & l'art de diſtinguer les traits de la vérité de cette foule de vraiſemblances auxquelles les hommes s'habituent, & qu'ils donnent enſuite pour des certitudes.

Les Lettres de M. de *Voltaire* ne ſont pas ſeulement remarquables par l'originalité

l'originalité de l'expreſſion, ou la grace du ſtyle, elles ont le mérite d'inſtruire ſans effort, & renferment des détails curieux que n'apprennent pas toujours les gros Livres à prétention. Nous en citerons pour exemple, une qui n'eſt point dans le Recueil de ſes Œuvres; elle eſt connue, & n'eſt pas ſous la main de tout le monde. Elle eſt adreſſée au Roi de Pruſſe.

Lettre au Roi de Pruſſe, par M. de Voltaire.

» Si votre camarade, l'Empereur de la Chine *Kien-Long*, eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. Votre Majeſté ſait aſſez combien j'aime & révere les Rois qui font des Vers. J'en connois un qui aſſurément en fait de bien meilleurs que *Kien-Long*, & à qui je ſerai bien attaché, juſqu'à ce que j'aille faire ma cour là bas à feu l'Empereur Chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune Roi, qui, à la vérité, : fait point de Vers, mais qui fait d'excellente Proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux Ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces Edits ſont des chef-d'œuvres d'éloquence; car ce ſont des chef-d'œuvres de raiſon & de bonté. Le Parlement de *Paris* lui a fait des remontrances ſéduiſantes; c'étoit un combat d'eſprit. S'il avoit fallu donner un prix au meilleur Diſcours, les Connoiſſeurs l'auroient donné au Roi ſans difficulté.

Ce droit d'enregiſtrer & de remontrer, que vous connoiſſez peu dans votre Royaume, eſt fondé par l'ancien exemple d'un Prévôt de *Paris*, du temps de *Saint Louis*,& de votre *Conrard Hohenzoller II*, lequel Prévôt s'aviſa de tenir un Regiſtre de toutes les Ordonnances Royales, en quoi il fut imité par un

Greffier du Parlement, nommé *Jean Montue*, en 1313.

Les Rois trouverent cette invention fort utile. *Philippe de Valois* fit enregiſtrer au Parlement ſes Droits de régale. *Charles V* prit la même précaution pour le fameux Edit de la majorité des Rois à quatorze ans. Des Traités de paix furent ſouvent enregiſtrés; on ne ſavoit pas dans ce temps-là ce que c'étoit que des remontrances.

Les premieres remontrances ſur les Finances furent ſous *François I*, pour une grille d'argent maſſif, qui entouroit le tombeau de *Saint Martin*. Ce Saint n'ayant nul beſoin de ſa grille, & *François I* ayant grand beſoin d'argent comptant, il prit la grille, qui lui fut cédée par les Chanoines de *Tours*, & dont le prix devoit être rembourſé par les Domaines de la Couronne. Le Pa-

lement repréſenta au Roi l'irrégularité de ce marché.

Voilà l'origine de toutes les remontrances, qui ont depuis tant embarraſſé nos Rois, & qui ont enfin produit la guerre de la Fronde, dans la minorité de *Louis XIV.*

Nous n'avons point de Fronde à craindre ſous *Louis XVI;* nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des Jéſuites, des Janſéniſtes, des Convulſionnaires: il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglois; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon Gouvernement, & de l'eſpérance.

Votre Majeſté a bien raiſon de me dire que les Anglois ne ſont pas ſi heureux que nous; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers Quakers ſe battent; mais ils donneront

de l'argent, & on ſe battra pour eux. Je ne ſuis pas grand Politique, Votre Majeſté le ſait bien : mais je doute beaucoup que le Miniſtere de *Londres* vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglois ſe ruinent aujourd'hui ; chacun à ſon tour.

Pour vous, Sire, vous bâtiſſez des villes & des villages, vous encouragez les Arts, & vous n'avez plus d'ennemi que la goutte. J'eſpere qu'elle fera la paix avec Votre Majeſté, comme ont fait tant d'autres Puiſſances.

Quant aux Jéſuites, que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez eſt bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur d'être ; j'ai quelque droit de me flatter auſſi de la même protection. Je ne crois point comme M. *Paw*, que l'Empereur *Kien-Long* ait traité cruellement les Jéſuites qui étoient dans ſon Empire. Le Pere *Amiot* avoit traduit ſon Poëme ; on aime toujours ſon

Traducteur, & je maintiens qu'un Monarque qui fait des Vers, ne peut être cruel.

J'oſerois demander une grace à Votre Majeſté; c'eſt de daigner me dire lequel eſt le plus vieux de Milord *Maréchal* ou de moi. Je ſuis dans ma quatre-vingt-troiſieme année, & je penſe qu'il n'en a que quatre-vingt-deux; je ſouhaite que vous ſoyez un jour dans votre cent douzieme «.

Le *Recueil des Lettres Chinoiſes* eſt terminé par un *Dialogue* très-curieux de *Maxime de Madame, Philoſophe Africain, Contemporain d'Apulée.* Il eſt plaiſant que ce ſoit à M. de *Voltaire* que l'on doive la réſurrection de ce *Maxime*, oublié depuis ſi long-temps. Auſſi répondoit-il à quelqu'un qui lui faiſoit compliment ſur ſa découverte: *Depuis que je ſuis devenu un peu pédant, je vois croître ma réputation, & je ſuis tout près*

d'en impoſer à Nonotte, à P.... &c. &c.

Le *Commentaire ſur la Bible*, qu'on lui attribua dans le même temps, étoit bien propre à augmenter cette eſpece de réputation ; il n'étoit pas profond dans le goût de M. *Chriſande*, Profeſſeur en Théologie, qui aſſure ſérieuſement, » que Dieu créa le ſecond » jour la matiere électrique, & enſuite la » lumiere ; qu'alors la vénérable Tri- » nité, qui n'avoit point reçu de dehors » l'idée exemplaire de la lumiere, vit » que la lumiere étoit bonne & avoit » ſa perfection «; mais il étoit écrit d'après la Phyſique & la Géographie. Ce qui n'a pas empêché les plus habiles Critiques d'y relever un grand nombre de mépriſes, de faux calculs, de mauvais raiſonnemens, & d'y blâmer ſurtout l'affectation maligne du Commentateur à jeter du ridicule ſur des objets dignes de vénération.

Un autre *Commentaire*, qui parut quelques mois après, racontoit en abrégé les principaux événemens de ſa vie. On voit bien que l'amitié tenoit le pinceau; il n'a pas appuyé ſur les ombres, & tout au plus on pourroit reprocher à l'Auteur un ſilence officieux; mais non de fades adulations. Son Ouvrage eût été plus curieux encore, s'il eût moins dédaigné les détails. Cette vieille phraſe, que la vie d'un homme de Lettres eſt toute dans ſes Ecrits, nous a privés de pluſieurs obſervations qui auroient conduit à la connoiſſance de l'eſprit humain. Il y a plus d'analogie qu'on ne le croit, entre le caractere d'un Auteur & ſes Ecrits; celui qui dément ſa philoſophie, ou ſes principes moraux, n'a plus ſur la confiance publique, d'autre empire que celui que donnent les talens & les avantages de l'eſprit. On a ſoupçonné M. de *Voltaire* d'être dans ce

cas ; parce que l'on ne l'a jamais bien connu. Il a inſpiré un intérêt ſi univerſel, que tout le monde en a parlé : au milieu de ce mélange confus d'Eloges & de Satires, comment étoit-il poſſible de fixer ſes opinions ? Autre ſource d'erreur : on croit ſervir ſon Héros, en taiſant des aventures où ſa prudence aura été en défaut. Il faut les dire au contraire ; ſans cela, le Lecteur, à demi inſtruit, croira que ce que vous cachez avec adreſſe a non ſeulement beſoin d'indulgence, mais même d'un voile épais ; & les prétendus égards pour un Grand Homme deviennent la plus cruelle des Satires. Un paſſage de l'Eloge de M. de *Voltaire* par M. *Paliſſot*, développera notre idée. » Tel étoit le ca-
» ractere de cet homme ſingulier. Un
» peu gâté par l'adulation qu'il aimoit,
» aigri par l'envie qu'il avoit excitée,

» il ne connoiſſoit aucun frein ni dans
» ſes emportemens, ni dans les Ecrits
» échappés au premier mouvement de
» ſes paſſions. Incapable au fond de ſe
» venger autrement que par ſa plume, il
» ſembloit ſe complaire dans des projets
» de vengeance, qui s'évanouiſſoient
» toujours avec ſa colere. A le juger par
» cette fougue momentanée, on l'eût cru
» voiſin des plus grands excès, & tout
» prêt à nuire; mais il ne le fit jamais. Il
» ſe répandoit en ſarcaſmes, quelquefois
» même en invectives trop exagérées
» pour être vraiement offenſantes; mais
» on ne connoît aucun homme qu'il ait
» réellement perſécuté, aucun dont il
» ait détruit ou cherché à détruire la
» fortune. Ennemi d'autant moins dan-
» gereux qu'il l'étoit à découvert, & que
» ſon extrême vivacité étoit connue, il
» n'eut jamais à ſe reprocher d'avoir

» fait le malheur de perſonne; il fit au » contraire beaucoup d'ingrats (*a*) «.

Cette remarque, vraie & judicieuſe, donne la clef d'une foule de Brochures polémiques. L'aveu ſincere du Panégyriſte augmente la confiance en lui, ſans diminuer l'eſtime pour ſon Héros. Un amas de perfections imaginaires laſſe le Lecteur, qui ſoupçonne qu'on veut le ſéduire plutôt que le perſuader.

Preſque tous ceux qui ont écrit pour ou contre ce Grand Homme, n'ont pas diſtingué les époques de ſa vie. Telle choſe eſt un ridicule à cinquante ans, qui eſt très-permiſe à vingt-cinq; un mot qui échappe dans un Ouvrage

(*a*) Eloge de M. de *Voltaire*, p. 33.

Une Feuille périodique a reproché à M. *Paliſſot*, d'abandonner quelquefois ſon Héros, & de manquer d'adreſſe. Ce reproche eſt un éloge; car il n'y a rien de ſi mal-adroit que la vérité.

badin, n'eſt pas le garant de la façon de penſer. L'homme le plus ſage peut ſe permettre une débauche d'eſprit. Il adreſſe des Vers à Madame *Necker*, ſur la place que le Roi venoit d'accorder à ſon mari; & déjà l'on s'empreſſe de dire qu'il adore le ſaint du jour. Cette façon de voir eſt trop injuſte; on peut croire que M. *Necker* ſe trompoit ſur la Légiſlation & le Commerce des bleds, & reconnoître ſes grandes qualités pour la place difficile qu'il remplit avec tant de diſtinction. Plus un homme a de génie, & mieux il voit combien les objets ont de faces différentes; & cet habile & ſage Miniſtre n'exigera pas une adhéſion aveugle à toutes ſes opinions. Si M. de *Voltaire* vivoit encore, il applaudiroit aux bouleverſemens économiques faits dans la Finance. Diroit-on, ou ſeroit-on fondé à dire, que, docile aux circonſtances, ſon ſuffrage ſe prête à tous les événe-

nemens ? On loue dans un homme ce qui le mérite. Les Politiques ſe taiſent ſur ce qui n'eſt pas louable ; & ceux qui préferent la vérité, lui ſacrifient même leur intérêt particulier.

Outre les Morceaux dont nous avons parlé, M. de *Voltaire* employa toute cette année à revoir ſes *Ouvrages*, & ſur-tout *les Queſtions ſur l'Encyclopédie*. Un Anglois a dit : » Une » grande réputation eſt un gros patri- » moine, que des dépenſes inconſidé- » rées peuvent diſſiper. Il eſt permis » tout au plus de dépenſer ſon revenu, » mais jamais d'en riſquer les fonds. Eſt- » ce vous ménager vous-même, ou reſ- » pecter le Public, que de le rendre le » témoin & le confident de vos correc- » tions ? Ce n'eſt pas la premiere fois, » je le ſais, que par d'heureuſes méta- » morphoſes, la pierre brute eſt de- » venue entre vos mains un diamant

» précieux. Mais j'en croirai *Waller* » après *Horace*, & je dirai avec tous » les deux, que *les plus grands Au-* » *teurs perdroient beaucoup de l'eſtime* » *que nous avons conçue pour eux, ſi* » *nous pouvions appercevoir ce que dé-* » *robent à nos yeux leurs prudentes* » *ratures* «.

Mais n'eſt-ce pas *Horace* qui recommande ſi fortement de limer jour & nuit ſes Ouvrages? Comment pourroit-on diminuer d'eſtime pour un Ecrivain qui, par de continuels efforts, veut plaire au Public? Non, il faut rejeter les réflexions de *Waller*, & remercier le laborieux Au[illegible] qui ſe reproduit ſans ceſſe ſous des [illegible]nes nouvelles.

Une lettre qu[illegible]dreſſa vers ce temps
1777. à l'Académie Fra[illegible]iſe, ſur le premier Poëte Tragique de[illegible]glois, donna lieu à des *Obſervations* ameres. On compte pour rien tous les éloges donnés au

génie de *Shakeſpear*, dès qu'ils ne s'étendoient pas auſſi ſur le goût (*a*). M. *Johnſon* a écrit cependant : » Les autres Poëtes » étalent des cabinets de variétés, pré- » cieuſes par l'élégance des formes & » l'éclat du poli; *Shakeſpear* ouvre une » mine qui renferme un tréſor inépui- » ſable d'or & de diamans; mais encrou- » tés dans la terre, & mêlés de ſubſtan- » ces viles & groſſieres ». C'eſt à peu près ce qu'a dit M. de *Voltaire* en d'autres termes; il eſt difficile de réunir les ſuffrages. » On s'eſt plaint plus » d'une fois à *Paris*, qu'il diſoit trop » de bien des Anglois; & à *Londres*, » qu'il en diſoit trop de mal. Il faut » conclure qu'il a dit à peu près la » vérité «.

La Société de *Berne* propoſa pour

(*a*) Dans une Préface miſe à la tête d'une nouvelle édition des Œuvres de *Shakeſpear*.

ſujet d'un prix extraordinaire, un plan qui tendoit à la réforme de la Juriſprudence criminelle. M. de *Voltaire* écrivit ſur le champ à Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Landgrave de Heſſe-Caſſel, pour lui propoſer d'ajouter cent louis au prix de la Société de *Berne*. Ce Prince, dont le regne eſt marqué par tant d'établiſſemens utiles, Amateur des beaux Arts qu'il cultive lui-même, remercia M. de *Voltaire* de la préférence qu'il lui donnoit, & ſeconda des vûes ſi bienfaiſantes. Il nous a été impoſſible de découvrir quelles étoient ſes vûes dans la compoſition de ce petit Ouvrage. » (*a*) L'entrepriſe que Monſeigneur le » Landgrave protege, nous écrivoit-il, » demande le ſecret, & pourra réuſſir. » Le renouvellement même de l'alliance » entre la France & la Suiſſe, pourra

(*a*) Lettre du 27 Août 1777.

» favoriſer

» favoriſer un projet ſi humain, & qui » même commence à être exécuté en » partie chez plus d'une Nation. Je déſi- » rerois que l'Académie de *Caſſel* pro- » tégeât particuliérement un travail ſi » juſte & ſi utile, &c. «.

Et dans une autre Lettre (*a*) : » Vous » devez avoir reçu mon petit Livre » Bernois. Il ne s'agit en apparence, que » de ſavoir quand il faut pendre ſon » prochain, ou le faire ramer aux Galeres ; » mais cet Ouvrage a une autre prétention. » Je veux même vous faire quitter pour » quelque temps la Phyſique & l'Hiſ- » toire, & vous occuper de Juſtice & » de Raiſon. Votre eſprit eſt un inſtru- » ment, &c. «.

Depuis l'époque de cette Lettre, nous n'avons rien appris de ſes projets.

Il examine dans cette Brochure, ſi les

(*a*) Du 9 Décembre 1777.

châtimens ſont proportionnés aux crimes, ſi l'on s'occupe aſſez du ſoin de les prévenir, & ſi la ſévérité des premiers Légiſlateurs a conſulté la foibleſſe de la conſtitution humaine. Il eſt à croire, par exemple, que ſi l'on détruiſoit la mendicité, les vols ſeroient fort rares, car les hommes renonceront aiſément à ce qui s'acquiert avec beaucoup de peine & autant de dangers. Les idées de M. de *Voltaire*, ſur le meurtre, nous ſemblent moins juſtes. » Quand celui qui » vous a fait borgne aura un œil de » moins, en aurez-vous un de plus « ? Non ; mais je le conſerverai, au lieu que s'il eſt preſque toléré d'ôter un œil, il eſt à craindre que vous ne gardiez pas longtemps celui qui vous reſte. » Quand » j'aurai fait mourir dans les tourmens » celui qui a tué votre frere, ce frere » ſera-t-il reſſuſcité « ? Non, mais j'aurai mis en ſûreté les jours de mes autres

freres, que le glaive du meurtrier menaçoit également.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'analyſer un Livre qui eſt entre les mains de tout le monde. Diſons ſeulement que ſon ſtyle ſimple, clair, concis, devroit être celui de tous ceux qui écrivent ſur ces ſortes de matieres, & quoiqu'il ſoit noble & grand de défendre la Vertu perſécutée, l'Eloquence qui lui prête ſon miniſtere, fournit auſſi ſes charmes au Perſécuteur : alors, je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux laiſſer à l'Innocence l'unique reſſource de ſoutenir ſes droits avec candeur, & ôter plutôt au Vice l'art funeſte d'envelopper ſes intrigues, & demaſquer ſes odieuſes traces. Mais tout à coup, ſuſpendant ſes bienfaiſantes occupations, il forme l'incroyable projet de quitter, au milieu de la ſaiſon la plus rude, ſa paiſible retraite.

On a demandé ſouvent comment un vieillard plus qu'octogénaire, infirme,

avoit pu ſe décider à faire, au milieu de l'hiver, un auſſi long voyage ? Il eſt difficile d'aſſigner les véritables raiſons. Mais s'il eſt permis de haſarder quelques conjectures, il eſt vraiſemblable qu'il n'a pas voulu qu'une opinion accréditée par ſes ennemis lui ſurvécût. Beaucoup de gens croyoient que ſon ſéjour à *Ferney* n'étoit pas volontaire, mais une eſpece d'exil. On raconte même qu'ayant demandé un jour à un homme, qui abuſoit de l'hoſpitalité, *quand il partoit pour Paris ;* celui-ci lui répondit : *Monſieur, j'y vais quand je veux.* Cette anecdote a été tranſportée de *Bordeaux* à *Ferney.* D'ailleurs, M. de *Voltaire* étoit incapable d'une queſtion auſſi impolie, à quelqu'un qui demeuroit chez lui. Il a bien dit une fois, en plaiſantant : *Que la différence de M. de *** à Dom-Quichotte, étoit qu'il prenoit les Châteaux pour des Auberges, au lieu que le Héros*

de la Manche prenoit des Auberges pour des Châteaux. Mais ce bon mot, dit ſans fiel, eſt peut-être ignoré de celui qui en a fourni le ſujet. Il eſt vrai cependant qu'on croyoit aſſez généralement que quelques Ouvrages lui interdiſoient le ſéjour de cette Capitale, & peut-être qu'il voulut démentir cette erreur populaire.

N'étoit-il pas naturel auſſi qu'il revît un ſéjour, l'aſile des talens & des beaux Arts! Séjour unique, où chaque inſtant eſt marqué par une jouiſſance nouvelle; où le Génie s'échauffe au flambeau de l'Emulation, où la facilité d'être ignoré équivaut à la ſolitude la plus complette, & où la gloire d'être connu répand ſur vos jours mille eſpeces d'agrémens.

Avant que de deſcendre dans la tombe, au moins falloit-il embraſſer une fois encore pluſieurs vrais amis, ſi conſtamment occupés à aſſurer ſa tranquillité

1778. Ce fut donc le 10 Février que M. de *Voltaire* arriva à *Paris*. Son premier devoir fut celui de l'amitié. Il va à pied chez M. le Comte d'*Argental*, qui prenoit, depuis cinquante années, un intérêt si vrai à sa gloire, à sa réputation & à sa tranquillité, & dont l'amitié avoit veillé pour lui, pendant tous les momens d'orage qui avoient troublé de temps en temps une si brillante carriere.

Ce premier moment de bonheur fut suivi d'un vif chagrin. Il apprit la mort de cet Acteur célebre, dont les *premiers essais & les derniers efforts avoient été pour lui* (*a*). Le *Kain* fit connoître son talent sur un Théatre que M. de *Voltaire* avoit dans sa maison à *Paris*, rue Tra-

(*a*) Il débuta sur le Théatre de la Nation, par le rôle de *Titus* dans la Tragédie de *Brutus*, & joua pour la derniere fois *Vendôme* dans *Adélaïde du Guesclin*.

verſiere. Il y joua ſucceſſivement les rôles de *Seïde* & de *Mahomet*, & laiſſa percer le germe d'un grand talent au milieu des nombreuſes imperfections qui accompagnent les commencemens du plus difficile des Arts. D'après cet eſſai, l'Auteur de *Zaïre* lui demanda avec amitié quel genre de vie il vouloit embraſſer : le *Kain* lui répondit qu'il ne connoiſſoit au monde d'autre bonheur que celui de jouer la Comédie ; que le haſard le laiſſant maître de ſes actions, & jouiſſant de 700 livres de rente, il avoit lieu d'eſpérer qu'en abandonnant le commerce de ſon pere, (l'Orfévrerie) il ne perdroit rien au change, s'il pouvoit être admis un jour dans la Troupe des Comédiens François. » Ah ! mon cher ami, s'écria M. de » *Voltaire*, ne prenez jamais ce parti ; » jouez la Comédie pour votre plaiſir, » & n'en faites jamais votre état. C'eſt » le plus beau, le plus rare, le plus

» difficile des talens, mais.... Si vous » voulez renoncer à votre projet, je » vous prêterai dix mille francs pour » commencer votre établiſſement, & » vous me les rendrez quand vous » pourrez «. M. de *Voltaire* lui dit encore, après l'avoir entendu déclamer : » C'eſt moi qui vous prédis que vous » aurez la voix touchante, que vous » ferez un jour tous les plaiſirs de *Paris* : » mais pour Dieu, s'il vous eſt poſſible, » ne montez jamais ſur le Théatre «.

» Le *Kain* a toujours dit que M. de *Voltaire* l'avoit non ſeulement aidé de ſes conſeils & comblé de bontés en tout genre, mais qu'il l'avoit gratifié de plus de deux mille écus. Notre illuſtre Poëte l'appeloit *ſon grand Acteur, ſon Garrik, ſon enfant chéri.* Ce fut lui qui obtint à le *Kain* ſon ordre de début, lors de ſon paſſage à *Compiegne* pour aller à *Berlin.* Par une fatalité très-ſinguliere, M. de

Voltaire n'a jamais vu ſon bien-aimé ſur le Théatre François. Il ne put y monter que quelques jours après le départ de l'Auteur de la *Henriade* pour la Pruſſe ; & au moment où M. de *Voltaire*, âgé de quatre-vingt-quatre ans, abſent depuis près de trente ans, rentre à *Paris*, on lui annonce que le *Kain* vient de deſcendre dans la tombe «.

L'empreſſement de le voir fut général. Des Grands, des femmes, des perſonnes étrangeres à la Littérature, venoient ſatisfaire une invincible curioſité. Ses ennemis, que ce moment inoui écraſoit, attendoient avec des murmures impatiens que la foule fût diminuée, mais ramaſſoient avec grand ſoin quelques fragmens de converſation, pour les affoiblir ou leur donner un ſens dangereux. Une autre claſſe, non moins inquiete, redoutoit l'enthouſiaſme, & s'efforçoit, par des menées ſourdes, de le calmer dès ſa

naiſſance. M. de *Voltaire*, étonné lui-même de ſa gloire, recevoit avec une extrême ſenſibilité les bontés, j'ai penſé dire les hommages de ſa Nation.

Les Comédiens François députerent vers lui. Il répondit à la harangue : *Je ne puis vivre déſormais que pour vous & par vous.* Il en a toujours parlé avec eſtime, parce qu'il connoiſſoit l'extrême difficulté de leur Art, & il ne ſe diſſimuloit pas les obligations que les plus beaux Vers ont à un organe ſonore & à une grande expreſſion de ſentiment.

Déjà il commença à s'appercevoir que les incommodités du voyage & les fatigues de la gloire dérangeoient un peu ſa ſanté, ou donnoient plus d'activité à des douleurs compagnes de ſon exiſtence depuis pluſieurs années. Il eut recours aux lumieres de ce même M. *Tronchin*, qui lui avoient été ſi utiles vingt ans auparavant. M. *Tronchin* lui donna de

ces remedes dont les Médecins amuſent l'eſpérance des vieillards, & lui recommanda de réſiſter autant qu'il le pourroit à la flatteuſe indiſcrétion (*a*) du Public.

L'événement ne juſtifia que trop la ſageſſe de ces conſeils. Il fallut en venir à un repos abſolu. Cette ſolitude forcée n'étoit interrompue que par quelques perſonnes, qui ſe gliſſoient auprès de ſon lit. De ce nombre étoit le Docteur *Francklin*, qui, après avoir enrichi l'Europe des précieuſes découvertes ſur l'Electricité, couronne ſa brillante carriere en donnant la liberté à une partie du Nouveau Monde. Il lui préſenta ſon fils. M. de *Voltaire*, en l'embraſſant, lui

(*a*) On venoit chez lui, comme on va à l'Audience. Pluſieurs ne ſe faiſoient pas nommer; d'autres ſe contentoient de le voir, de l'entendre. Quelques-uns remportoient de beaux complimens, qu'ils n'avoient pas eu le courage d'entamer.

répéta ces trois mots : *Dieu, Liberte, Tolérance.*

Il ménageoit ſes forces, pour faire repréſenter une Tragédie nouvelle. C'étoit *Irène.* Il en diſtribua les Rôles, & mit chaque Acteur de moitié dans les idées qu'il avoit eues en la compoſant. Cette Tragédie étoit un dernier hommage qu'il vouloit rendre à ſa Patrie. Elle n'oublioit rien dans ce moment, pour récompenſer ſoixante ans de travaux. M. le Comte d'*Angivilliers*, ce Protecteur des Arts ſi éclairé, lui en donna une nouvelle preuve, & lui fit annoncer, par le célebre *Pigal*, que l'Académie de Sculpture feroit exécuter ſa ſtatue, après les dernieres ordonnées par le Roi. Il répondit à l'Artiſte, auſſi chargé de faire celle du Maréchal de Saxe :

Le Roi connoît votre talent ;
Dans le petit & dans le grand

Vous produiſez œuvre parfaite.
Aujourd'hui, contraſte nouveau !
Il veut que votre heureux ciſeau
Du Héros deſcende au Trompette.

Chaque jour étoit marqué par une nouvelle diſtinction. L'Académie Françoiſe, dérogeant à ſes uſages, lui témoigna, par deux Députés, ſon empreſſement. Il apprit au Monde littéraire, que le Génie rempliſſoit l'intervalle qui ſe trouve entre les Souverains & ceux auxquels ils commandent.

Que lui manquoit-il dans ce moment de gloire ? Rien, ſi ce n'eſt la force d'en jouir. Le phyſique ſe décompoſoit, & ſon ame ſurvivoit aux organes preſque éteints, qui juſque-là avoient ſi bien rendu ſes affections. Dans ces inſtans de foibleſſe, on lui propoſa de ſe réconcilier avec un Corps qui faiſoit en quelque ſorte dépendre ſa gloire de quelques actes de complaiſance. Son reſpect pour

les mœurs publiques lui fit tout adopter, &, ſur le point de quitter la Société, il déſavoua ce que la foibleſſe humaine & l'empire des paſſions avoient pu lui conſeiller contre ſes ſages loix.

La force de ſa conſtitution lutta encore avec ſuccès contre cette derniere maladie. On repréſenta ſa Tragédie d'*Irène*. Les deux premiers Actes méritoient les applaudiſſemens qu'on leur donna (*a*). » Rival de *Sophocle* à vingt ans, il » voulut l'être à quatre-vingts; & finir » comme lui par remporter la palme » dramatique. Plein de cette idée ſé- » duiſante, il ſourioit avec complaiſance » à ces nombreux enfans de ſa vieilleſſe, » qui n'offroient plus que les traits preſ- » que effacés d'une belle Nature affoiblie. » *Sophocle*, avec deux Scènes, avoit

(*a*) Eloge de M. de *Voltaire* par M. de *la Harpe*.

» pu, *à cent ans, charmer encore Athe-*
» *nes :* mais *Voltaire* lui-même, après
» *Racine*, nous avoit accoutumés à être
» plus difficiles ſur nos plaiſirs; & la
» pénible étendue de nos cinq Actes
» ne pouvoit pas être embraſſée par
» une tête octogénaire «.

En ſortant de cette Piece, plus de cinquante perſonnes furent ſe faire écrire chez l'Auteur de *Mérope* & de *Zaïre*.

Quelques jours après, il aſſiſta à une Séance de l'Académie Françoiſe. Ses Confreres furent le recevoir ſous la porte du Louvre, & le conduiſirent à la place du Directeur. Le ſort nomme à cette place, ſelon l'uſage ordinaire; mais on y dérogea, & une voix unanime le proclama Directeur pour le trimeſtre d'Avril. Les Académiciens s'occuperent de lui en parlant d'autres ſujets; & M. d'*Alembert* lut un Eloge de *Boileau*, que M. de *Voltaire* avoit un double intérêt d'entendre.

En ſortant de l'Académie il ſe rendit à la Comédie Françoiſe. Il avoit fallu tripler la garde, pour prévenir les malheurs ſi communs dans les grandes affluences du Peuple. Il fut porté plutôt que conduit dans la loge des Gentilhommes de la Chambre du Roi. Un inſtant avant de lever le rideau, le plus ancien des Comédiens, *Brizard*, ſuivi de ſes camarades, parut dans la loge, & poſa ſur ſa tête une couronne de lauriers. Surpris & tranſporté, il ôta la couronne, & dit avec une eſpece d'attendriſſement : *Eh ! voulez-vous donc me faire mourir à force de gloire ?* On joua enſuite *Irène*. Jamais les Acteurs ne mirent plus de feu, plus d'intérêt, plus de vérité dans leur jeu ; jamais on n'écouta avec plus d'attention. Les applaudiſſemens multipliés interrompirent ſeuls le ſilence attentif des Spectateurs. La Piece achevée, une nouvelle Scène s'offre : la

la toile ſe releve, & on voit la Statue de M. de *Voltaire*, entourée des Acteurs & des Actrices, » qui y placent chacun » une couronne de lauriers. Dans cette » ſurpriſe, qui tenoit de l'enchantement » pour le Public, les bayonnettes des » Sentinelles qui ſe trouvoient derriere » le buſte, ſervoient à la hâte à former » une maniere d'arc de triomphe, où » la quantité de couronnes s'entaſſoient » en montagne. Une voix unanime ap- » pelle M. de *Voltaire*, qui eſt retiré » dans le fond de ſa loge. M. de *Vi-* » *lette* réuſſit à la fin à le faire avancer; » il ſe montre courbé ſous le faix de » la gloire, baiſſant le front juſque ſur » l'appui de la loge, & reſte pénétré » dans cette attitude. Au bout de quel- » ques minutes, M. de *Voltaire* s'étant » relevé d'un air qui peint ſon ame dé- » licieuſement attendrie, les démonſtra- » tions de l'enthouſiaſme n'ont plus de

» bornes. Dans ce Parterre, qui l'ido-
» lâtre avec ivreſſe, les voiſins s'em-
» braſſent ſans ſe connoître, & la tête
» n'y eſt plus. Après beaucoup de peine,
» on obtient le ſilence; Mlle *Veſtris* lit
» ſur le bord du Théatre ces Vers de
» M. de *S. Marc* (Auteur d'*Adèle de*
» *Ponthieu*), qui ſont un im-promptu fait
» pendant le Spectacle.

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La ſévere Poſtérité.
Non, tu n'as pas beſoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir de l'honneur de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te préſenter;
Il eſt beau de la mériter,
Quand c'eſt la France qui la donne.

Ce triomphe unique, dont les faſtes littéraires d'aucune Nation ne fourni-

roient le modele, répandit une morne conſternation parmi ſes ennemis, éteignit les ſecretes eſpérances de ſes délateurs, & le récompenſa, dans un jour, de ſoixante ans de travaux. La gravure s'empara du ſujet, & prêta ſon burin pour immortaliſer ce beau jour. On liſoit, au deſſous de l'eſtampe, ces mots: L'*Homme unique à tout âge.*

Chaque démarche de M. de *Voltaire* occaſionnoit une fête. Ces ſortes de détails, que les Journaux ont conſervés, ne peuvent pas trop ſe placer dans une Hiſtoire. Elle doit atteſter cependant que jamais un Particulier n'excita un ſemblable éclat. Les rangs ſe confondirent; on oublia les uſages & les convenances de la Société; & ſon ſéjour dans la Capitale eſt une époque à part, qui prouve que les hommes ne ſont pas maîtres de leur ſuffrage, & qu'entraînés par l'empire du talent, ils lui doivent leur hommage.

Au milieu de cette ivreſſe, il s'occupoit de ſon retour à *Ferney*, & il ſeroit même parti à la fin d'Avril ſans une indiſpoſition de Madame de *Villette* qu'il ne voulut pas quitter. La vie tranquille, ſi douce à tout âge, & ſi néceſſaire pour la vieilleſſe, auroit peut-être reculé le moment fatal. Une ſtrangurie dont il étoit tourmenté depuis ſi long-temps, l'engagea de prendre des calmants. Son extrême impatience ne lui permit pas de conſulter les Médecins, & il crut que les ſages lenteurs de leur Art étoient inutiles. Il prit dans une nuit ce qu'il auroit fallu prendre dans huit jours; imprudence qui lui ôta preſque la faculté de s'exprimer; à peine diſtinguoit-il les objets, ou ſi quelques momens plus heureux revenoient par intervalles, il retomboit bientôt dans cet aſſoupiſſement léthargique, avant-coureur de la mort. Les quatre derniers jours, il étoit ſi foible qu'il ne paroiſſoit

pas même ſouffrir. A ces derniers momens, M. le *Curé de Saint Sulpice*, jaloux de remplir ſes devoirs de Paſteur vigilant & zélé envers une de ſes ouailles, vint lui offrir ſon miniſtere, &, s'approchant de ſon lit, lui demanda s'il croyoit en la Divinité de Jéſus-Chriſt; le malade ſe retourna, & répondit: *Je crois....*, ajoutant après une pauſe & à voix baſſe, *qu'il faut laiſſer mourir les gens en paix.* Expreſſion qui paroîtroit blâmable, ſi on oublioit que dans l'état de ſouffrance & d'épuiſement où il ſe trouvoit, la violence ſeule de la douleur a pu la lui arracher. Il expira en effet, cinq ou ſix heures après, le 30 Mai, à onze heures du ſoir.

Les gens du monde, qui ne s'affligent de rien, apprirent ſa mort avec ce regret tranquille qu'on accorde à ceux qui emportent avec eux quelques-uns de nos plaiſirs. Dans la Littérature, les uns ſe

conſolerent de l'éclipſe d'un Aſtre, qui, ſemblable au Soleil, ne laiſſoit preſque voir dans ſa courſe aucun de ceux qui rouloient avec lui : les autres eſpérerent que la médiocrité ſe produiroit avec moins de riſques ; & le petit nombre convenoit que le flambeau du Génie étoit éteint. Un parti, qui n'appartient point aux Lettres, laiſſoit percer cette joie ſecrete avec laquelle on contemple la dépouille d'un ennemi terraſſé ; & la vengeance, ce triſte plaiſir des ames timides, médita une injure que la Poſtérité reprochera à notre ſiecle. Si la ſépulture n'étoit qu'un devoir religieux, on excuſeroit des Miniſtres trop foibles pour ſe mettre au deſſus des paſſions ; mais c'eſt un devoir civil, que la Société doit à chacun de ſes membres. Qu'importent des reſtes inſenſibles, dira-t-on, pour leſquels les honneurs & les injures ſont également perdus? Rien, ſans doute ;

mais ce qui eſt quelque choſe, c'eſt l'opinion qui gouverne les hommes. Si le refus des derniers devoirs n'eſt point un outrage chez la plupart des Nations, c'eſt que nos triſtes dépouilles ne ſont point abandonnées à des mains étrangeres; & l'on ne connoît pas ces ſcènes de ſcandale auxquelles la Poſtérité ne s'accoutumera pas. Puiſſe-t-elle faire comme nous ! gémir & ſe taire.

Le corps de M. de *Voltaire* fut donc tranſporté à l'Abbaye Royale de Notre-Dame de *Scellieres*, Diocèſe de *Troies*. Voici l'extrait des Actes du regiſtre de ſépulture : » Cejourd'hui, deux Juin » 1778, a été inhumé dans cette Egliſe » Meſſire *François-Marie Arouët de* » *Voltaire*, Gentilhomme ordinaire du » Roi, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, âgé de 84 ans ou environ, décédé à *Paris* le 30 Mai dernier, préſenté à notre Egliſe le jour

« d'hier, où il eſt dépoſé juſqu'à ce que, » conformément à ſa derniere volonté, » il puiſſe être tranſporté à *Ferney*, lieu » qu'il a choiſi pour ſa ſépulture. La- » dite inhumation faite en préſence de » &c. &c.

M. l'Evêque de *Troies* crut que le Prieur de *Scellieres* ne pouvoit pas procéder à cet enterrement, & que cet acte religieux *pourroit avoir des ſuites fâcheuſes.* On voit par la réponſe reſpectueuſe, mais ferme, qu'un homme d'eſprit & éclairé peut détruire bien des difficultés.

A Scellieres, 3 Juin.

» Je reçois dans l'inſtant, Monſeigneur, à trois heures après midi, avec la plus grande ſurpriſe, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du jour d'hier 2 Juin. Il y a maintenant plus de 24 heures que l'inhumation du corps de M. de *Voltaire* eſt faite dans

notre Egliſe, en préſence d'un Peuple nombreux; permettez-moi, Monſeigneur, de vous faire le récit de cet événement, avant que j'oſe vous préſenter mes réflexions.

Dimanche au ſoir 31 Mai, M. l'Abbé *Mignot*, Conſeiller au Grand Conſeil, notre Abbé Commendataire, qui tient à loyer un appartement dans l'intérieur de notre Monaſtere, parce que ſon Abbatiale n'eſt pas habitable, arriva en poſte pour occuper cet appartement. Il me dit, après les premiers complimens, qu'il avoit eu le malheur de perdre M. de *Voltaire* ſon oncle; que ce Monſieur avoit déſiré dans ſes derniers momens, d'être porté après ſa mort à ſa terre de *Ferney*; mais que le corps, qui n'avoit pas été enſeveli, quoiqu'embaumé, ne ſeroit pas en état de faire un voyage auſſi long; qu'il déſiroit, ainſi que ſa famille, que nous vouluſſions bien

recevoir le corps en dépôt dans le caveau de notre Egliſe; que ce corps étoit en marche, accompagné de trois parens, qui arriveroient bientôt. Auſſi-tôt M. l'Abbé *Mignot* m'exhiba un conſentement de M. le Curé de *S. Sulpice*, ſigné de ce Paſteur, pour que le corps de M. de *Voltaire* pût être tranſporté ſans cérémonie; il m'exhiba en outre une copie collationnée par ce même Curé de *S. Sulpice*, d'une profeſſion de la foi Catholique Apoſtolique & Romaine, que M. de *Voltaire* a faite entre les mains d'un Prêtre approuvé, en préſence de deux témoins, dont l'un eſt M. *Mignot* notre Abbé, neveu du Pénitent, & l'autre, un M. le Marquis de la *Villevieille.* Il me montra en outre une lettre du Miniſtre de *Paris*, M. *Amelot*, adreſſée à lui & à M. de *Dampierre d'Ornoy*, neveu de M. l'Abbé *Mignot* & petit-neveu du défunt, par laquelle ces

Meſſieurs étoient autoriſés à tranſporter leur oncle à *Ferney* ou ailleurs. D'après ces pieces, qui m'ont paru & qui me paroiſſent encore authentiques, j'aurois cru manquer au devoir de Paſteur, ſi j'avois refuſé les ſecours ſpirituels dus à tout Chrétien, & ſur-tout à l'oncle d'un Magiſtrat qui eſt depuis 23 ans Abbé de cette Abbaye, & que nous avons beaucoup de raiſon de conſidérer. Il ne m'eſt pas venu dans la penſée, que M. le Curé de *S. Sulpice* ait pu refuſer la ſépulture à un homme dont il avoit légaliſé la profeſſion de foi, faite tout au plus ſix ſemaines avant ſon décès, & dont il avoit permis le tranſport tout récemment au moment de ſa mort : d'ailleurs, je ne ſavois pas qu'on pût refuſer la ſépulture à un homme quelconque mort dans le corps de l'Egliſe ; & j'avoue que, ſelon mes foibles lumieres, je ne crois pas encore que cela ſoit poſſible. J'ai préparé en hâte tout

ce qui étoit néceſſaire. Le lendemain matin ſont arrivés dans la cour de l'Abbaye deux carroſſes, dont l'un contenoit le corps du défunt, & l'autre étoit occupé par M. d'*Ornoy*, Conſeiller au Parlement de *Paris*, petit-neveu, par M. *Marchand de Varennes*, Maître-d'Hôtel du Roi, & M. *de la Houillere*, Brigadier des Armées, tous deux couſins du défunt. Après-midi, M. l'Abbé *Mignot* m'a fait à l'Egliſe la préſentation ſolennelle du corps de ſon oncle, qu'on avoit dépoſé : nous avons chanté les Vêpres des Morts; le corps a été gardé toute la nuit dans l'Egliſe, environné de flambeaux. Le matin, depuis cinq heures, tous les Eccléſiaſtiques des environs, dont pluſieurs ſont amis de M. l'Abbé *Mignot*, ayant été autrefois Séminariſtes à *Troies*, ont dit la Meſſe en préſence du corps; & j'ai célébré une Meſſe ſolennelle à onze heures avant l'inhuma-

tion, qui a été faite devant une nombreuſe aſſemblée. La famille de M. de *Voltaire* eſt repartie ce matin, contente des honneurs rendus à ſa mémoire, & des prieres que nous avons faites à Dieu pour le repos de ſon ame. Voilà les faits, Monſeigneur, dans la plus exacte vérité. Permettez-moi, quoique nos Maiſons ne ſoient pas ſoumiſes à la Juriſdiction de l'Ordinaire, de juſtifier ma conduite aux yeux de votre Grandeur. Quels que ſoient les priviléges d'un Ordre, ſes Membres doivent toujours ſe faire gloire de reſpecter l'Epiſcopat, & ſe font honneur de ſoumettre leurs démarches, ainſi que leurs mœurs, à l'examen de Noſſeigneurs les Evêques. Comment pouvois-je ſuppoſer qu'on refuſoit, ou qu'on pouvoit refuſer à M. de *Voltaire* la ſépulture qui m'étoit demandée par ſon neveu, notre Abbé Commendataire depuis vingt-trois ans, Magiſtrat depuis trente

ans, Eccléſiaſtique qui a beaucoup vécu dans cette Abbaye, & qui jouit d'une grande conſidération dans notre Ordre; par un Conſeiller au Parlement de *Paris*, petit-neveu du défunt; par des Officiers d'un grade ſupérieur, tous parens & tous gens reſpectables? Sous quel prétexte aurois-je pu croire que M. de *S. Sulpice* eût refuſé la ſépulture à M. de *Voltaire*, tandis que ce Paſteur a légaliſé de ſa propre main, une profeſſion de foi faite par le défunt il n'y a que deux mois, tandis qu'il a écrit & ſigné de ſa propre main un conſentement que ce corps fût tranſporté ſans cérémonie? Je ne ſais ce qu'on impute à M. de *Voltaire*; je connois plus ſes Ouvrages par ſa réputation qu'autrement; je ne les ai pas lus tous; j'ai ouï dire à M. ſon neveu, notre Abbé, qu'on lui en imputoit de très-répréhenſibles, qu'il avoit toujours déſavoués: mais je ſais, d'après les Canons,

qu'on ne refuſe la ſépulture qu'aux excommuniés, *latâ ſententiâ*, & je crois être ſûr que M. de *Voltaire* n'eſt pas dans le cas. Je crois avoir fait mon devoir en l'inhumant ſur la réquiſition d'une famille reſpectable, & je ne puis m'en repentir. J'eſpere, Monſeigneur, que cette action n'aura pas pour moi des ſuites fâcheuſes; la plus fâcheuſe, ſans doute, ſeroit de perdre votre eſtime; mais d'après l'explication que j'ai l'honneur de faire à votre Grandeur, elle eſt trop juſte pour me la refuſer.

Je ſuis, avec un profond reſpect, &c. «.

Un Poëte de ce ſiecle fit ainſi l'Epitaphe de M. de *Voltaire*:

O Parnaſſe! frémis de douleur & d'effroi;
Pleurez, Muſes, briſez vos lyres immortelles.
Toi! dont il fatigua les cent voix & les ailes,
Dis que Voltaire eſt mort, pleure, & repoſe-toi.

En voici une d'un autre genre :

Ici-gît qui toujours douta ;
Dieu par lui fut mis en problême,
Il douta de ſon être même.
Mais de douter il s'ennuya ;
Et las de cette nuit profonde,
Hier au ſoir il eſt parti
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

Et on a écrit, au bas d'un Mauſolée érigé par Madame de *** à la gloire de M. de *Voltaire.*

Le plus grand de ſon ſiecle en fut le plus aimable ;
Sur ſes Ecrits, ſur ſes diſcours,
La Grace répandit ce charme inexprimable,
Qui, ſans nous fatiguer, nous attache toujours.
Il épuiſa la Gloire, il tourmenta l'Envie ;
Chacun de ſes travaux éterniſa ſa vie ;
Et ſes bienfaits encore ont embelli ſes jours.
Les Beaux-Arts éperdus, l'Amitié déſolée,
Voudroient lui dreſſer un Autel.

Cherchant

Cherchant un jour ſon mauſolée,
L'Univers doutera s'il eut rien de mortel.

La terre de *Ferney* appartient aujourd'hui à M. le Marquis de *Villette*. La famille de M. de *Voltaire* a cru ſans doute entrer dans ſes vûes, en la faiſant habiter par Madame de *Villette*, dont les qualités eſſentielles & les charmes du caractere lui avoient inſpiré tant d'intérêt. Une Lettre d'un Voyageur renferme des détails qu'on trouvera ici avec plaiſir.

» Le premier objet de mon admiration a été d'y rencontrer des Etrangers, qui venoient, comme autrefois, des extrémités de l'Europe, viſiter cette maiſon, conſacrée aux Muſes, à la Philoſophie : on veut tout voir, on interroge avec avidité ceux qui ont eu le bonheur d'approcher le Grand Homme qu'on y cherche encore ; on aime à s'inſtruire des plus petits détails de ſa vie privée.

On éprouve un attendriſſement involontaire, lorſqu'on entre dans ſa chambre : elle eſt conſervée telle qu'il l'occupoit, & juſqu'à ſon lit, qui ſemble encore prêt à l'y recevoir, on ne s'eſt pas permis d'y déranger la moindre choſe ; mais on ſe ſent ſur-tout frappé d'un ſaiſiſſement dont on n'eſt pas le maître, lorſqu'on jette les yeux ſur l'urne funéraire où repoſe ſon cœur.

C'eſt une Pyramide quadrangulaire, contre laquelle eſt adoſſé un autel, compoſé d'un ſimple tronçon de colonne cannelée ; cette Pyramide eſt ceinte, au tiers de ſa hauteur, d'une corniche ſaillante, ſoutenue aux angles par quatre conſoles antiques ; & porte une urne ſépulcrale ſur chaque face ; une couronne de lauriers termine la Pyramide tronquée ; c'eſt le ſeul attribut caractériſtique qui y ſoit exprimé ; & ſur l'autel eſt placé un couſſin de velours, où repoſe un cœur,

ſymbole de celui qui eſt dans l'intérieur du monument.

Cet enſemble, compoſé de trois marbres, le blanc, le noir & le vert antique, de la hauteur d'environ ſept pieds ſur trois & demi de largeur à ſa baſe, eſt placé dans l'intérieur d'une niche drapée en noir, & porte dans l'ame l'idée douloureuſe du Génie de la Mort.

On a décoré cette chambre de quelques portraits qui ſe trouvoient dans le Château de *Ferney*, & pour leſquels M. de *Voltaire* avoit le plus de prédilection, l'Impératrice de Ruſſie, le Roi de Pruſſe, la Princeſſe de *Bareith*, la Marquiſe *du Châtelet*, le célebre *le Kain*, M. d'*Alembert*, M. le Comte de *Maurepas*, M. d'*Argental*, M. & Mad. la Marquiſe de *Villette*, &c. On y lit cette Inſcription :

Mes Manes ſont conſolés, puiſque mon cœur eſt du milieu de vous.

Quoique dans le cours de cette Hiſtoire nous ayons tâché de faire connoître M. de *Voltaire*, il eſt cependant des traits que nous n'avons pu y placer. En voici quelques-uns ſans ordre, tels que notre mémoire nous les fournira.

Il n'aimoit ni les Grands, ni les titres; quoiqu'il ait ſouvent encenſé les uns, & quelquefois pris les autres. En lui parlant d'un de ſes parens, nous le nommions comme tout le monde l'appeloit.... *N... eſt ſenſible à votre ſouvenir*, répondit-il, *la ſimplicité de nos Cantons n'admet pas les titres faſtueux.* Malgré ſa gloire, ſes ſuccès, il étoit timide, & avoit quelque choſe de gêné, qui ſe perdoit dès la ſeconde minute de l'entretien. Il écoutoit avec tant d'attention, que ceux qui parloient en étoient preſque déconcertés. On ne l'ennuyoit pas, mais on l'impatientoit aiſément. Si l'on citoit quelques-uns de ſes Vers ſans faire ſentir

l'harmonie, ſon œil s'allumoit : *Les Vers ſe chantent*, ajoutoit-il, *& ne ſe confondent pas dans la Proſe*. Lorſqu'à certaines heures il alloit de ſon appartement dans celui de ſa niece, il ſe trouvoit des gens ſur ſon paſſage, pour pouvoir dire qu'ils l'avoient vu. Cet hommage, fait pour flatter l'amour-propre, lui donnoit quelquefois tant d'humeur, qu'il rentroit bruſquement chez lui, & ne paroiſſoit plus de tout le jour.

Un éloge bien rare, & qu'il a mérité dans toute ſon étendue, eſt celui-ci. Il n'avoit pas un ſeul ridicule : non ſeulement modeſte ſur ſa perſonne & ſur ſes talens, il ne les citoit jamais, mais il n'avoit même point de ces converſations adroites, où l'on a le plaiſir de parler de ſoi en ne ſe nommant pas. On appellera ridicule peut-être, la manie d'être cru malade, lorſqu'il étoit en très-bonne ſanté. Cette façon d'exiſter étoit réflé-

chie ; elle le mettoit à couvert des ennuyeux, claſſe toujours fort nombreuſe, & qu'il redoutoit comme un des fléaux du genre humain.

Il avoit une ſi grande habitude des Vers, que la Poéſie étoit devenue pour lui une Langue dans laquelle il écrivoit comme on écrit en Proſe. Souvent il dictoit ſi vîte, que ſon Secrétaire ne pouvoit le ſuivre. Il n'eſt aucune de ſes Tragédies qui lui ait couté plus de trois ſemaines de travail. Cette eſpece de Poëme n'étoit pas, à ſon avis, le plus grand effort de l'eſprit humain, & il reſtituoit de très-bonne foi à l'Acteur la portion de gloire qui lui revenoit ſur le ſuccès d'une Piece.

La Littérature lui paroiſſoit une ſi médiocre occupation, qu'à ſon avis, les ſuccès les moins douteux pouvoient ſeuls juſtifier un homme qui ſe dévouoit à l'inutile métier de faire de l'eſprit pendant toute ſa vie.

Ce qu'il a produit n'a point été universellement accueilli, cru, préconiſé. La plupart de ſes Comédies, ſes Opéra, ſon *Taureau blanc*, la *Guerre de Geneve*, cinq ou ſix de ſes Tragédies, faites les dix dernieres années de ſa vie, n'ont été ni louées, ni produites par ſes amis. Pourquoi n'ont-elles pas fait tort à ſa réputation? C'eſt que dans tous ſes Ouvrages précipités & imparfaits, il y a des beautés de détail, & un reſte de charmes encore au deſſus des efforts de ſes Contemporains; & voilà la cauſe très-naturelle de cet enthouſiaſme ſoutenu. Il ne fait aucun tort au jugement de ſes partiſans, & ajoute encore à la gloire de M. de *Voltaire*.

On a dit que ſon ſiecle, idolâtre de ſes Ecrits, en étoit venu à préférer les beautés frivoles à des Ouvrages immortels; que le don de plaire étoit dans ſes Ecrits aux dépens de la raiſon, & que

les connoiſſances ſuperficielles égaroient & accoutumoient l'eſprit à des erreurs multipliées; qu'il avoit été univerſel, mais que dans tous les genres cependant il avoit laiſſé à d'autres la premiere place, &c. Si M. de *Voltaire* eſt ſi inférieur à *Corneille* & à *Racine*; ſi ſes Hiſtoires ſont ſi infidelles; ſi ſes *Mélanges philoſophiques* ne ſont que des Réflexions uſées, embellies par ſon pinceau; ſi la vérité honteuſe a cédé aux graces du menſonge: pourquoi ce ſuffrage univerſel? Pourquoi toutes les Nations ſe précipitent-elles à ſa ſuite dans l'abîme de l'erreur? Pourquoi ſes Cenſeurs, ſi éloquens, reſtent-ils ſeuls, répandant leur doctrine dans le déſert?

Les Archives de la République des Lettres ne conſervent pas le nom d'un ſeul homme qui ait également bien écrit en Vers & en Proſe. *Racine* ne nous a laiſſé que deux Lettres, où il y a de la

force & du naturel. *Deſpreaux* étoit correct, mais ſans graces & ſans élégance; *Rouſſeau* n'eſt pas ſoutenable dans ſes Lettres. Avant M. de *Voltaire*, peut-être regardoit-on cette réunion de talens comme impoſſible. Ses ſucceſſeurs, MM. de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de la *Harpe*, ont, d'après lui, réuni ce double mérite.

On lui a reproché d'avoir tour à tour dit du bien & du mal des Italiens, des Eſpagnols, des Allemands, des Anglois, des François; c'eſt qu'il y a en effet du mal & du bien à en dire : ce n'eſt ni inconſéquence, ni injuſtice; c'eſt vérité. Ce qui ſe dit des Nations peut également s'appliquer aux hommes célebres, dans leſquels on ne peut pas tout admirer. Il a fait ce que nous faiſons à ſon égard. Pour être vrai, nous changeons de ſtyle ſuivant les circonſtances.

Les premiers Ouvrages de M. de

Voltaire n'annonçoient pas cette richeſſe d'imagination qu'il a déployée depuis. *Œdipe* étoit d'après *Sophocle*; *Mariamne* avoit eu des modeles; & ce n'eſt pas l'invention qui fait le premier mérite de la *Henriade*. Mais à la moitié de ſa carriere, il donna *Alzire*, *Mahomet*, & compoſa cet Ouvrage ſans rival dans la Langue Françoiſe, & auquel on ne reprocheroit rien, ſi on en retranchoit des détails licentieux, qui n'y ajoutent pas une ſeule beauté.

On a dit, dans un Précis hiſtorique très-bien écrit : » Ce n'eſt pas ici le lieu » de retracer les chagrins qui l'obligerent » d'aller vivre à la Cour d'un Roi Phi» loſophe «. C'eſt en 1750, comme on l'a vu, que M. de *Voltaire* fut en Pruſſe. Pendant les cinq années qui précéderent, il n'avoit eu en France que des honneurs, des graces & des récompenſes; & lorſqu'il quitta la Cour du Roi de Pologne, il

n'avoit de chagrin que celui cauſé par la perte de Madame la Marquiſe du *Châtelet*, femme rare, dont le génie & les qualités répandoient ſur ſa vie toute eſpece d'agrémens.

Il y a des détails ſi puérils, qu'on ne peut pas les faire entrer dans un Livre ſérieux, à moins de les dénaturer, & alors il vaut mieux les ſupprimer; mais ſi l'on pouvoit publier les cauſes de quelques événemens, dont ſes ennemis ont fait un uſage ſi adroit, on verroit quelle tournure prend une ſimple imprudence entre les mains de la méchanceté.

Accoutumé preſque à l'âge de ſoixante ans à une célébrité dont on n'avoit pas encore vu d'exemple, il ſoignoit cette réputation qui lui étoit devenue un beſoin. Si, tranquille dans ſa retraite de *Ferney*, il eût fait ſuccéder aux travaux de l'eſprit, les douces occupations de l'Agriculture, il auroit vu de

ſon vivant ſon héritage partagé. Son ſilence eût été regardé comme le terme néceſſaire d'un eſprit épuiſé; & les hommes, ſi prompts à oublier, euſſent bientôt créé une autre idole. Mais s'efforçant de mériter, juſqu'au dernier moment, les hommages de ſon ſiecle, il avoit commencé par obtenir une ſtatue, il finit par une apothéoſe.

Le talent auquel M. de *Voltaire* devoit le plus d'agrément, c'eſt celui de converſer. Quelque éclat que jettent les autres, il ne doit pas en être effacé. C'eſt une grande pauvreté de n'avoir qu'une ſorte d'eſprit, diſoit M. de la *Rochefoucault*, à l'occaſion de *Racine* & de *Boileau*. On pourroit dire auſſi : C'eſt une grande pauvreté de n'avoir qu'un langage, qu'une maniere de diſcourir. Mais quelle fécondité ! quelle reſſource ! c'étoit un mélange facile & épuré de ſaillies pures, de réflexions intéreſſantes, d'applications

heureuſes, de diſcuſſions piquantes. On ſe diſoit bien: Voilà l'homme que j'ai lu, mais on trouvoit quelque choſe de plus encore. Pour ſéduire, il n'intéreſſoit pas l'amour-propre des autres, il s'abandonnoit, & l'on voyoit tant d'harmonie entre ſes expreſſions & ſes idées, qu'il ſembloit s'être créé une Langue.

Nous n'avons pas fait une obſervation importante, c'eſt que M. de *Voltaire* n'a jamais commencé une querelle Littéraire, ni rendu Epigramme pour Epigramme. Il ſeroit facile d'en rapporter de toute eſpece, & l'on formeroit plus de cinq cents Volumes de ce qui a été écrit contre lui. Une ſeule réflexion nous a détournés de toute eſpece d'examen dans ce genre. Lorſqu'on voit d'un côté tout ce qu'a produit un Grand Homme pour notre inſtruction & pour notre plaiſir, & qu'on trouve dans une Epigramme ou dans une Satire, le génie,

le goût, l'eſprit même refuſés à ce même homme, on trouve une pareille ſortie ſi ridicule, qu'on s'en croit complice en ne faiſant que la rapporter.

Nous croyons cependant, que les ennemis de M. de *Voltaire* n'ont pas peu contribué à ſa gloire. Ils ont tenu ſon génie dans une continuelle activité, & l'ont forcé au travail ſi pénible de corriger ſans ceſſe. Les Lecteurs, que les ſons monotones de la louange auroient endormis, ſe ſont réveillés aux cris aigus de la Satire. Les eſprits ſe ſont partagés, & ont formé deux claſſes, l'une d'Admirateurs ſans reſtrictions, l'autre de Cenſeurs adroits; un troiſieme parti a voulu concilier les deux autres, & de cette façon le Public a été pendant cinquante ans occupé du même homme.

Quel bien a-t-il laiſſé à la Société? le voici:

1°. Il a appris à faire de l'eſprit un

uſage plus élevé qu'on n'en avoit fait juſqu'à lui. Chacun a tranſporté dans la carriere que la Nature lui marquoit, les vûes qui avoient décidé le ſuccès des Ouvrages de ſon modele.

2°. Il a donné du goût à ſon ſiecle, non ſeulement en décréditant le faux Bel-Eſprit, mais en montrant l'art de varier les tons, en élaguant le champ de l'Hiſtoire, en donnant à l'érudition la parure dont elle ne peut ſe paſſer.

3°. La Langue ſeroit fixée par ſes ſeuls Ecrits, ſi elle pouvoit l'être; & la prétendue force qu'on vante depuis quelques années, eſt trop ſouvent aux dépens de cette clarté précieuſe, pour qu'on ne s'en tienne pas à l'élégante ſimplicité de *Voltaire*.

4°. Il a changé l'état d'homme de Lettres, ſoit en ouvrant à ceux qui les cultivent différens chemins, ſoit en donnant au Public les idées qu'il doit ſe

former de quiconque a le talent de l'inſtruire, de l'amuſer, & de lui plaire.

5°. Le goût de la lecture s'eſt répandu à proportion des plaiſirs qu'elle donnoit. On a trouvé ſi commode de s'inſtruire ſans s'en appercevoir, & d'avoir ſoi-même de l'eſprit à ſi bon marché! La ſeule lecture des Œuvres de *Voltaire*, feroit d'un homme très-médiocre un homme fort aimable.

6°. Il a accoutumé les hommes à des idées de tolérance, qui ont banni de certains pays des perſécutions, dont le ſeul ſouvenir fait horreur. Le monde Européen eſt délivré des Sectaires; le ridicule veille pour déconcerter quiconque viendroit aujourd'hui prêcher une nouvelle doctrine.

L'eſprit qu'il a laiſſé ſur la terre détruira un jour cette folie ſanguinaire qui tient des millions d'hommes armés pour vider des querelles qui n'exiſtent point;

&

& qui n'exiſteroient pas, ſi l'on ne vouloit de temps en temps faire uſage de ces bandes militaires, pour juſtifier leur inutilité réelle.

Je ſuppoſe que tout cela ſoit compenſé par quelques abus ; que cette plume bienfaitrice du genre humain ſe ſoit quelquefois égarée ; qu'eſt-ce que ces malheurs à côté des nombreux avantages qui en réſultent ? Ils ne ſont pas dus en entier à M. de *Voltaire* ; mais ceux qui ont continué ſon projet, étoient animés de ſes principes. Il eſt toujours la cauſe premiere de l'heureuſe révolution dont les biens ſe répandent en s'éloignant de leurs ſources. Semblables à ces fleuves qui, dans un long cours, reçoivent des eaux étrangeres & groſſiſſent le volume, dont ils vont enrichir les mers : auſſi l'eſprit de M. de *Voltaire*, fortifié de celui de ſes Coopérateurs, ira

porter un nouveau jour dans les ſiecles les plus reculés.

Sur les dernieres années de ſa vie, il ne ſortoit point pendant le grand hiver, & gardoit ſon lit juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir. Son lit, d'une extrême propreté, étoit couvert de livres; on voyoit auprès une table élégante, ſur laquelle ſe trouvoit toujours de l'eau fraîche, du café au lait, des marques de papier blanc, une écritoire. S'il liſoit, il faiſoit des remarques; s'il compoſoit, il écrivoit ordinairement lui-même. A l'âge de quatre-vingts ans il a fait les *Filles de Minée* dans deux jours. Il étoit tellement accoutumé au jour de l'impreſſion, que ce n'étoit que ſur les épreuves qu'il jugeoit & corrigeoit ſes Ouvrages; très-ſouvent on commençoit à les imprimer, qu'ils n'étoient pas à moitié faits. Après ſes plaintes contre les Imprimeurs,

& les plaintes des Typographes contre ſes éternelles corrections, l'Ouvrage voyoit le jour; les éditions ſe multiplioient; les Oracles de la Littérature l'annonçoient. Le bizarre tableau de ces jugemens contradictoires amuſoit ſa ſolitude, &, tandis que ſes infatigables adverſaires s'efforçoient de flétrir ſes lauriers, il préparoit dans de nouveaux Ouvrages, un nouvel aliment à l'Envie ou à la Critique.

Son château étoit l'habitation commode d'un Particulier aiſé, & non la retraite d'un Célibataire opulent. Des meubles ſimples, des gens modeſtement vêtus, une table ſaine, des équipages antiques, des jardins dont la Nature faiſoit tous les ornemens, un parc médiocrement entretenu; voilà ce qu'on voyoit à *Ferney*. On y retrouvoit les traces de cette ancienne hoſpitalité, dont les Poëtes nous ont conſervé la précieuſe Hiſtoire;

les malades ſur-tout avoient des droits aux ſoins aſſidus & aux attentions particulieres. La liberté y étoit le premier des biens, & ne dégénéroit que rarement dans cette dangereuſe facilité qui amene la cohue, ou dans cette négligence totale qui abandonne à eux-mêmes les hôtes indulgens qui ſe prêtent à tout. On croira avec peine qu'un homme repréſenté ſi difficile à vivre, permettoit pendant une partie de l'hiver un bal bruyant dans une ſalle attenante à ſon appartement; qu'il fut le meilleur des maîtres, docile aux bruſques volontés d'une Gouvernante zélée, & facile à excuſer les abſences d'un vieux Domeſtique ivrogne, toujours menacé & jamais puni.

Sa bibliotheque n'étoit ni auſſi nombreuſe, ni auſſi bien choiſie, que ſa fortune & ſes beſoins l'auroient fait préſumer. Il exécutoit ce qu'il avoit dit dans le *Temple du Goût*; il réduiſoit à dix ou vingt

pages des volumes entiers, & faiſoit relier enſemble tous ces Auteurs mutilés; un tigre empaillé gardoit l'entrée de la ſalle, pluſieurs tables étoient couvertes de cartons; la plupart des Livres étoient chargés de notes de ſa main, & quelques-unes étoient exprimées en termes que ſuggerent le dépit & l'impatience. On y voyoit un tas de Brochures couvertes de pouſſiere, qui n'avoient pas même été ouvertes. Toutes les années il brûloit les Epîtres manuſcrites qu'on lui avoit adreſſées. Lorſqu'on aſſiſtoit à cette opération, & qu'on demandoit grace pour quelques Vers innocens, il ſe fâchoit, diſant que ce ſeroit le plus grand abus de confiance dont on pût ſe rendre coupable.

Dans les dernieres années il enviſageoit ainſi la Littérature.

Les Gens de Lettres avoient autrefois une indifférence pour la fortune,

bien plus voiſine de la Philoſophie que l'intrigue actuelle. Les Libraires étoient avides comme aujourd'hui ; mais il étoit plus noble d'être leurs dupes volontaires, que d'écrire contre eux. Les Grands, froidement dédaigneux, avoient dès-lors une protection inſultante ; mais on ſe permettoit une allure originale, fort préférable à cette éternelle complaiſance dont il faut payer l'honneur de paroître leurs égaux. La rivalité produiſoit quelques Epigrammes, & ſouvent des plaiſanteries ameres ; mais dans un ſiecle on n'a vu qu'une fois des Couplets attribués à *Rouſſeau*. Les injures plus atroces, plus nuiſibles, ont été répétées depuis vingt ans, & la Juſtice n'a ni vengé les innocens, ni puni les coupables. L'art de converſer, les ſaillies originales, appeloient dans les Sociétés les mieux compoſées les Gens de Lettres. Ces agrémens, devenus plus rares aujour-

d'hui, ſe perdent dans les minutieuſes conventions qui forment ce qu'on appelle *l'uſage du monde*; & ils ſont remplacés par une froide exactitude qui tient le milieu entre la raiſon & le pédantiſme.

La Littérature, au commencement de ce ſiecle, ne demandoit que de l'eſprit, & l'amour du travail. Elle demande aujourd'hui de la raiſon pour ſe faire lire, de l'adreſſe pour ſe faire connoître, & des ſoins pour ſe faire louer. Ce qui caractériſe le moment où nous vivons, c'eſt l'amour de l'argent. La gloire n'eſt plus une paſſion, c'eſt un moyen de décider les faveurs & les graces. On ne reconnoît plus de claſſes entre les hommes. Tout le monde a les mêmes prétentions. Le défaut ſeul de fortune arrête ceux qui aſpirent à cette égalité univerſelle. Les Gens de Lettres vivant dans le monde, n'ont pas cette originalité

piquante qui les rendoit agréables, ils perdent à cette maniere d'être. Ils n'ont point ce naturel, cette facilité, qui eſt le fruit du grand uſage. Leurs connoiſſances & leur eſprit eſt très-inutile. Dans la Société journaliere, ils n'ont pas les avantages dus au haſard : auſſi ſont-ils délaiſſés, protégés ou pris pour ſujet de plaiſanteries.

Malgré la préférence accordée au *Siecle de Louis XIV*, on eſt forcé de convenir que M. de *Voltaire* a couru la carriere de la gloire, avec un grand nombre de rivaux.

Fontenelles, le premier des Modernes qui ait conçu le projet de ſuivre avec ſuccès pluſieurs carrieres ; *Malherbe*, *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *la Fontaine*, ne penſerent jamais à être des Proſateurs agréables. Pourquoi ? c'eſt, il faut l'avouer, que ces grands hommes étoient trop peu inſtruits. Ils connoiſſoient la

Littérature, ou, pour mieux dire, la partie de la Littérature qui correſpondoit à leur genre. *Fontenelles* avoit été au delà. L'Hiſtoire, la Phyſique, & un commencement de Philoſophie, partagerent ſes loiſirs. M. de *Voltaire* l'éclipſa, & ſurtout l'eſprit qu'il communiqua à ſon ſiecle entraîna l'admiration & les ſuffrages vers des objets plus relevés, & une autre maniere de ſaiſir les objets, *que celle adoptée* par le bel-eſprit de ce ſiecle. On accordera toujours à *Fontenelles* une grande fineſſe de perception, des connoiſſances, un ſtyle ſoigné, élégant; mais on ne trouvera que chez ſon ſucceſſeur, le pinceau fier & hardi qui encadre les Nations, les ſiecles, l'eſprit humain; l'Art de donner de l'élaſticité à la raiſon, & le premier de tous les talens, celui de penſer.

M. de *Crébillon*, poſſédant un génie mâle, ſembloit avoir vécu long-temps

dans les atteliers de *Melpomene*. Ses crayons, *coupés avec des poignards*, & ſes pinceaux, trempés dans le ſang, nous ont laiſſé des tableaux qui réfléchiſſent dans l'ame l'horreur & l'épouvante. *Monteſquieu* oſa juger les Gouvernemens, & ſut retrouver dans les ténebres de l'antiquité la route qui avoit conduit les Romains au faîte de la gloire. Parvenu à ce degré d'élévation, il a montré les précipices horribles, dans leſquels s'eſt abîmée la grandeur d'un Peuple, Roi de l'Univers. Cette eſquiſſe ſublime a peut-être donné à M. de *Voltaire* l'idée du tableau immenſe, dans lequel il a placé toutes les Nations. L'Angleterre a vu dans ſon ſein ſe multiplier des eſprits nerveux, qui, perçant les ténebres de la Métaphyſique, ont donné à la Raiſon un empire que les anciennes opinions lui diſputoient avec trop d'avantage. Combien d'hommes diſtingués réclamoient à

leur tour l'attention de l'Europe ! L'un lui préſentoit l'*Hiſtoire de la Nature*, Ouvrage digne du ſujet; celui qui donneroit le mieux l'idée d'un Dieu, ſi l'homme borné pouvoit aſpirer à une conception auſſi ſublime. L'autre lui offre l'*Hiſtoire de l'Eſprit humain*, objet le plus curieux, le plus intéreſſant, après le tableau du Monde phyſique. Une voix éloquente force l'Europe à l'écouter, & lui dérobe, par ſes heureux preſtiges, juſqu'aux écarts d'une imagination trop féconde. Des Sciences entieres, cachées juſqu'à ce jour dans les réſervoirs de la Nature, en ſortent pour éclairer l'Univers. Telles ſont la Chimie, l'Electricité, la Science économique. Des hommes célebres, écrivant leurs préceptes à la lueur des expériences, ſont devenus les Oracles, & ont mérité d'être crus, parce qu'ils n'étoient ni énigmatiques, ni les échos de l'opinion.

Malgré l'éclat que jetoient tant de lumieres, & la foule ſavante que la Gloire admettoit dans ſon Temple, on a cependant toujours diſtingué *Voltaire*; il a été un homme à part.

Preſque tous ſes Ouvrages ſont courts. L'antiquité nous a laiſſé peu d'exemples de volumineux Diſcours (excepté en Hiſtoire). On étoit perſuadé qu'il falloit employer peu de mots, pour qu'ils ſe gravaſſent mieux dans la mémoire. Voilà pourquoi les Fables d'*Eſope*, les Ironies de *Socrate*, les Allégories de *Platon*, les Caracteres de *Théophraſte*, les Réflexions d'*Antonin*, & enfin cette quantité de Sentences, tranſmiſes de Peuple en Peuple, ſous les noms de Proverbes & d'Adages, forment de ſi petits Volumes.

On l'accuſe, & avec raiſon, de n'avoir pas aſſez diſtingué la Religion d'avec le Fanatiſme, qui n'en eſt que l'abus. Cette

distinction étoit néceſſaire, & elle lui eût épargné bien des ennemis. Après tout, l'une a triomphé de ſes attaques ; & l'on peut dire qu'il a porté à l'autre des coups mortels, ſi l'on fait attention que ce monſtre, autrefois ſi ardent, ne marche plus aujourd'hui que dans l'ombre, à la foible & mourante lueur d'un flambeau preſque éteint ; que le commencement de ce ſiecle avoit preſque vu une héréſie nouvelle ſe former dans le ſein de l'Egliſe Gallicane ; que le feu des anciennes querelles couvoit encore dans les extrémités du Royaume, & qu'un eſprit nouveau a détruit les prétentions des inſpirés, & décrédité des Oracles impoſteurs ; que cet eſprit s'eſt montré ſur la ſcène, s'eſt inſinué juſque dans les Ouvrages frivoles deſtinés à tromper l'ennui des hommes abandonnés à l'oiſiveté ; qu'enfin, c'eſt à M. de *Voltaire* qu'il faut appliquer ce Vers heureux :

Un ſeul homme a ſouvent fait penſer tous les hommes.

La plus grande de ſes occupations, ſur la fin de ſa vie, étoit ſa correſpondance. Un de ſes grands amuſemens fut, dans tous les temps, de recevoir des Lettres, & d'y répondre. Il avoit, dans chaque païs, des Correſpondans du premier mérite, qui lui apprenoient quel degré de confiance il devoit aux bruits publics dont les Gazetiers rempliſſent ces Feuilles, deſtinées à appaiſer l'inquiete curioſité des hommes, rarement occupés de ce qui les entoure, & toujours frappés des événemens éloignés. Voilà pourquoi ſes Ouvrages abondent d'anecdotes curieuſes. Il écrit toujours pour l'Europe, & non pour la France; en quoi il a été imité par peu d'Ecrivains, pour qui le monde eſt leur patrie.

D'ailleurs, comme l'a dit M. *Dorat*: » M. de *Voltaire*, ce compoſé de tous » les eſprits, a excellé dans preſque tous » les genres, & ſe place à côté de nos

» Génies les plus créateurs, par cette » Philoſophie éloquente ou ſenſible ; » cette magie de couleurs, cette fécon- » dité inépuiſable, & cette flexibilité » d'imagination qui ſe caractériſe «. Il deſcendoit à tous les genres ; & dans ſes Lettres, il inſtruit, il plaiſante, il diſſerte, il perſuade, il peint, &c. &c.

Comment trouvoit-il le temps de payer les ſoins & l'exactitude de ces nombreux Correſpondans ? En donnant peu au ſommeil, & rien aux oiſifs & aux importuns. Ces momens multipliés & perdus pour la plupart des autres hommes, tels que les viſites, la toilette, les devoirs de convenance, n'exiſtoient pas pour lui ; & quand on eſt débarraſſé pareillement des ſoins minutieux de l'économie, & des inquiétudes de l'avenir, on penſe beaucoup dans un jour. Attendez tout d'un eſprit facile, qui n'eſt pas dans la déſolante néceſſité de par-

courir ſans ceſſe des objets oppoſés, & dont les diſtractions paſſageres ne détruiſent pas l'ordre dans les idées.

ANECDOTES

Qui n'ont pu entrer dans le corps de l'Hiſtoire.

ETANT à *Colmar*, il vivoit beaucoup avec M. & Madame la Préſidente de *Klinglin.* Leur enfant, plus beau qu'*Antinoüs*, fut frappé d'une léthargie aux cuiſſes & aux jambes. » C'eſt, dit-il » en le baiſant, la tête de l'*Amour* ſur » le corps de *Lazare* «.

La Poéſie n'étoit pas à ſes yeux l'Art de faire des Vers, moins encore celui de rimer, comme le répete cent fois *Boileau*, mais un langage dans lequel peu de gens pouvoient s'exprimer. La plupart des Poëtes, avant lui, faiſoient gloire d'une eſpece de délire qu'ils eſpéroient donner

pour une inſpiration. Croyant qu'il n'y avoit point de bons Ouvrages ſans raiſon & ſans graces, il dédaigna ces convulſions poétiques, que les Poëtes ont ſouvent affectées, & qu'il a ſi bien appris à mépriſer.

Un homme de beaucoup d'eſprit accuſoit, devant M. de *Voltaire*, un de leurs amis communs, de ne lui avoir pas facilité la route d'un poſte, qui étoit depuis long-temps l'objet de ſes vœux. Il me donnoit toujours pour raiſon, qu'une puiſſance ſupérieure lui lioit les mains : il diſoit vrai, répliqua M. de *Voltaire ;* & ſavez-vous quelle étoit cette puiſſance ſupérieure ? Non, dit l'autre : c'étoit moi-même, continua M. de *Voltaire ;* & pourquoi, s'il vous plaît, reprit M. de*** un peu piqué ? » C'eſt qu'avec vos ta-» lens on eſt tout ce qu'on veut, & » que celui que je vous ai préféré, ne

» peut être que ce que je le ferai; avec » moi il faut ſe preſſer, demain je ne » ſerai plus «.

Je ne ſais ſi c'eſt un Madrigal ou une Epigramme que M. de *Voltaire* écrivit ſous le portrait de *Fontenelle :*

D'un nouvel Univers il ouvrit la barriere,
Des infinis ſans nombre autour de lui naiſſans,
Meſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans;
A nos yeux étonnés il traça la carriere.
L'ignorant la comprit, le ſavant l'admira;
Né pour tous les talens, il fit un Opéra.

Comme Epigramme, ces Vers ſont aſſez plaiſans; ſi c'eſt un compliment, il eſt médiocre.

M. le Marquis de *la Fare*, héritier des graces & des talens de M. le Marquis de *la Fare*, fit l'im-promptu ſuivant :

Rien ne change ſur la terre
Que de forme & de nom;
Les Païens nommoient Apollon
Le Dieu que nous nommons Voltaire.

M. de *Voltaire* avoit écrit à Madame de *Maurepas* : » Si jamais M. *Turgot* » ceſſe d'être Miniſtre, je me ferai Moine » de déſeſpoir «. Lorſqu'il fut en effet diſgracié & remplacé par M. de *Clugni*, Madame de *Maurepas* ſomma M. de *Voltaire* de ſa parole. » Rien n'eſt plus » juſte, Madame, répondit-il, je me fais » Moine de *Clugny* «.

Rien n'eſt plus difficile que d'enlever toutes les taches d'un Ouvrage; l'extrême exactitude touche de bien près à la ſéchereſſe. Je recevrois avec réſignation, diſoit M. de *Voltaire*, les Critiques de M. d'*Argental*; mais peut-on toujours exécuter ce que nos amis nous

conſeillent ? Il y a d'ailleurs des défauts néceſſaires ; vous ne pouvez guérir un boſſu de ſa boſſe ; mon enfant eſt boſſu ; mais il ſe porte bien.

Il avoit le petit talent de tourner aſſez bien une Epigramme ; en voici quelques-unes peu connues.

Ci-gît qui toujours bredouilla
Sans avoir jamais rien pu dire ;
Beaucoup de Livres farfouilla
Sans avoir jamais pu s'inſtruire ;
Et beaucoup d'Ecrits barbouilla,
Que perſonne ne pourra lire.

LA DISPUTE.

De Beauſſe & moi, criailleurs effrontés,
Dans un ſouper clabaudions à merveille ;
Et tour à tour épluchions les beautés
Et les défauts de Racine & Corneille.
A piailler ſerions encor, je crois,
Si n'euſſions vu ſur la double Colline

Le grand Corneille & le tendre Racine,
Qui ſe moquoient de de Beauſſe & de moi.

EPIGRAMME.

Cher Abbé, je vous remercie
Des Vers que vous m'avez prêtés;
A leurs ennuyeuſes beautés,
J'ai reconnu l'Académie.
La Motte n'écrit pas fort bien,
Vos Vers m'ont ſervi d'antidote
Contre ce froid Rhétoricien.
Danchet écrit comme *la Motte*,
Mais ſur-tout n'en dites rien.

Un des traits qui fit le plus d'ennemis à M. de *Voltaire*, c'eſt le jugement qu'il porta ſur *Pope*, en 1726. Un demi-ſiecle l'a confirmé cependant; mais il ne rendit pas moins ſon Auteur ſuſpect de fidélité à la Littérature Françoiſe. Voici le jugement: » Je voudrois » vous envoyer deux ou trois Pieces de

» M. *Pope*, le meilleur Poëte de l'An-
» gleterre, & à preſent de tout le monde.
» J'eſpere que vous ſavez aſſez d'An-
» glois pour ſentir toutes les beautés de
» ſes Ouvrages ; pour moi, je trouve
» l'*Eſſai ſur la Critique* auſſi ſupérieur
» à l'Art poétique d'*Horace*, que le
» Poëme de *la Boucle de cheveux* me
» paroît l'être au *Lutrin* de *Deſpréaux*.
» Je n'ai vu en aucun endroit une imagi-
» nation auſſi aimable, des graces ſi déli-
» cates, une auſſi grande variété, tant d'eſ-
» prit, tant de connoiſſance du monde,
» que dans cette petite production «.

M. de *Voltaire* étant encore très-jeune, avide du plaiſir de s'inſtruire, faiſoit à chaque inſtant des queſtions. *Deſpréaux* lui reprocha un jour cette indiſcrétion avec une impatience mêlée de dureté. Dans un âge plus avancé, il avoit pris les queſtionneurs dans une telle aver-

ſion, qu'il lui eſt arrivé plus d'une fois de ſe lever bruſquement & de quitter la place. Il diſoit à un homme de *Genève*, qui peut-être lui a fourni l'idée & le modele de l'interrogant Bailli dans l'*Ingénu* : Monſieur, je ſuis très-aiſe de vous voir ; mais je vous avertis que je ne ſais rien de ce que vous allez me demander.

En 1742, il donna une petite fête à Madame la Marquiſe *du Châtelet*, à Madame la Princeſſe *de Chimai*, & à M. le Duc d'*Aremberg*. Il avoit promis une deviſe fort galante pour le feu d'artifice ; on y liſoit, en grandes lettres bien lumineuſes : Je ſuis du jeu, va tout. » Cela ne corrigera pas nos Dames qui » aiment un peu trop le jeu, écrivoit-il ; » je n'ai pourtant fait cela que pour les » corriger.

Jamais il ne parloit de lui, de ſa famille, ou de ſes Ouvrages; il diſoit qu'une ſecrete envie pourſuivoit toujours les Gens de Lettres, & cherchoit à les mettre au niveau des autres hommes par le ridicule. Il y en a un, ajoutoit-il, inſéparable du métier d'Auteur; c'eſt celui » de prouver par le fait, qu'on » reconnoît en ſoi plus d'eſprit & de » lumieres, que dans le commun des » hommes. C'eſt cette conviction ap» parente de ſa ſupériorité, qu'il faut ſe » faire pardonner «.

Le bon mot de *Deſpréaux*, qui ſe diſoit poſſéder deux grands talens pour la Société; l'un, de bien jouer aux quilles; l'autre, de bien faire des Vers, étoit appliquable à *Benſerade*, à *Voiture*, à lui-même; mais il ne ſignifieroit rien s'il étoit appliqué à *Pope*, à *Voltaire*.

Après avoir parcouru à *Berlin* un gros Recueil de mauvais Vers, faits ſur la naiſſance du Duc de *Bourgogne*, il s'écria :

Rejetons de cent Rois, eſpoir fragile & tendre,
D'un Héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais Vers qu'on fait pour vous.

Voici un trait qui le caractériſe bien. Lorſqu'on l'arrêta à la porte de *Francfort*, il remit furtivement quelques papiers à ſon Secrétaire, que celui-ci cacha dans ſa culotte. Enfermé dans la chambre, il fut curieux de ſavoir ce que c'étoit, & ne trouva que quelques Chants de la *Pucelle*, & des morceaux de Philoſophie. Dans ce moment M. de *Voltaire* avoit oublié ſes bijoux, ſes lettres de change, ſes papiers de famille, & penſoit à des Ouvrages de Littérature.

Quoique M. de *Voltaire* n'aimât pas infiniment les Ouvrages de *J. J. Rouſſeau*, il louoit ſouvent le *Devin du village*, & diſoit qu'une des meilleures Epîtres dédicatoires qui euſſent été faites, eſt celle qui offre cet Opéra à M. *Duclos*. » Souffrez, Monſieur, que » votre nom ſoit à la tête de cet Ou- » vrage, qui ſans vous n'eût jamais paru. » Ce ſera ma premiere & unique Dé- » dicace. Puiſſe-t-elle vous faire autant » d'honneur qu'à moi! Je ſuis de tout » mon cœur «.

L'Académie des Arcades voulant diſtinguer M. de *Voltaire* de tous ceux qu'elle avoit reçus, lui donna le nom de *Muſæo*, comme qui diroit le Favori des Muſes, le Poëte par excellence.

Il parut en 1771, une *Epître à Fréron contre Voltaire*, dans laquelle on lit;

Et ſi jamais je vois au Temple Académique
Ton portrait, ta ſtatue, ou quelque autre relique;
Ne pouvant les briſer, je veux cracher deſſus.

Je me ſuis trouvé à côté de ce Poëte gracieux à une repréſentation de *Mérope*. Il ſanglottoit, malgré lui ſans doute; heureux ſi ſes larmes avoient pu effacer d'auſſi infames platitudes!

Il écrivit à un homme qui le perſécutoit par ſes lettres: » Je ſuis mort, » Monſieur, ainſi je ne pourrai plus dé- » formais avoir l'honneur de vous répon- » dre «. Cet homme piqué écrivit une Epître à *Voltaire* aux Champs Elyſées, qui depuis a fourni l'idée d'une aſſez médiocre Brochure, qui a vécu un moment.

Dans les ſouffrances, toujours gai. » Je ſuis obligé de prendre médecine

» quatre fois par ſemaine; vous jugez » bien que dans cet état je ſuis beau- » coup plus digne de la boutique d'un » Apothicaire que de la Cour d'un Prince » aimable. J'ai oppoſé, autant que j'ai » pu, un peu de gaieté à la triſteſſe » de ma ſituation; mais enfin la gaieté » cede à la douleur & à la vieilleſſe «.

Il n'étoit pas le maître de diſſimuler les impreſſions que lui faiſoit la maniere dont on rendoit ſes Pieces. Le *Kain* lui-même, jouant *Oroſmane* à *Ferney*, l'a entendu, dans des momens où il ne lui trouvoit pas aſſez d'ame & de nobleſſe, dire tout bas, ſans deſſein de l'affliger: *Comique.... Comique.*

Un autre Acteur, qui ſe nommoit M. *Frère*, demanda à jouer le même rôle, & ne lui fit pas de plaiſir. A chaque endroit traînant & monotone, on enten-

doit *Voltaire* dire en gémiſſant, entre ſes dents : *Frère Gengis ! Frère Gengis !*

A une repréſentation d'*Alzire*, où le *Kain* jouoit, le feu ayant pris à une décoration, & un moment après dans le Château, l'effroi fut ſi grand, que la nombreuſe aſſemblée ſe précipitoit pour ſortir de la ſalle du Spectacle par un eſcalier très-étroit, où quelques perſonnes étoient déjà foulées aux pieds. Alors on put connoître la préſence d'eſprit de ce vieillard ; ſans s'émouvoir il monta ſur ſa banquette, & ayant la force & le ton d'un Commandant d'armée, il crioit à pleine tête : *Que perſonne ne bouge de ſa place, ſans quoi nous ſommes tous grillés ; que ceux qui ont peur ſortent les uns après les autres : pour moi, je reſte ici avec les braves pour éteindre le feu.*

En 1752, un jeune Eleve de l'Ecole

Militaire de *Berlin*, nommé *Mingard*, âgé de onze ans, curieux d'aſſiſter au Spectacle du Roi, écrivit à M. de *Voltaire*, alors en Pruſſe, le billet ſuivant :

Ne pouvant plus gourmander
Le déſir ardent qui m'anime,
Daignez, Seigneur, m'accorder
Un billet pour voir Nanine.

M. de *Voltaire* lui fit la réponſe ſuivante :

Qui ſait ſi fort intéreſſer,
Mérite bien qu'on le prévienne :
Oui, parmi nous viens te placer,
Et nous ferons qu'on t'y retienne.

En effet, l'enfant dès le même ſoir eut l'honneur d'être préſenté au Roi.

On lui a reproché d'avoir voulu traiter des ſujets trop étrangers à ſes connoiſſances ; après s'être eſſayé ſur les

matieres économiques, il s'occupa auſſi de l'Hiſtoire naturelle. *Les ſingularités de la Nature* ſont moins un Ouvrage, que l'Extrait agréable de pluſieurs utiles lectures. Pourquoi examiner cette Brochure, donnée ſans prétention, avec autant de ſévérité que le *Siecle de Louis XIV?* N'eſt-il pas permis à un homme de génie de ſe délaſſer de ſes occupations ordinaires, en jetant un coup d'œil ſur des ſujets étrangers à ſes talens? C'eſt la ſoif de la gloire, l'ambition des ſuccès, qui enfanterent dit-on, ces opuſcules. Sans doute, & c'eſt à cette même ambition que vous avez dû tous les chef-d'œuvres ſucceſſivement admirés. D'ailleurs, parvenu à un certain âge, on ne renonce pas à l'habitude d'écrire, & on ſe ſatisfait aux dépens de tout ce qui s'offre à l'imagination.

Soit qu'il ſe fût accoutumé à la méchanceté,

chanceté, ou que l'habitude de trouver les hommes injuſtes rende inſenſible, il n'éprouvoit pas ces accès d'humeur, qu'on a ſuppoſés dans quelques Libelles; ou, s'il accordoit les premiers momens à la ſenſibilité, ſa gaieté reprenoit bientôt le deſſus. Après ſon ſéjour en Pruſſe, il conſerva pendant quelques mois une eſpece de mélancolie, mais qui ne ſe permit jamais de plaintes trop ameres.

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimeres
Qui m'ont pu ſéduire autrefois;
Les faveurs du Public & les faveurs des Rois
Aujourd'hui ne me touchent gueres;
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne ſe préſente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du préſent, j'acheve en paix ma vie
Dans le ſein de la liberté.
Je l'adorai toujours, & lui fus infidele;
J'ai bien réparé mon erreur;
Je ne connois le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

Lorſque ſon Secrétaire lui apportoit ſes Lettres, il y avoit toujours des gens qui réclamoient ſes bons offices : *Eſt-ce que je m'intéreſſe à Monſieur un tel ?* » Oui, Monſieur, vous lui avez déjà écrit » que vous ſouhaitiez lui rendre ſervice «. *Mais parlez-moi clair, eſt-ce que je m'y intéreſſe beaucoup ?* » Oui, Monſieur « ! *Dans ce cas, répondez avec chaleur.*

Il faiſoit un jour l'éloge de M. de *Haller*, devant un flatteur qui vivoit auſſi avec ce ſavant Naturaliſte. Celui-ci dit tout de ſuite : Ah ! Monſieur, qu'il s'en faut bien que M. de *Haller* parle de vos Ouvrages, comme vous parlez des ſiens ! *Voltaire* répliqua : *Il peut ſe faire que nous nous trompions tous deux.*

Un Bel-Eſprit lui avoit adreſſé une Tragédie pour la ſoumettre à ſon jugement ; il la lut, & la poſant enſuite ſur

ſa table : *La difficulté*, dit-il, *n'eſt pas de faire une Tragédie comme celle-ci, mais de répondre à celui qui l'a faite.*

Il conſoloit ainſi une Demoiſelle, qui, à l'âge de dix-ſept ans, avoit déjà des cheveux blancs :

Ils ſont comme vos talens,
Ils ſont venus avant le temps ;
Et comme eux ils croîtront encore.

Pluſieurs plumes éloquentes ſe ſont empreſſées d'écrire ſon Eloge. Lorſqu'un homme a diſparu de la terre, on n'eſt plus ſoupçonné de flatterie. On n'a à combattre que l'enthouſiaſme. Il eſt curieux de voir comment divers Orateurs ont enviſagé le même ſujet. On réunira ſans doute dans un Recueil ces divers morceaux. Ils apprendront à la poſtérité que notre admiration lui ſurvéquit.

Eloge de Voltaire par M. de la Harpe.

Cet Eloge atteſte un excellent Ecrivain, un Obſervateur pénétrant, un eſprit brillant & facile. On déſireroit ſeulement que, pour louer le plus grand homme de ce ſiecle, on ne choisît pas un ſtyle tout contraire au ſien. Car enfin il faut avouer que cette magnificence continue d'expreſſions, que cette crainte d'entrer dans les détails, que cette manie de ne pas dire, mais de donner à entendre ce qu'on penſe, fatiguent un peu. La plupart des Lecteurs ne ſont pas familiariſés avec ce ſtyle métaphorique. Lorſqu'on lit: » Pour » la premiere fois, l'Humanité entendit » plaider ſa cauſe en beaux Vers, & » vit ſes intérêts confiés à l'Eloquence » poétique « ; on ne comprend pas d'abord que cela ſignifie, que, dans la *Henriade*, il y a une philoſophie douce qui inſpire le déſir de voir les hommes heureux.... Il n'eſt guere plus aiſé de dire ce que c'eſt: » Que les grands

» ſecrets de la Nature, long-temps
» inconnus, & récemment découverts,
» tracés dans le ſtyle de l'Epopée, avec
» autant d'exactitude qu'ils auroient pu
» l'être ſous le compas de la Philoſophie «.
On parvient ſans doute à ſaiſir la penſée de l'Auteur, mais ce n'eſt pas ſans un moment de gêne, & cette gêne ſouvent répétée, fatigue au point, que la lecture devient une occupation, & ceſſe d'être un plaiſir. On dit ailleurs, *que la Henriade eſt devenue un Ouvrage national...* que le bonheur de ſon *talent lui permit d'ajouter à un Art déjà porté ſi haut avant lui.* Nous ſavons que ces phraſes, quoiqu'obſcures, ne ſont pas un grand défaut ; mais pourquoi les mettre à la mode ? Pourquoi un Ecrivain juſtement célebre les accrédite-t-il ? N'y a-t-il pas une légere contradiction entre ce ſtyle, & l'Eloge d'un homme qui ne ſe fût jamais permis des tournures recherchées ou

obſcures au moins? Que ces fautes légeres ſont bien compenſées par un grand nombre de morceaux de la plus grande beauté, tels que le parallele de *Racine* & de *Voltaire!*

» Tous deux ont poſſédé ce mérite ſi rare de l'élégance continue & de l'harmonie, ſans lequel, dans une Langue formée, il n'y a point d'Ecrivain: mais l'élégance de *Racine* eſt plus égale; celle de *Voltaire* eſt plus brillante: l'une plaît davantage au goût; l'autre à l'imagination. Dans l'un, le travail, ſans ſe faire ſentir, a effacé juſqu'aux imperfections les plus légeres; dans l'autre, la facilité ſe fait appercevoir à la fois & dans les beautés & dans les fautes. Le premier a corrigé ſon ſtyle, ſans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laiſſé des taches, ſans en obſcurcir l'éclat. Ici les effets tiennent plus ſouvent à la phraſe poétique; là, ils appartiennent plus à un trait iſolé, à un

Vers ſaillant. L'art de *Racine* conſiſte plus dans le rapprochement nouveau des expreſſions ; celui de *Voltaire* dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne ſe permet rien de ce qui peut nuire à la perfection ; l'autre ne ſe refuſe rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. *Racine*, à l'exemple de *Deſpréaux*, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du Vers, toutes les manieres de le varier. *Voltaire*, ſenſible ſur-tout à cet accord ſi néceſſaire entre le rithme & la penſée, ſemble regarder le reſte comme un art ſubordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tiſſu de ſon ſtyle ; l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue eſt plus lié ; dans l'autre, il eſt plus rapide. Dans *Racine*, il y a plus de juſteſſe ; dans *Voltaire*, plus de mouvemens. Le premier l'emporte pour la profondeur & la vérité ; le ſecond pour la véhémence &

l'énergie. Ici les beautés ſont plus ſéveres; plus irréprochables; là, elles ſont plus variées, plus ſéduiſantes. On admire dans *Racine* cette perfection, toujours plus étonnante, à meſure qu'elle eſt plus examinée; on adore dans *Voltaire* cette magie qui donne de l'attrait même à ſes défauts. L'un vous paroît toujours plus grand par la réflexion; l'autre ne vous laiſſe pas le maître de réfléchir. Il ſemble que l'un ait mis ſon amour-propre à défier la Critique,& l'autre à la déſarmer. Enfin, ſi l'on oſe haſarder un réſultat ſur des objets livrés à jamais à la diverſité des opinions, *Racine*, lu par les connoiſſeurs, ſera regardé comme le Poëte le plus parfait qui ait écrit; *Voltaire*, aux yeux des hommes raſſemblés au Théatre, ſera le Génie le plus tragique qui ait régné ſur la Scène «.

Avouons cependant que quelqu'ingénieux que ſoit un ſemblable parallele, il

y a des eſpeces de contradictions. Comment laiſſe-t-on des fautes dans un Ouvrage, *ſans en obſcurcir l'éclat ?*

» L'art de *Racine* conſiſte plus dans » le rapprochement nouveau des expreſ- » ſions ; celui de *Voltaire*, dans de » nouveaux rapports d'idées «. Il eſt difficile de rapprocher de nouvelles expreſſions, ſans rapprocher auſſi des idées. Il ſemble que M. de *la Harpe* ait voulu trop bien faire, & que, preſſé tout à la fois par ſon atttachement pour M. de *Voltaire*, & par la richeſſe de ſon ſujet, il ait accumulé trop d'idées : ſi l'on pouvoit s'exprimer ainſi, nous dirions qu'il y a une monotonie de beautés qui laſſent. Peu d'Ecrivains ſans doute eſſuieront un ſemblable reproche. Les *Eloges* de *Fénélon* & de *Racine* ont moins couté à M. de *la Harpe*, & trouveront peut-être encore plus de partiſans que celui de *Voltaire*. Malgré

l'opinion générale, nous préférerions le parallele de *Corneille* & de *Racine*, à celui que nous avons déjà cité.

» Avec une ame élevée & une conception forte, *Corneille* donna à la Tragédie Françoiſe, l'énergie de ſes ſentimens & de ſes idées. Le ſublime de la penſée fut ſa qualité diſtinctive, l'abus du raiſonnement fut ſon défaut principal. Ainſi, l'expreſſion de la grandeur, la nobleſſe des caracteres, la préciſion du Dialogue, cette eſpece de force, qui conſiſte à ſuivre le jeu compliqué d'une multitude de reſſorts, comme dans *Héraclius* & *Rodogune*; cette autre force beaucoup plus heureuſe, qui amene des grands effets par des moyens ſimples, comme dans *Cinna* & les *Horaces*; voilà le genre de mérite qu'il ſignala ſur le Théatre dont il fut le pere. *Racine*, né avec une imagination tendre & flexible, l'eſprit le plus juſte, le goût le plus

délicat, nous offrit la peinture la plus vraie & la plus approfondie de nos paſſions. Il régna ſur-tout par le charme d'un ſtyle, dont un ſiecle entier n'a pas encore permis de découvrir toutes les beautés. Il renouvela dans l'Art des Vers, cette perfection, qui, avant lui, n'avoit été connue que de *Virgile*; & joignant la ſageſſe du plan à celle des détails, il eſt demeuré le modele des Ecrivains «.

Eloge de Voltaire par Paliſſot.

M. *Paliſſot* eſt le premier qui ait jeté des fleurs ſur le tombeau de M. de *Voltaire*. Son Eloge eſt plus hiſtorique que tous les autres, &, à quelques phraſes près, on peut adopter le ſentiment du Panégyriſte. » M. de *Voltaire* n'étoit étran-
» ger ni aux ſpéculations du Commerce,
» ni à celles de la Finance «. C'eſt-à-dire que la fortune a veillé pour lui, & favoriſé ſa confiance; mais il n'avoit pas même les premiers principes de ces deux parties eſſentielles de la Science écono-

mique. » On voit qu'il a trop ſacrifié à » l'effet; qu'il s'eſt livré dans ſes plans à » un merveilleux trop recherché, trop » romaneſque, & qu'il n'a point été aſſez » ſévere ſur le choix des moyens dra- » matiques «. On pourroit peut-être trouver, dans les Tragédies de M. de *Voltaire*, de quoi juſtifier ces reproches; mais ils ſont trop généraliſés. Par ce que *Racine* a mis dans la bouche de *Pyrrhus* :

Brûlé de plus de feu que je n'en allumai,

ſeroit-on fondé à dire que ſon ſtyle eſt hériſſé de pointes? Une ou deux fautes ne ſuffiſent pas pour appuyer ſur une déciſion qui fixe le mérite d'un Poëte. Nous croyons ſur-tout qu'il ne falloit pas ajouter : » On voit, en un mot, qu'il » ne doit cette apparence de ſupériorité » qu'à des fautes contre l'Art même «. Il la doit, à l'utilité morale qu'il a imprimée à la Tragédie, & à ſes grands déve-

loppemens, dont *Corneille* & *Racine* ne lui ont certainement pas fourni le modele.

Une obſervation de M. *Paliſſot*, digne d'être citée, porte ſur l'exactitude hiſtorique de ſon Héros. On ne répondra pas mieux, & il eſt inutile de répondre autre choſe à ceux qui affectent de donner aux Hiſtoires de M. de *Voltaire* les Eloges qu'on réſerve pour les excellens Romans. L'Envie, qui ſe plaît à prodiguer les accuſations vagues qu'elle ſait bien qu'on n'éclaircira jamais, & dont la diſcuſſion même eſt preſque toujours impoſſible, n'a pas manqué de reprocher à M. de *Voltaire* d'avoir eu trop peu de reſpect pour la vérité, d'avoir altéré les faits au gré de ſon imagination, & pour le ſeul plaiſir de les dénaturer; d'être enfin un Romancier agréable plutôt qu'un Hiſtorien véridique. Cela étoit ſi facile à dire, & ſi difficile à prouver, qu'en effet l'Envie ne pouvoit guere

choisir d'imputation qui fût plus dans son caractere, mais à laquelle, en même temps, il fut plus aisé de la reconnoître. Nous avons entendu répéter cent fois ces objections parasites, soit à des soupers, où l'on sait bien qu'une dissertation ne sera point admise, soit dans quelques-unes de ces conversations frivoles, où le passage continuel & rapide d'une matiere à l'autre, ne permet d'en approfondir aucune; & nous n'avons jamais daigné répondre à ces Détracteurs de M. de *Voltaire*, qui choisissoient si adroitement leur champ de bataille. Mais nous avons pesé, dans le silence, ces accusations si fréquemment renouvelées, ou par d'agréables ignorans, qui n'ont pas la plus légere idée des choses dont ils parlent, ou par ces manœuvres de la Critique, éternels échos des sottises qui ont été dites avant eux. Nous avons trouvé sans doute dans M. de *Voltaire*, comme dans nos

Hiſtoriens les plus accrédités, des erreurs qu'il faut bien ſe garder de confondre avec les menſonges, mais en bien plus petit nombre qu'on ne le croit communément ; & nous oſons dire, qu'en ce qui regarde particuliérement la France, il en eſt beaucoup moins que dans le Préſident *Hénault*. Il y a plus d'erreurs dans le petit Livre de *Nonotte*, intitulé *les Erreurs de Voltaire*, que dans les huit volumes *in-4°*. uniquement conſacrés à l'Hiſtoire, dans la Collection de ce Grand Homme : c'eſt peut-être ce que nous prouverons ailleurs. On a ſuppoſé volontiers que dans la longue époque des guerres de l'Empire & du Sacerdoce, M. de *Voltaire* s'étoit fait un plaiſir malin d'exagérer les ſcandales de l'Egliſe. Qu'on le compare avec *Fleury* qui n'eſt point ſuſpect, avec *Baronius* (*a*), Hiſ-

(*a*) Cette époque d'ignorance & de crimes étoit, ſelon *Baronius*, *un ſiecle de fer & de*

toriens dévoué aux maximes ultramontaines, & on le trouvera modéré. Nous avons même peu d'Ecrivains qui aient parlé du Clergé de France avec plus de décence & de circonſpection ; mais nous voulons bien n'en être pas crus ſur notre parole, & nous oppoſerons ſeulement aux Détracteurs de M. de *Voltaire*, en matiere d'Hiſtoire, une autorité qui forcera du moins les ames impartiales à ſuſpendre leur jugement. On connoît le ſavant Tableau des progrès de la Société en Europe, depuis la deſtruction de l'Empire Romain, juſqu'au commencement du ſeizieme ſiecle, qui ſert d'Introduction à *l'Hiſtoire de Charles-Quint*, par le célebre *Robertſon*. Voici le témoignage que cet Etranger rend à M. de *Voltaire*.

» Dans toutes mes diſcuſſions ſur les

plomb. Il ne craint pas d'appeler ces ſcandales, *les Naufrages de l'Egliſe Romaine*.

» progrès

» progrès du Gouvernement, des mœurs,
» de la Littérature & du Commerce,
» pendant les ſiecles du moyen âge,
» ainſi que dans l'eſquiſſe que j'ai tracée
» de la conſtitution politique des divers
» Etats de l'Europe, au commencement
» du ſeizieme ſiecle, je n'ai pas cité une
» ſeule fois M. de *Voltaire*, qui, dans
» ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*, a
« traité le même ſujet, & examiné le
» même période de l'Hiſtoire. Ce n'eſt
» pas que j'aie négligé les Ouvrages de
» cet homme extraordinaire, dont le
» génie, auſſi hardi qu'univerſel, s'eſt
» eſſayé dans preſque tous les genres de
» compoſitions Littéraires. Il a excellé
» dans la plupart, il eſt agréable & inſ-
» tructif dans tous; *on regrette ſeulement*
» *qu'il n'ait pas reſpecté davantage la*
» *Religion* (*a*). Mais comme il imite

(*a*) Cette phraſe, que nous nous ſommes

» rarement l'exemple des Hiſtoriens mo-
» dernes, qui citent les ſources d'où ils
» ont tiré les faits qu'ils rapportent, je
» n'ai pu m'appuyer de ſon autorité
» pour confirmer aucun point obſcur
» ou douteux. Je l'ai cependant ſuivi
» comme un guide dans mes recher-
» ches; & il m'a indiqué, non ſeule-
» ment les faits ſur leſquels il étoit im-
» portant de s'arrêter, mais encore les
» conſéquences qu'il falloit en tirer. S'il
» avoit en même temps cité les Livres
» originaux où les détails peuvent ſe
» trouver, il m'auroit épargné une grande
» partie de mon travail; & pluſieurs
» de ſes Lecteurs, qui ne le regardent
» que comme un Ecrivain agréable &
» intéreſſant, verroient encore en lui
» *un Hiſtorien ſavant & profond* «.

---

bien gardé de ſupprimer, prouve à la fois l'impartialité de M. *Robertſon* & la nôtre.

Que les Lecteurs peſent ce témoignage d'un homme inſtruit, cette juſtice rendue à M. de *Voltaire* par un Anglois très-profond lui-même dans l'Hiſtoire, & qu'ils jugent du mépris que méritent d'ignorans *Zoïles*, qui ne ceſſent de le calomnier dans ſa Patrie «.

Eloge de M. de la Dixmerie.

Cet Eloge eſt ſemé de traits ingénieux. Après avoir nommé *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, il dit : » Le foible *Camp piſtron*, plus fécond que lui, ſans doute » uniquement parce qu'il étoit plus foible, ſembloit s'être ſeul emparé de la » Scène Françoiſe. On l'encourageoit cependant, comme autrefois l'audacieux » *Varon*, vaincu à *Cannes*, &, rentrant » dans *Rome* avec les triſtes débris de ſon » armée, fut remercié par les Romains » de n'avoir pas déſeſpéré du ſalut de » la République «.

Dans un autre endroit, en parlant de ſon ſéjour en Pruſſe :

» Le Roi cherchoit à ſe cacher aux yeux du Philoſophe ; il ne ſe montroit que ſon Emule, & à ce titre ſeul il paroiſſoit encore aſſez grand pour faire oublier qu'il étoit Monarque. C'étoit un noble commerce de lumieres, que jamais le Poëte François ne fit dégénérer en ſtérile trafic de louanges. Pourquoi cette union ſi rare va-t-elle être interrompue quelque temps ? Pourquoi l'Envie, qu'on nous peint quelquefois aveugle, mais qui ne l'eſt pas, puiſque nul moyen de nuire ne lui échappe ; qui ne ſuit point les talens, mais qui les pourſuit ; pourquoi, dis-je, ce monſtre eſt-il parvenu à tromper un grand Roi, à priver ſa Cour de l'homme célebre qu'il y avoit appelé de ſi loin, & depuis ſi long-temps ? Ce ne fut qu'un nuage ; il ſe diſſipa. Mais déjà *Voltaire* habite la retraite où il va trouver le repos, ſe retrouver lui-même ; &, ce qui eſt encore plus précieux pour lui, l'occaſion de faire connoître ſon ame

après avoir déjà tant de fois déployé les reſſources de ſon génie.

C'eſt trop ſouvent une reſſource de l'Envie, que de diſputer les vertus morales à l'homme dont elle eſt forcée d'admirer les talens. Rentrez dans le néant, détracteurs odieux, vous qui, n'ayant jamais fait nulle eſpece de bien, rougiriez de reconnoître celui qu'un autre a fait; vous, plus coupables encore, vous qui, pourſuivis par la vérité qui vous preſſe, n'oſant nier le bienfait, oſez vouloir empoiſonner les motifs de la bienfaiſance; rougiſſez de l'impuiſſance de vos efforts, & ſur-tout rougiſſez de vous-mêmes; l'inſtant où vous ſerez confondus s'approche. Un monument s'éleve; monument bien préférable à ceux qui furent élevés dans l'ancienne Grece, & qu'elle décerna même aux Arts; à ceux que l'ancienne Rome érigeoit à ſes propres triomphes; diſons mieux, à ſes dévaſtations.

O *Platon !* romanesque *Platon !* tu créas à bien peu de frais cette République, dont tu nous entretiens si longuement, & dont le moindre défaut est de n'avoir point existé ! contemple, si tu le peux, une création aussi réelle que la tienne fut chimérique. *Voltaire* arrive dans un désert ; triste solitude, jadis peuplée, mais dévastée depuis par cette fatale révolution que le zele & la politique, devenus à la fin plus éclairés, s'empressent de désavouer aujourd'hui. Là, des champs que l'industrie humaine sut fertiliser autrefois, sont maintenant couverts de ronces, ou ensevelis sous des eaux croupissantes ; là, quelques malheureux, sans cesse aux prises avec la nécessité, ont perdu & le courage, & jusqu'aux moyens de la combattre par le travail. Leur extrême pauvreté ne leur fait envisager dans l'avenir qu'une misere encore plus extrême ; comme on voit la conta-

gion. *Voltaire* paroît, & tout change. Le pauvre eſt ſoulagé, l'Agriculture ſe ranime, l'Induſtrie accourt, une ville eſt conſtruite pour la recevoir; & c'eſt une ſeule main qui fait éclore toutes ces métamorphoſes. La Fable nous repréſente *Amphion*, bâtiſſant au ſon de ſa lyre la ville de *Thèbes;* les pierres, animées par ſes divins accords, ſe plaçant & s'arrangeant d'elles-mêmes. Ah! ſi jamais l'harmonie eut tant de pouvoir, c'étoit à notre *Amphion* moderne qu'il appartenoit d'opérer ce miracle. Mais quoi? nous n'aurions à citer qu'un prodige; & nous avons à célébrer quelque choſe de plus; un bienfait.

Arrêtons-nous encore un inſtant ſur cette époque ſi honorable pour les Lettres. On ſe flatteroit en vain que de tels exemples puſſent décorer ſouvent leur Hiſtoire: non que la Nature ait refuſé les vertus à ceux qu'elle gratifia des talens,

Une grande ame eſt preſque toujours la compagne d'un grand génie : mais *Homere*, qui n'eut point d'aſile, ne pouvoit en offrir à perſonne. *Séneque* acquit des tréſors en écrivant contre les richeſſes. Peut-être, ſi le Tyran des Romains lui en eût laiſſé le loiſir, peut-être auroit-il fini par employer ces tréſors d'une maniere digne d'un Philoſophe. Quoi qu'il en ſoit, il eſt beau d'avoir fait le bien que *Séneque* ne fit pas. Cette noble diſtinction étoit réſervée à *Voltaire*. Figurez-vous, Meſſieurs, le Chantre de *Henri*, l'Auteur de *Zaïre*, devenu tout-à-coup l'Emule de *Triptoléme*, donner au Cultivateur de ſages leçons, &, ce qui eſt encore plus eſſentiel, encore plus rare, d'utiles ſecours ; aborder, l'or à la main, l'Artiſte, qui ne ſe préſente qu'avec des talens ; l'Ouvrier, qui n'apporte avec lui que ſon induſtrie. » Venez, leur diſoit ce Grand Homme, un aſile aſſuré

vous attend : travaillez & vivez en paix. Rien ne vous manquera, ſi vous avez aſſez de courage & de vertu pour ne point vous manquer à vous-mêmes. Ainſi ſe forma cette nouvelle Colonie, ſous les auſpices d'une bienfaiſance éclairée : ainſi *Voltaire*, après avoir tant recommandé cette vertu aux hommes dans ſes Ouvrages, leur en donnoit un ſublime exemple par ſa conduite «.

Eloge lu à l'Académie de Berlin.

Il eut un Panégyriſte impartial, accoutumé à juger les hommes, occupé dans ce moment de la deſtinée de pluſieurs Etats, & qui, au milieu du tumulte des camps, traça le portrait d'un être qu'il avoit profondément obſervé. On y trouve cette connoiſſance détaillée du cœur humain, & ces nuances qui frappent dans les tableaux des grands Maîtres. Les hommes de génie ont de ces traits qui les trahiſſent. C'eſt une fineſſe de perception, une juſteſſe de tact, une

vérité dans les calculs, qui forment un enſemble parfait. Ce qui chez les autres eſt toujours un pénible effort, eſt pour eux une ſuite de l'habitude de penſer en grand. Ce qu'ils retrouvent dans eux-mêmes, leur ſert à connoître le génie des autres, & il y a une correſpondance entre les ames extraordinaires, que ne ſaiſit point le vulgaire des bons eſprits.

Eloge par M. Ducis.

C'eſt un Peintre, qui, devant compoſer un tableau, a ſu y faire entrer tous les objets ſans confuſion; de maniere que l'enſemble frappe, & que les détails non ſeulement ſupportent l'examen, mais même aident à bien ſaiſir & à bien développer l'enſemble. On voit dans ce Diſcours, que M. *Ducis* méditoit depuis long-temps, & que, preſſé du beſoin d'écrire, les belles idées ſe ſont preſſées & préſentées en foule à ſon eſprit. Réſiſtant cependant à cette abondance, il a y mis autant d'ordre qu'il en falloit pour que

leur éclat ne fatiguât pas la vue. Le génie a ſes repos ; l'imagination met une certaine adreſſe à ſuſpendre le feu de ſes éclairs, pour jeter tout à coup un plus grand éclat. La maniere de M. *Ducis* n'eſt pas de baiſſer, mais de varier ; & ſa façon de délaſſer l'eſprit de ſes Lecteurs, eſt de les promener d'images en images, mais non de leur donner le temps de reſpirer.

Fin du deuxieme Volume.

ERRATA

Du ſecond Volume.

PAGE 214, de Maxime de Madame, Philoſophe Africain; *liſez*, de Maxime de Madaure, Philoſophe Africain.

00526364
CFIE00270S

CB